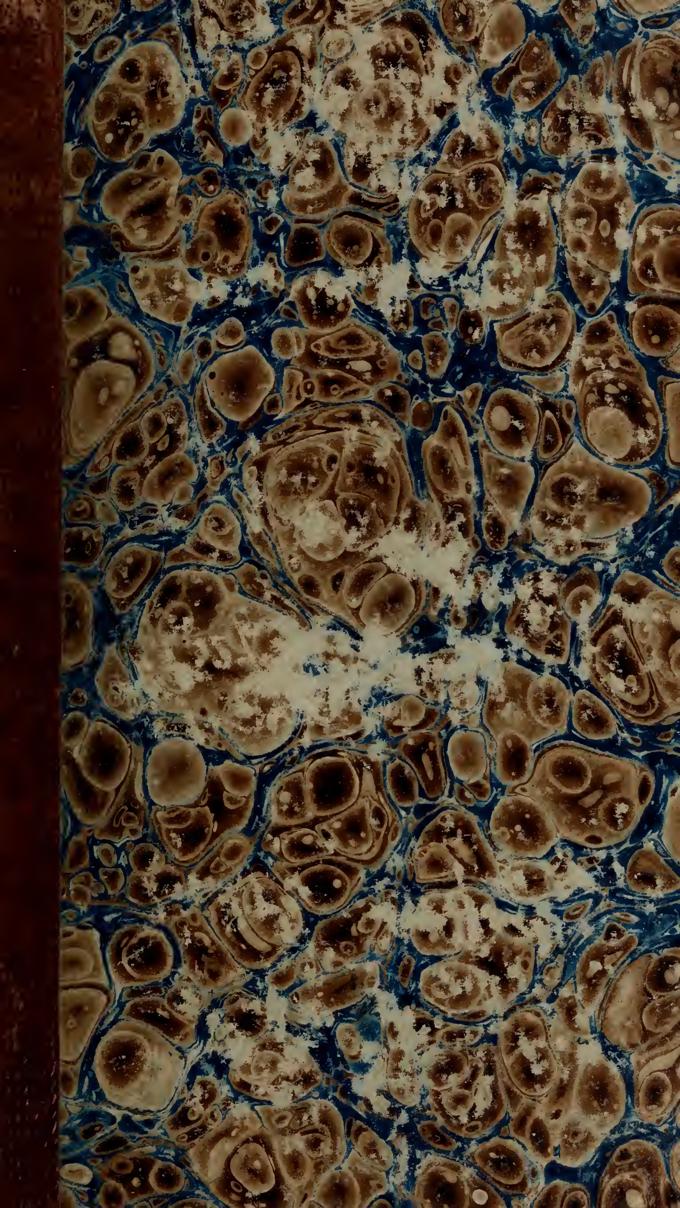
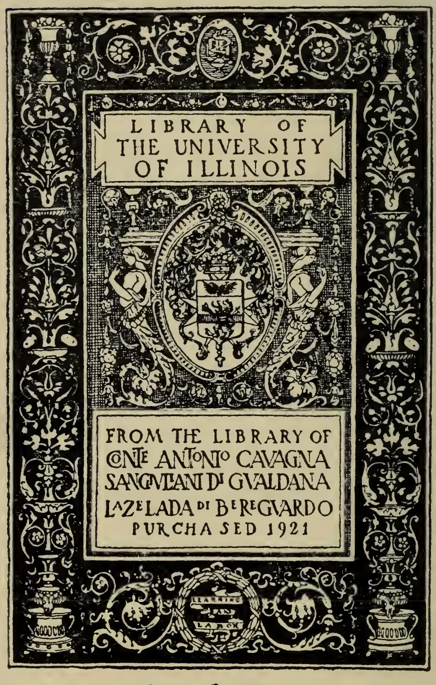



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

MOEURS ÉCOSSAISES.

L'HERMITE
EN ÉCOSSE.

T. II.



Vivien S.t

L'HERMITE
EN ÉCOSSE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ÉCOSSAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MOEURS FRANÇAISES, ANGLAISES,
ITALIENNES, ESPAGNOLES.

Orné de gravures.

TOME SECOND.



BRUXELLES,
AUG. WAHLEN, LIBRAIRE-IMPRIMEUR DE LA COUR.

—

1826.

L'HERMITE EN ÉCOSSE.

— N° XXXVI. —

ANCIENS SOUVENIRS.

L'ÉDUCATION est regardée en Écosse comme un objet de grande importance. L'Écossais a soif de connaissances, et le plus pauvre veut boire à cette source. Des hommes placés dans la plus humble situation font les sacrifices les plus louables et les plus généreux pour élever leurs enfans d'une manière décente et respectable. De là viennent l'amélioration rapide du pays; la multitude d'hommes instruits qu'on y trouve dans les différentes branches de la littérature, des arts et des sciences; la tournure studieuse du Calédonien ; les habitudes graves et paisibles qu'il contracte; le peu de crimes qui se commettent, et la prospérité générale qui accompagne les efforts constans d'une honnête industrie.

La sagesse contribue principalement au bonheur de l'Écossais, parce que la sagesse ne peut exister sans moralité. On peut être profond dans quelqu'une des connaissances humaines; mais on n'est vraiment sage qu'autant qu'on est vraiment vertueux. Ce n'est pourtant pas uniquement aux solides et précieux avantages de l'éducation et des connaissances que le Calédonien doit le bonheur qui en est la suite; l'amitié et les souvenirs qu'elle entraîne sont une de ses plus chères jouissances. Le compagnon d'école de ses premières années lui demeure toujours cher. Sa félicité est intimement liée avec celle de son frère d'adoption, de son camarade d'études. Ce mot seul suffit pour exciter en lui les plus vives émotions. La fraternité d'école, de cours, d'études, d'instruction, opère puissamment sur son cœur et sur son esprit.

« Quoi ! c'est mon ancien camarade de classe ! s'écriera un Écossais en en rencontrant un à l'extrémité du globe, quoiqu'il ne l'ait pas vu depuis plus de trente ans; et quel motif vous a amené ici, mon vieil ami ? » Cette rencontre produit un effet électrique, dont le Calédonien ressent le choc au fond du cœur. La vue du compagnon de ses premières études charme ses heures de solitude, dissipe ses momens d'ennui, lui fait oublier ses fatigues, et adoucit la coupe amère des soucis. Le sentier sur lequel ils mar-

chent ensemble se couvre de fleurs, et les heures qu'ils passent l'un près de l'autre s'écoulent avec rapidité. Quel plaisir brille dans leurs yeux tandis qu'ils se répètent l'histoire des jeux et des espiègleries de leur jeunesse ; les tours qu'ils ont joués à l'honnête Dominie, leur digne maître, l'école buissonnière qu'ils ont faite plus d'une fois, et cette foule de petits riens dont on formerait des volumes !

Celui qui a bu dans sa jeunesse à la source des connaissances avec le compagnon de ses études et de ses jeux, peut-il donc le voir sans asile, sans pain et sans vêtemens, malade ou dans l'infortune, opprimé ou insulté, sans se rappeler leur ancienne intimité, sans lui tendre une main secourable, sans lui ouvrir son cœur, sans partager avec lui tout ce qu'il peut avoir ? C'est pour cette raison que nous voyons les Écossais se soutenir l'un l'autre en montant sur l'échelle de la fortune, et que l'envie leur fait un reproche de se prêter trop souvent cet appui mutuel, tandis qu'on devrait louer en eux ce sentiment charitable qui fait de l'intérêt d'un autre son intérêt personnel. Ce sentiment se trouve chez le Calédonien dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances de la vie. Sandy ne peut échouer dans les entreprises qu'il forme, soit dans sa patrie, soit chez l'étranger ; car en quelques lieux qu'il porte ses pas, il est

sûr d'y trouver quelque ancien camarade. Il soutiendra l'honneur de sa montagne ou de son vallon, de son village ou de sa ville, de son clan, de sa patrie; et l'œil d'un ancien camarade, du voisin ou du parent d'un compagnon, sera partout fixé sur lui avec sollicitude et intérêt.

Combien de cœurs écossais ont été enflammés d'un double courage en reconnaissant un compagnon de classe dans celui qui les conduisait à la victoire ou à la mort! Et celui qui reste dans ses foyers, combien de larmes de joie ne verse-t-il pas en lisant le détail des hauts faits d'un camarade d'études qui a bien mérité de son pays! Voyez briller les yeux de celui qui rencontre inopinément ce second lui-même, ce Pythias qui n'a pas besoin des nœuds de la parenté pour être cher à Damon! admirez l'affection qui unit pour la vie deux Écossais qui ont été élevés ensemble, et que le monde appelle ce sentiment un préjugé, s'il en a l'audace!

M'étant égaré un soir dans les environs presque déserts de Badenoch, je m'arrêtai, et jetai les yeux autour de moi, avec une sorte d'inquiétude, pour voir si j'apercevrais quelque créature humaine, car le voile de la nuit commençait à s'étendre sur la terre, et les ténèbres menaçaient de rendre tous les objets invisibles pour moi. Jamais je ne sentis mieux combien nous dépendons les uns des autres. Belle leçon prati-

que d'un père céleste, qui nous enseigne à nous entr'aimer, non-seulement par principe d'affection, mais par intérêt pour nous-mêmes. Je portai mes regards vers l'horizon, et je vis que le dernier rayon de lumière allait en disparaître. L'œil toujours ouvert de la Toute-Puissance pouvait seul protéger le voyageur égaré; mais c'est une espérance qu'il ne doit jamais perdre, et qui doit l'armer de courage.

Enfin j'aperçus, à travers le crépuscule, quelque chose qui me parut un de mes semblables. Ce n'était d'abord qu'un point dans l'éloignement, mais ce point grandit et se dessina peu à peu à mesure que nous nous approchions, et je reconnus bientôt que c'était un vieillard qui marchait en sifflant un air montagnard, suivi de deux gros chiens des montagnes, race aussi intelligente que fidèle.

Il s'avança vers moi d'un air confiant et enjoué. « Bonsoir, me dit-il, bonsoir! vous voilà bien tard en route; mais si vous êtes égaré, ne vous en inquiétez pas, un verre de whiskey et Columdubh vous remettront sur le bon chemin. »

Je lui dis que le whiskey m'avait déjà joué un mauvais tour; car un généreux montagnard m'avait retenu si long-tems après avoir dîné avec lui, me faisant boire à une plus ample connaissance, puis le coup de l'amitié, puis le coup

du départ, que je l'avais quitté fort tard, et que je craignais de m'être égaré et d'être obligé de passer la nuit au bivouac.

« *Hout ! hout !* s'écria-t-il avec l'air d'un homme qui nargue le souci ; il faut que vous en buviez encore une goutte avec moi en mangeant une tranche de gigot et une poule d'eau, et que vous couchiez dans ma cabane, car il serait dangereux de passer le gué à une pareille heure. »

Heureuse simplicité de mœurs ! véritable mère de l'amitié et de l'hospitalité ! Comment les usages des villes paraissent vils et méprisables devant vous ! Dans les métropoles, l'homme se méfie de son semblable ; dans ces marécages solitaires, dans ces bois de pins sépulcraux, l'homme s'attache à tout ce qui fait partie de sa race ; tous les cœurs battent à l'unisson ; la main cherche la main, et tous les anneaux de la chaîne sociale sont doublement rivés l'un à l'autre.

J'acceptai l'invitation du vénérable vieillard, et il me conduisit dans sa chaumière. Ce serait insulter à l'accueil cordial que j'en reçus que de chercher à le peindre par de belles phrases. Tout montagnard exerce l'hospitalité, et sans en faire étalage. Un bon souper, la belle humeur de mon hôte, sa franche civilité et sa conversation agréable abrégèrent les heures qui s'écoulèrent jusqu'au moment où je me retirai dans la chambre où un lit m'avait été préparé ; mais

la scène du lendemain matin est ce qui est resté le plus fidèlement gravé dans ma mémoire.

Ce brave homme était en même tems maître d'école et fermier. Avant le déjeuner, je sortis avec son fils pour aller voir quelques améliorations qu'il avait faites sur les terres de sa très-petite ferme; et la reconnaissance que je devais à toutes les politesses que j'en avais reçues, fit que j'y pris un véritable intérêt. En rentrant, je le trouvai dans son salon, dans son cabinet, dans sa bibliothèque, dans sa salle à manger, car tout cela ne faisait qu'une seule et même pièce; et à peine étais-je assis que je vis arriver deux grands jeunes gens de bonne mine, et ayant le teint fortement brûlé par le soleil. L'un portait le costume complet des montagnards; l'autre avait une redingote d'uniforme, mais le bonnet montagnard, surmonté d'une plume d'aigle.

Le vieillard se leva en prononçant une interjection montagnarde, annonçant le plaisir et la surprise; et, avec la rapidité de l'éclair, chacun des deux jeunes gens s'empara d'une de ses mains, qu'ils serrèrent dans les leurs avec l'éloquence magique des yeux, l'expression sans égale du silence.

Enfin le bon maître d'école se soulagea le cœur en s'écriant : « Eh quoi! Messieurs, est-ce bien vous? Qui s'y serait attendu, après sept ans d'absence, pendant lesquels vous avez vu

tant de pays? Et pourquoi êtes-vous venus ici? serait-il possible que ce fût pour me voir? » Et en parlant ainsi, le sourire du plaisir brillait sur ses lèvres, ses joues s'animaient de nouvelles couleurs, tous ses nerfs étaient agités, son pouls battait avec toute la vivacité de la jeunesse, et une sorte de fierté se peignait sur son front.

« Précisément, mon digne maître, » répondit l'aîné.

« C'est cela même, mon cher Dominie, » dit le plus jeune, en lui frappant sur l'épaule avec un air d'affection et de gaîté. Quelques larmes coulèrent le long des joues du vieillard, et il y eut encore un instant de silence.

« Comment se porte la bonne mère? » demanda l'un d'eux.

« Parfaitement, répondit Columdubh; mais elle perdra l'esprit de joie, en vous revoyant. On nous avait dit que vous aviez été tués tous deux à Talavera.

« — *Tut! tut!* » s'écrièrent-ils tous deux en même tems, avec un air mâle et guerrier qui annonçait le mépris de la mort. « Il est bien vrai, ajouta le plus jeune, que Sandy a pensé y laisser son bras droit, mais ce n'est rien; il peut déjà manier le sabre. Quant à moi, il semblait que les balles ne se souciaient pas de ma peau, car pas une seule ne l'effleura, quoique je les entendisse de toutes parts siffler à mes oreilles.

» — Mais comment va le vieux Syntaxe, notre répétiteur? » demanda Sandy.

» Hélas! répondit le Dominie, en poussant un profond soupir ; il est mort! pauvre créature!

» — Mort! répéta le plus jeune; j'aurais donné une bourse pleine d'or pour le revoir! Combien de tours je lui ai joués à ce pauvre A. B. C.! Enfin, nous finirons tous de même. » Et il prononça ces derniers mots avec une gravité qui ne semblait pas lui être habituelle.

Le vieux maître d'école m'avait entièrement oublié, et je m'oubliais moi-même pour donner toute mon attention à cette scène de sensibilité, dont les acteurs m'inspiraient un véritable respect. Enfin il se tourna vers moi, me fit des excuses de ce qu'il appelait son impolitesse, et me présenta aux deux officiers, qui me serrèrent la main comme si j'eusse été aussi un de leurs camarades.

— N° XXXVII. —

LE MARIN.

Je revenais de Hollande en Écosse, par une nuit orageuse de mars, époque où les vents équinoxiaux sont déchaînés et effrayans sur la côte septentrionale. La mer roulait des montagnes liquides; de gros nuages poussés avec rapidité cachaient et découvraient alternativement la lune, alors dans son plein, et dont la clarté nous faisait distinguer, de tems en tems, les lumières de Leith; mais il était impossible d'en approcher, le vent soufflant de la terre avec une violence sans égale.

« Voilà pourtant, pensai-je, comme le marin courageux et endurci brave tous les dangers de l'Océan, et endure tour à tour, sous différens climats, les deux extrêmes du chaud et du froid. S'il échappe au feu meurtrier et au fer menaçant des ennemis de son pays, c'est quelquefois pour venir faire naufrage au port, en vue de l'humble chaumière sous le toit de laquelle il a reçu le jour; tandis qu'il entend le son de la

cloche de l'église du village où ses parens ont été unis par les liens conjugaux, où il a lui-même été admis au nombre des chrétiens. Peut-être ce couple vénérable, la tête courbée par les années et les fatigues, attend en ce moment un fils chéri. Osant à peine se livrer au sommeil, ils s'entretiennent des dangers que la fureur des flots et des vents lui fait courir, et offrent au ciel de ferventes prières pour sa sûreté. Hélas! qui sait s'il reverra la lumière du soleil; s'il existera un lendemain pour lui; si le son funèbre des cloches ne frappera pas leurs oreilles d'une manière encore plus terrible que le bruit des vents déchaînés! Peut-être aussi une tendre épouse occupée à son rouet, comme la fidèle Pénélope l'était à sa tapisserie, se retrace les scènes de sa félicité passée, les heureux instans qu'elle a dus à l'amour et à l'hymen, et frémit en entendant le mugissement des ondes, auxquelles elle demande son époux, et qui ne lui en rendront peut-être que le corps inanimé. »

A l'instant où je faisais cette dernière réflexion, un froid subit me glaça tous les membres; une vague venait de me couvrir. Deux jeunes femmes, sur lesquelles j'avais étendu mon manteau de tartane, poussèrent un cri perçant. Elles étaient assises près de moi sur le pont, et la vague qui m'avait mouillé ne les avait pas épargnées. Le capitaine et son équipage étaient

tous occupés de la manœuvre, et ne songeaient guère aux passagers. Il était évident que nous étions repoussés du rivage où nous voulions aborder, et un éclair effrayant, qui fut le commencement d'une seconde scène d'horreur, nous fit voir la côte du comté de Fife, d'où nous croyions être bien plus éloignés, car, par un tems ordinaire, il y aurait déjà eu long-tems que nous aurions été en sûreté dans le port de Leith.

Tandis que l'eau dégouttait de mes vêtemens, et que je parcourais des yeux le tillac pour chercher à y découvrir quelque figure qui pût m'inspirer la confiance, un marin à visage de bronze, qui n'était que passager sur le bâtiment, s'aperçut de mon inquiétude, et me dit d'une voix rauque : « Ce n'est rien, votre honneur; ce n'est rien auprès de ce que j'ai vu. » Jetant alors un regard sur mes deux voisines, ses traits et sa voix s'adoucirent en même tems : « Ne craignez rien, leur dit-il, il n'y a rien à craindre; le navire est bon, il ne s'agit que de le maintenir en pleine mer. Voyez, voilà la pluie qui commence; Dieu soit loué! le vent tombera bientôt. » Voyant que le pilote était fatigué, il s'approcha de lui, et se chargea du gouvernail. La pluie tombait par torrens, mais le vent se calmait un peu. De tems en tems il levait la tête vers le firmament avec un sourire qui semblait

dire : « Terribles élémens, je vous défie de m'épouvanter. » Je lui offris un verre d'eau-de-vie, et, par reconnaissance, il me jeta son grand manteau sur les épaules. Je ne voulais pas l'accepter, mais il m'y força, en me disant : « Je n'ai rien à craindre ; le tonnerre, les éclairs, les vents, les vagues, la pluie, les brouillards sont mes anciennes connaissances ; je n'en puis rien redouter, puisque je n'ai rien à perdre. Ce sont les hommes riches et heureux qui doivent se précautionner contre les accidens ; quant à l'infortuné, il faut qu'il file son câble jusqu'à sa dernière heure. »

Nous ne tardâmes pas à avoir la preuve que son expérience nautique ne l'avait pas trompé. Les vents cessèrent de mugir, la fureur des vagues s'apaisa, la pluie diminua peu à peu, l'aurore parut, et il fut possible alors de se diriger vers le port de Leith. Le capitaine fit jeter l'ancre en rade, et mit sa chaloupe en mer pour conduire ses passagers sur le rivage. Le vieux marin y entra avec nous, et fit jouer la rame de manière à prouver qu'elle n'était pas dans une main novice. J'étudiai sa physionomie avec attention. Elle avait l'expression de celle d'un marin, mais on voyant qu'elle en avait eu une autre dans sa jeunesse, une bien différente de celle que la fatigue et peut-être l'infortune lui avaient donnée. Ses yeux brillaient encore d'un feu mal éteint ; son sourire annonçait qu'il avait dû être

enjoué; son front découvert semblait être encore le siége de la bienveillance; une double fossette avait été creusée sur ses joues par la main de la gaîté; ses cheveux, d'un châtain foncé, avaient été parsemés de neige par les travaux, les années, les soucis et l'influence des changemens soudains de climat; ses lèvres entr'ouvertes laissaient apercevoir de belles dents, et s'avançaient avec un air de dédain et d'insouciance qui ne pouvait être produit que par le désappointement.

Nous touchâmes enfin au rivage, et j'eus le plaisir de voir mes deux compagnes de voyage reçues par un époux et un frère qui les attendaient avec autant d'inquiétude que d'impatience. Elles me firent plus de remercîmens que n'en méritaient les faibles services que j'avais été assez heureux pour leur rendre pendant la traversée, et, quittant cet heureux groupe, j'engageai le vétéran à venir déjeuner avec moi à l'hôtel de la *Grande-Bretagne*. Je lui demandai quelle affaire l'amenait à Édimbourg.

« Je ne vais pas à Édimbourg, me répondit-il; je viens à Leith pour chercher de l'emploi sur le premier navire qui mettra à la voile, et je traverserai probablement l'Atlantique.

» — Quoi! vous resterez à terre si peu de tems?

» — Oui, votre honneur. Que ferais-je à

terre? la mer est en quelque façon mon domicile.

» — J'entends, vous préférez la mer.

» — C'est une autre affaire. Nous aimons tous assez la terre ferme; mais quel est celui de nous qui fait ce qu'il aime le mieux dans le voyage de la vie? je n'en connais guère; et il y a de bonnes raisons pour cela, comme je l'imagine. »

J'ai entendu un prédicateur prononcer un sermon éloquent et fleuri sur le même texte; mais ni les charmes de son élocution, ni ses raisonnemens ingénieux, ni ses gestes pleins de grâce ne firent sur moi une aussi forte impression que ce peu de mots: « Il y a de bonnes raisons pour cela, comme je l'imagine, » prononcés d'un ton simple, et qui annonçaient une humble conviction. Je mourais d'envie de connaître son histoire, et il ne se fit pas presser pour me la raconter.

« Je suis Anglais, me dit-il, né dans le comté de Kent. Mon père, qui était un honnête fermier, désirait me faire apprendre un métier, mon frère aîné devant avoir la ferme, et se charger d'établir mes trois sœurs. Mais je ne pouvais souffrir aucun métier; je n'avais de goût que pour la mer; j'avais entendu parler de Nelson et d'autres marins illustres, et je ne pouvais imaginer rien de plus désirable que de

suivre la même profession. Je voulais entrer dans la marine royale, mais mon bon vieux père me supplia, les larmes aux yeux, d'essayer d'abord la marine marchande, espérant, ajouta-t-il, que, lorsque je me serais passé cette fantaisie, je me dégoûterais de la mer, et prendrais un autre état. Je lui devais obéissance, et je lui obéis. J'embrassai ma mère et mes sœurs, je serrai la main de mon père, et je partis bien vite en sifflant, de peur de pleurer.

» Je montai à Shields, pour la première fois, à bord d'un navire, et nous mîmes à la voile d'abord pour l'Écosse, et de là pour la Russie. Nous fîmes naufrage à la hauteur des Orcades, et nous perdîmes deux de nos meilleurs marins: je ne dus la vie moi-même qu'à ce que j'étais excellent nageur. Je perdis le peu que je possédais, et je fus tellement brisé contre les rochers que je crachai le sang, et fus obligé de garder le lit pendant trois semaines. C'était un mauvais commencement, et qui semblait comme un jugement du ciel pour me punir d'avoir contrarié les désirs de mon pauvre père. Cependant je ne renonçai pas à mon projet; j'écrivis chez moi en parlant légèrement de l'accident que nous avions éprouvé, et je ne dis pas un mot de la perte que j'avais faite du peu d'argent que j'avais et de tous mes vêtemens; il est vrai que j'y attachais peu de prix, à l'exception d'une cravatte de soie

que ma mère m'avait donnée, et d'une pipe que mon père m'avais mise en main au moment de mon départ. »

Ici, il s'interrompit, comme pour reprendre haleine. On voyait qu'il touchait à une époque pénible de sa vie, à un incident qui lui avait laissé des souvenirs amers. Je ne prononçai pas un seul mot, et il reprit enfin la parole.

« Ce fut là, dit-il d'une voix presque tremblante ; ce fut là que je connus Marie Mac-Alpin. J'étais malade, et elle me soigna ; je manquais de tout, et elle me consola ; j'étais sans habits, et son père m'en donna. Je l'épousai, et nous vécûmes un mois fort heureusement.

» Cependant on avait relevé le bâtiment échoué ; on l'avait radoubé ; et quand il fut prêt à mettre à la voile, il fallut bien partir pour remplir mon engagement ; mais je me promis bien de ne pas faire d'autre voyage, de venir rejoindre Marie, et d'embrasser quelque autre profession, quoique je ne fusse propre à aucune. Je ne dis rien de mon mariage à mes parens en leur écrivant, parce que je savais qu'ils penseraient que j'avais fait une folie en me mariant si jeune ; d'ailleurs Marie était pauvre, et nous n'avions entre nous deux d'autre fortune que la jeunesse et la santé. J'espérai donc que, lorsque je conduirais ma femme à la maison paternelle, le plaisir de me revoir, la bonne mine de Marie,

et l'intercession de ma mère et de mes sœurs m'obtiendraient aisément mon pardon de mon père. Hélas! les choses devaient tourner bien différemment. »

Un moment d'émotion lui coupa de nouveau la parole, mais il continua d'une voix ferme : « Nous mîmes à la voile; mais nous essuyâmes encore une tempête; nous fûmes désagréés, et nous aurions péri infailliblement si nous n'eussions été secourus par un vaisseau de ligne anglais, que nous rencontrâmes fort heureusement. Je commençais déjà à être bon marin; on me fit boire force grog; on me vanta l'honneur qu'il y avait à servir à bord d'un vaisseau de guerre, ce qui avait toujours été l'objet de mon ambition; enfin, écoutant l'enthousiasme plus que la raison, je passai à bord du vaisseau de ligne, du consentement du capitaine du bâtiment marchand; et, pour abréger une longue histoire, je servis dix ans sur toutes les mers et dans toutes les parties du monde. J'essuyai des tempêtes; je pris part à plusieurs engagemens; je fus blessé, fait prisonnier, et repris; je perdis tout ce que j'avais, et gagnai ensuite des parts de prises. Enfin, la paix arriva, mais il ne devait plus y avoir de paix pour moi. »

Je lui versai un verre d'eau-de-vie, et l'engageai à ne pas se désespérer de l'avenir.

« Je n'en désespérais pas alors, me dit-il,

et cependant je n'étais pas sans inquiétude, car il me semblait que je n'étais pas né pour être heureux, et une voix secrète me reprochait toujours de n'avoir pas cédé aux désirs de mon père. Après avoir reçu ma solde à Portsmouth, et avoir touché mes parts de prises, je résolus d'aller voir d'abord ma famille, et d'aller ensuite chercher ma femme dans le Nord. Je m'étais muni de quelques petits présens pour tous mes parens, et je me flattais que le plaisir de me revoir leur ferait oublier tout le passé.

» J'arrivai devant leur porte, et je la trouvai fermée. Les bâtimens de la ferme avaient été réparés et remis à neuf. Le vieux chien n'en sortit pas pour venir me caresser; tout était comme enseveli dans le silence, et mon cœur, battant contre ma poitrine (expression qu'il avait dû apprendre en Écosse), semblait m'avertir que tout n'allait pas bien. C'était le tems de la moisson; ils pouvaient être dans les champs, et je m'y rendis, espérant les trouver; mais, hélas! je n'appris que trop tôt que mon père et ma mère avaient été moissonnés eux-mêmes depuis plusieurs années, précédés au tombeau par mes trois sœurs, et que mon frère, ayant fait de mauvaises affaires, ou, pour mieux dire, ayant eu de mauvaises récoltes, avait rendu la ferme au propriétaire, et s'était engagé comme soldat. Il a pris le bon parti; il a du courage, et peut-

être pourra-t-il percer un jour. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles; mais qu'il vive ou qu'il soit mort, je suis sûr que c'est avec honneur, et c'est une idée qui console.

» J'étais riche pour ma position, et je partis pour les Orcades, portant à Marie une montre d'argent et une demi-douzaine de bagues; mais j'avoue que j'avais le cœur plein de tristes pressentimens. Peut-être est-elle morte aussi, pensai-je, ou, si elle vit, elle a langui tout ce tems dans la pauvreté; peut-être a-t-elle été obligée d'entrer en service; de quitter le lieu de sa naissance, et comment la retrouver? Cependant je songeais que, si je réussissais à la rejoindre, l'argent que j'avais épargné pourrait suffire à former un petit établissement de pêche, et cette pensée me soutenait. J'arrivai devant sa porte; j'y frappai; je la vis paraître à sa fenêtre; je l'appelai en lui donnant mon nom; mais elle ne me reconnut pas ou ne voulut pas me reconnaître, et elle me dit de me retirer, attendu que personne portant ce nom ne demeurait dans cette maison. J'entrai dans une chaumière voisine, et j'y appris qu'elle s'était mariée à un autre. Après sept ans d'absence, elle m'avait fait appeler sur le bord du rivage et sur la jetée de Leith, suivant la coutume, et ayant été déclarée veuve, elle avait épousé un freluquet d'Édimbourg, qui était venu ouvrir une boutique

dans les Orcades. C'était le dernier coup de massue, votre honneur. Que pouvais-je faire? la réclamer comme ma femme? impossible. M'attacher à une autre?.... » Un coup de sifflet prolongé répondit à cette question.

« Il ne me restait qu'à rentrer dans la marine, continua-t-il, et cela ne fut pas difficile, car la paix ne fut pas de longue durée. Je combattis encore, et fus encore blessé plus d'une fois; mais ni les vagues, ni les balles, ni les boulets, ni les piques d'abordage, ni les sabres n'ont pu terminer mes jours, et cependant je ne les ai jamais évités. Mon tems n'est pas encore venu; j'ai survécu à tous les naufrages; je suis rentré, à la paix, dans la marine marchande, et voilà tout. »

Il voulait alors me quitter, en me disant qu'il craignait de m'avoir ennuyé trop long-tems de son histoire, et qu'il me souhaitait un vent favorable dans le reste de mon voyage de la vie; mais je le retins à dîner, et, à l'aide du grog, je parvins à dissiper un peu les idées sombres que son récit avait fait naître en lui.

« Et voilà tout, m'écriai-je, quand il m'eut quitté. La fortune n'a-t-elle donc pas en réserve quelque baume pour tes blessures? Ne trouveras-tu pas un lieu de repos dans la pénible traversée du monde? Resteras-tu seul au milieu de l'équipage nombreux des vivans? tan-

dis que tous les autres hommes ont des amis et des parens pour adoucir l'amertume des malheurs de la vie, vivras-tu isolé dans ta patrie? Mais notre barque fragile n'est pas destinée à un bien long passage; les vents et les flots cesseront de la tourmenter; il est un port auquel elle doit atteindre un peu plus tôt ou un peu plus tard; et puisse ce port être un séjour de paix et de bonheur pour ce brave marin, comme pour tous ceux qui liront son histoire! »

— N° XXXVIII. —

L'HOMME CONTENT DE SON SORT.

J'AVAIS souvent cherché à m'expliquer comment il se faisait que mon vieil ami Mac-Millan avait toujours le sourire sur les lèvres, et la fraîcheur de la santé sur les joues. Cette double circonstance me surprenait d'autant plus, que je me souvenais qu'une heureuse égalité d'ame n'était pas la qualité qui le distinguait quand nous étions ensemble au collége, et qu'il était alors maigre, pâle et d'une santé délicate. Je savais d'ailleurs que sa famille s'était appauvrie, on peut même dire ruinée, pendant le cours de trois générations successives; que sa fortune était fort modique, et que les traverses qu'il avait éprouvées pendant sa vie n'avaient pas dû contribuer à changer son caractère. Comment donc était-il possible que sa conversation fût toujours enjouée, et qu'il eût sans cesse une plaisanterie en réserve, chose peu commune chez mes tranquilles concitoyens?

« Avez-vous jamais été marié, Mac-Mil-

lan ? » lui demanda un jour un certain lord en ma présence.

« Non, sur ma foi, » répondit Mac.

« Voilà pourquoi vous avez l'humeur si paisible et si imperturbable, » reprit le lord.

« Vous pouvez bien le dire, Milord, » répliqua mon vieil ami.

Cette réponse m'ouvrit les yeux jusqu'à un certain point, mais sans me satisfaire entièrement ; et comme le bonheur est le grand but que l'homme se propose, quoiqu'il soit donné à bien peu de l'atteindre, je jugeai à propos de porter mes recherches plus loin ; car, sauf cette seule exception à la règle générale, j'avais toujours trouvé les hommes que j'avais coutume de voir, mécontens de leur situation, jaloux de celle d'un voisin, occupés sans cesse à désirer quelque chose qui leur paraissait devoir combler tous leurs vœux, mais qui ne les satisfaisait pas encore quand ils en étaient en possession. Leurs désirs étaient comme la tapisserie de Pénélope, qui n'arrivait jamais à sa fin, ou comme la soif inextinguible de Tantale ; car l'ambition engendre l'ambition ; un plaisir satisfait en fait désirer un autre, et plus on a de moyens pour satisfaire ses véritables besoins, plus on en éprouve de factices. Le poète a raison de dire

« Que l'homme sur la terre
A bien peu de besoins dans sa courte carrière. »

Mais nous sommes trop aveugles pour voir cette vérité.

En questionnant mon ami sur la cause qui avait produit un changement si considérable dans son physique et dans son moral, j'en obtins le récit suivant, que je vais donner à mes lecteurs presque dans les mêmes termes qu'il me fut fait :

« Lorsque j'entrai dans le monde, me dit cet homme content de son sort, je n'étais pas peu mortifié de savoir que ma famille avait renoncé au titre de baronnet, faute d'une fortune suffisante pour le soutenir, et de voir que les domaines de mes ancêtres avaient été vendus, et partagés entre un procureur, un épicier et un courtier. J'aurais assez aimé d'être un particulier vivant de son revenu, sans avoir rien à faire ; ou d'endosser un uniforme, ce qui aurait été le *nec plus ultrà* de mon ambition : mais j'étais trop pauvre pour vivre dans l'inaction, et je n'avais pas assez de crédit pour obtenir une commission dans un régiment. Ce ne fut pas sans envie que je vis mon cousin Adam prendre l'habit écarlate quand il alla rejoindre son corps ; l'épicier entretenir une meute sur le domaine qui avait appartenu à mon grand-père, et un fils naturel de mon père faire une fortune rapide dans le barreau. Je fus piqué au vif en voyant, lorsque je sortis du collége, un de mes camarades entrer dans la marine, et un autre dans l'armée de

terre, un troisième partir pour l'Inde avec les plus belles espérances, et une pacotille qui y répondait, et un quatrième obtenir du gouvernement une place lucrative dont le travail n'était pas fatigant. Le commerce m'ouvrait une route à l'indépendance, mais un certain orgueil de famille m'interdisait le commerce de détail, et je n'avais pas assez de capitaux pour faire des spéculations en grand. Enfin je me remis tout à coup à étudier les classiques, et je devins ce qu'on appelle, en Écosse, un *dominie*, vulgairement, un *gâcheux*, c'est-à-dire un répétiteur, un précepteur. Je trouvai plus d'une humiliation dans cette occupation; tantôt le peu d'aptitude de mes élèves me désolait; tantôt l'arrogance de leurs parens me faisait bouillir le sang dans les veines; souvent j'étais sans emploi, et une fois je me trouvai relégué à la seconde table d'un lord dont je faisais presque tous les jours la tâche, quand nous étions compagnons de classe. Ces pilules étaient amères à avaler, mais elles étaient salutaires à ma constitution morale.

» Un jour que je traversais Prince's-Street, je rencontrai un ancien camarade qui s'était marié un an auparavant. Il n'avait pas un schelling à lui en entrant dans le monde; toute sa fortune consistait en une belle taille et des traits sans défaut; il était donc encore plus pauvre que moi : mais ses avantages extérieurs lui avaient

valu la main d'une femme titrée, d'une riche héritière qui avait un brillant équ page et quatre chevaux. « C'est vous, Mac-Millau, me dit-il ; venez dîner avec moi aujourd'hui ; ce sera pour moi une partie de plaisir que d'avoir à ma table un ancien camarade, et vous me remettrez en gaîté. » J'acceptai son invitation tout en me disant à moi-même : « En gaîté ! et qui diable doit être gai, si ce n'est pas toi ? » Je reconnus pourtant bientôt que je m'étais trompé dans mes calculs. Sa femme fit attendre le dîner pendant une heure. « Où est donc milady ? « demanda-t-il enfin à un laquais. « Milady vient de rentrer de la promenade, Monsieur, répondit le valet en livrée, et elle est en ce moment *à se changer*. — Plût au ciel que cela fût vrai ! me dit-il à l'oreille ; tout changement ne pourrait être que heureux. » En un mot, je vis bientôt qu'il s'était enchaîné à une sorcière de qualité, qui le rendait le plus misérable des hommes ; qui regardait avec mépris les amis de son mari ; qui lui mesurait le vin qu'il devait boire ; qui tenait les cordons de la bourse, et qui le contrariait en tout. Ce fut la première leçon qui me conduisit à mon état de contentement actuel, car je n'aurais pas changé de situation avec lui pour toutes les richesses du Pérou.

» Le lendemain matin, en lisant le journal, j'y vis que mon cousin Adam avait été tué à la

bataille de Talavera : il avait eu la tête emportée par un boulet. Je portai la main sur la mienne; elle était en sûreté sur mes épaules : seconde leçon.

» Je résolus ensuite d'employer mon petit capital à faire construire une maison de campagne à Porto-Bello, dans le dessein de la louer. Ce projet me réussit parfaitement; mais qui se présenta pour locataire? mon frère naturel. Je fus enchanté de cette circonstance, et comme j'en faisais part à un de mes amis, il s'écria : « Ayez bien soin de mettre les points sur les *i* avec lui, car c'est le plus grand coquin qui existe, et il n'y a personne qui ne le haïsse et ne le craigne. » Autre leçon, et ce n'était pas la plus mauvaise.

» Au total, je n'avais pas trop à me plaindre de mon sort. J'étais estimé par tous ceux qui me connaissaient, et la pauvreté ne m'avait fait rien perdre de ma considération. J'étais alors précepteur du fils de l'épicier propriétaire du domaine de mes pères, ce qui ne laissait pas de m'humilier un peu; mais le nouvel écuyer se cassa le cou à la chasse, et son fils, se croyant assez savant, me congédia, en me faisant un présent fort honnête, ce qui me débarrassa d'un élève inepte et stupide.

» Je me déterminai alors à aller tenter fortune à Londres, et, y étant arrivé, je parvins,

à l'aide de ma plume, à m'y faire une existence. Lisant la gazette un matin, en déjeunant, je vis, dans la liste des promotions militaires, le nom d'Aleck Timberhead, un autre de mes compagnons de classe, élevé au grade de général. « Aveugle fortune! m'écriai-je; un homme si jeune, et doué de si faibles talens, au plus haut grade de sa profession! » Dans la même matinée, j'allai me promener à Hyde-Parc, et j'y rencontrai le général, monté sur un superbe coursier, mais aussi maigre qu'une latte, et plus jaune qu'une guinée. « Ah! Mac-Millan, s'écria-t-il en s'avançant vers moi, que ne donnerais-je pas pour me porter comme vous! Ces maudites Indes occidentales seront cause de ma mort. Je n'ai plus d'appétit, plus de sommeil, plus de goût pour rien. » Cette leçon avait encore son prix.

» Je quittai le parc, remontai Oxford-Street, et allai dîner à la maison de campagne de mon libraire, à Hampstead. En en revenant, je rencontrai un autre de mes camarades, alors capitaine de marine. Cette rencontre nous fit plaisir à tous deux; mais je vis avec peine qu'il avait perdu le bras droit, et je remerciai le ciel de m'avoir conservé le mien, qui était mon gagne-pain.

» Ayant fait cette année une petite succession, je revins à Édimbourg, et avec le revenu de ma maison de Porto-Bello, et de quelques

centaines de livres que j'ai économisées et placées à fonds perdu, je vis tranquille et satisfait. En arrivant dans cette ville, j'appris que le lord qui m'avait relégué à sa seconde table s'était ruiné, et était allé cacher sa misère et son orgueil sur le continent; que celui de mes camarades qui était parti pour les Indes, plein de si belles espérances, y était mort d'une maladie de foie; et que celui qui avait obtenu du gouvernement une place lucrative, était accusé de péculat, et avait pris la fuite. Toutes ces leçons suffisaient bien pour m'apprendre à être content de mon sort, et le contentement d'esprit produit la santé du corps. Aussi chacun me complimenta sur ma bonne mine, et de fait, peu de tems après mon retour, je fus obligé de faire élargir tous mes gilets. Vous savez maintenant mon histoire aussi bien que moi-même, et, pour finir en vrai *dominie*, je vous dirai :

« *Verbum non amplius addam.* »

Cette citation me paraît venir très à propos, et mes lecteurs trouveront sans doute que j'agis sagement en ce moment en en profitant.

— N° XXXIX. —

LA PAUVRE ÉMILIE.

Je ne l'avais pas vue depuis son enfance, depuis l'époque où elle bondissait comme un faon sur les collines d'Yarron, jusqu'au moment où elle sortit de pension pour entrer dans le monde, si cette manière de parler peut s'appliquer à Édimbourg. On l'y avait admirée, recherchée, flattée; les coteries de bavardes l'avaient mariée deux ou trois fois à des jeunes gens riches et de haute naissance; elle avait été l'orgueil d'un père qui périt sur le champ d'honneur; après avoir été courtisée, fêtée, enviée, elle s'était mariée; six mois s'étaient à peine passés depuis qu'elle portait le titre d'épouse, et cependant elle n'était encore que dans sa dix-neuvième année. Il ne pouvait donc être survenu aucun changement dans ses traits; ils étaient aussi séduisans, aussi réguliers que jamais; ses joues offraient toujours l'heureux mélange des couleurs du lis et de la rose; la fraîcheur de son teint était sans égale; le corail de ses lèvres, et la blancheur de ses dents n'avaient

rien perdu de leur éclat, et ses beaux cheveux châtains continuaient à orner un front qui semblait le siége de la candeur. Cependant le feu de ses yeux était à demi éteint; l'ensemble de ses traits avait pris une nouvelle expression; une teinte de mélancolie s'y était répandue, comme un nuage couvre d'un voile sombre le paysage le plus délicieux, et son enjouement avait disparu. Si elle eût été veuve, ce changement eût pu s'expliquer; mais elle était épouse, épouse de celui qu'elle aimait uniquement, et son mari était tout ce qu'elle pouvait désirer, comme elle me le dit elle-même.

Quel vent d'adversité, quelle pluie d'affliction pouvaient donc courber ainsi la tige de cette aimable fleur, et la faire pencher vers la terre? La pauvreté, le mépris du monde, et le courroux d'une mère ambitieuse offensée. Tous les amis de son enfance, tous ceux dont la tendresse apparente semblait lui promettre appui et protection, s'étaient successivement éloignés d'elle, et ne lui témoignaient plus qu'indifférence et froideur; les bouches qui lui avaient fait entendre le langage de l'admiration et de la flatterie ne s'ouvraient plus que pour les accens d'une pitié humiliante, ou d'une censure cruelle; ses parens fuyaient sa société avec autant de soin qu'ils l'avaient recherchée quelques mois auparavant; ses amies les plus intimes semblaient à

peine la reconnaître, et toutes les portes lui étaient fermées.

Quel était donc son crime? l'amour. Elle avait épousé, sans le consentement de sa famille, l'amant dont son cœur avait fait choix; un jeune homme de bonne naissance, ayant reçu la meilleure éducation, doué de talens distingués, et y réunissant toutes les grâces de l'extérieur, mais sans fortune, sans crédit, et sans profession. Il s'était imaginé qu'un amour vertueux devait trouver sa récompense, même en ce monde; que le cœur, qui ne s'attendrirait pas en faveur d'Émilie, devait être formé du plus dur diamant; et qu'il n'avait qu'à la présenter à son oncle pour en obtenir son pardon, et les moyens de vivre, sinon dans l'abondance, du moins dans une honnête médiocrité. Il s'était trompé dans l'idée flatteuse qu'il avait conçue de l'homme en général. Son vieil oncle, prêt à rentrer dans la terre d'où il était sorti, était devenu aride comme le sol sur lequel la rosée ne peut tomber; les sources du peu de sensibilité qu'il avait jamais eue étaient épuisées et taries; il ne portait que sécheresse dans son cœur entouré de glaces. Il refusa de voir ce qu'il appelait les mendians, et ajouta durement que puisque son neveu avait épousé la beauté, il n'avait qu'à voir s'il pouvait en vivre. La mère d'Émilie, vieille méthodiste, en qui une dévotion outrée et ridicule avait dessé-

ché les sentimens de la nature, regarda comme un péché mortel une faute qui aurait paru vénielle à toute autre. « Je ne la considère plus comme ma fille, dit-elle ; son mari n'a qu'à s'enrôler comme soldat, et elle peut entrer en service, si bon lui semble : ce sont deux idiots qui se sont attiré leur ruine. » Où avait-elle trouvé cette doctrine? Était-ce dans sa grosse Bible, dorée sur tranche et reliée en maroquin, ou dans l'arrogance et l'avarice qui régnaient dans son cœur?

J'avais vu Émilie briller par son élégance, et maintenant la manière dont elle était vêtue pouvait à peine s'appeler simplicité. Ses bijoux et ses ornemens avaient disparu successivement pour fournir aux besoins les plus indispensables de la nature, et sa garde-robe aussi prenait le même chemin. Le malheureux Édouard avait frappé à toutes les portes, et avait presque perdu l'esprit à force de se creuser la tête pour chercher ce qu'il pourrait faire. Il s'était adressé aux amis les plus intimes des jours de sa prospérité ; tous lui avaient manqué dans le moment d'épreuve. « Quelle folie à lui, disaient-ils, de se perdre de cette manière, lui qui aurait pu épouser *tout le monde!* » Oui ; mais Édouard n'aimait pas *tout le monde*, et il n'aurait pas épousé *tout le monde*, même avec une splendide fortune. Ces malheureux époux étaient donc alors

comme deux proscrits, et ils avaient toutes les vertus, toutes les perfections qui donnent droit au respect, à l'estime et à l'amitié.

Édouard était absent lorsque j'entrai dans le petit appartement qu'ils avaient pris dans un faubourg. « Est-ce bien vous? s'écria Émilie en me voyant; c'est vraiment un acte de charité! Est-il possible que vous veniez nous voir dans notre humble demeure? je croyais que vous aussi vous m'aviez abandonnée, que ma mère vous avait prévenu contre moi, vous avait défendu de me voir. Mon pauvre Édouard regardera votre visite comme un honneur.

» — Un grand honneur, ma foi! m'écriai-je ému, plus que je pourrais le dire, par ce que je voyais et ce que je venais d'entendre; une visite rendue par un vieillard au plus beau couple qui soit en Écosse; à une femme qu'il a connue depuis son berceau, et qu'il a toujours respectée! Je ne suis de retour à Édimbourg que depuis hier, sans quoi vous m'auriez vu plus tôt. »

Elle n'était plus accoutumée à ce langage, et il lui tira quelques larmes des yeux. Après une courte pause, elle me conta l'histoire de son mariage et de tous les malheurs dont il avait été suivi.

Un petit nombre d'anciennes amies avaient continué à la voir pendant quelques semaines;

mais comme sa demeure n'était plus le séjour de l'élégance et de la prospérité, et qu'elle ne pouvait leur offrir ni fêtes, ni repas, elles disparurent l'une après l'autre. Elle me montra ensuite un volume de lettres de ses parens et de ceux de son mari, et j'y vis un tableau révoltant de la petitesse et de la dureté du cœur humain. La plupart contenaient des refus dont la forme était encore plus désobligeante que le fond; quelques-unes, de méprisables excuses; d'autres des avis qui ne coûtaient rien à ceux qui les donnaient; deux ou trois avaient été accompagnées d'un faible secours, envoyé de mauvaise grâce, et de manière à en ôter tout le mérite; et l'un de ces envois avait été fait avec un style si insultant, que les deux époux avaient renvoyé l'argent, malgré le besoin urgent qu'ils en avaient.

Une telle conduite ferait la honte des pays les plus civilisés; mais il ne faut pas la regarder comme un trait du caractère écossais. En général, toutes les familles sont unies en Écosse par les nœuds les plus serrés, et l'individu qui éprouve des besoins ou des malheurs, trouve, dans ses parens, secours, appui et protection. Mais dans les classes les plus élevées, un amour désintéressé est un sentiment presque inconnu, et c'est ce qui rend plus sévère le ressentiment des parens contre les enfans qui se marient sans

leur aveu. Comme le destin de ces infortunés est cruel ! Quels droits n'ont-ils pas sur la sensibilité ! On tend une main secourable à l'honnête négociant dont la fortune n'a pas couronné les efforts ; on ouvre une souscription en faveur de celui dont l'habitation a été dévorée par les flammes ; on s'empresse de remettre à flot le marin qui a fait naufrage ; pourquoi le cœur ne s'ouvre-t-il pas à la compassion ? pourquoi l'humanité n'arrache-t-elle pas une larme ? pourquoi la main de la bienfaisance ne répand-elle pas ses bienfaits en faveur d'époux qui n'ont commis d'autre faute que de s'aimer ? Quel acte plus magnanime pourraient faire le crédit et l'opulence, que de tendre une main protectrice et secourable à un couple semblable à celui dont je viens de tracer le portrait ? Quel plus grand service pourraient rendre à ces jeunes époux la bienfaisance et l'amitié, que de poursuivre, harceler, tourmenter leurs cruels parens jusqu'à ce qu'ils aient enfin pardonné ? Il ne me convient pas de dire ce que je fis pour eux ; je me gardai bien de les insulter par des offres de secours humilians ; je ne les fatiguai pas d'avis inutiles ; mais je puis dire avec satisfaction que ce fut à dater de ma visite que commença pour eux une existence plus tranquille et plus heureuse.

Si ce tableau imparfait tombe sous les yeux d'un père ou d'un mère insensible, puissent-ils

y réfléchir avec attention, et j'aurai à me féliciter de l'avoir tracé. Je ne ferme pas les yeux sur les avantages que procurent les mariages qu'on appelle de convenance ; mais, quoique vieux et solitaire, je voudrais voir le bonheur sourire à ceux auxquels ont présidé l'amour et le désintéressement.

— N° XL. —

L'OFFICIER EN RETRAITE.

« J'Ai rendu à l'état quelques services, » dit Othello. On pourrait ajouter : « Mais il n'en est plus question. » Tel est le sort du vainqueur, lorsque quelques années se sont écroulées de l'édifice du tems. Une demi-paie, ou un oubli absolu, et souvent une santé délabrée sont ordinairement tout ce qui reste au militaire qui n'est plus en activité. Les avantages qu'il conserve de ses services passés sont en bien petit nombre, et il rencontre une foule d'obstacles qui s'opposent à ce qu'il se fraie un nouveau chemin dans le monde. On retrouve en lui l'officier, l'homme bien né et bien élevé ; mais sa jeunesse et sa fraîcheur ont disparu. La pauvreté est son lot ; il n'a plus un dîner qui l'attend avec ses camarades, un domestique chargé de le servir, un logement qui lui est destiné dans la caserne ; il faut qu'il dîne, qu'il se serve et qu'il se loge comme il le peut, et qu'il vive dans la solitude comme un anachorète. Cette règle générale

n'offre que bien peu d'exceptions, et elles se trouvent principalement dans le royaume du Chardon, parce que la frugalité y est à l'ordre du jour, et qu'on peut s'y tirer d'affaire avec une demi-paie, si l'on en a une, aussi bien que sur le continent, où l'on doit regretter de voir tant de braves défenseurs de la Grande-Bretagne qui y passent pour vivre à meilleur marché, et pour cacher la vue de leur indigence à leurs parens et à leurs amis.

Celui dont je veux entretenir mes lecteurs aujourd'hui était d'une trempe toute différente. A force de tems et de services, il s'était élevé au rang de lieutenant-colonel; et comme il avait acheté quelques-uns de ses grades militaires, et qu'il avait gagné les autres au prix de son sang, on lui avait permis de vendre sa commission, ce qu'il fit pour pouvoir donner une dot à sa sœur, dont il était l'unique appui. Après s'être acquitté de ce devoir, tant par principe que par affection, il prit son brevet, y jeta un regard mélancolique, et l'enferma dans un tiroir de son secrétaire. Prenant alors son vieil et fidèle ami, son sabre à lame brillante et bien polie, il le suspendit à un clou avec ses éperons rouillés et son ceinturon, sous une petite pendule hollandaise. Les éperons ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité; mais le sabre pouvait encore armer son bras loyal, si les circonstances l'exi-

geaient, quoiqu'il eût quitté sa profession et renoncé à son rang.

Une peau de chèvre, qui avait servi de couverture à son cheval de bataille, était le tapis de son unique chambre, dont tout l'ameublement consistait en un lit de camp, une petite table et quatre tabourets, et qui n'avait d'autres ornemens que quelques cartes de géographie et un portrait du roi. Ce portrait, n'étant entouré que d'un cadre de bois noirci, il l'avait orné des rosettes de son hausse-col, qu'il avait métamorphosé en gobelet, unique pièce d'argenterie qu'il possédât. La fonte de ses épaulettes lui avait procuré le peu d'ustensiles d'étaim dont il avait besoin; mais il conservait avec soin son uniforme, dont il se parait chaque année, le jour de la naissance de sa majesté.

C'était un homme d'un caractère sociable; ce qu'on appelle un homme de bonne compagnie; mais il n'était pas du nombre de ces êtres qui ne peuvent endurer la solitude, et qui, plutôt que de rester seuls, s'abaissent à jouer le rôle de parasites partout où l'on veut bien les admettre, ou deviennent des piliers de tavernes et de cafés, dans l'espoir d'y trouver quelque riche désœuvré qui les régale, et à qui ils puissent raconter leurs longues histoires. Il aurait préféré passer le reste de sa vie à lire quelques bons livres qu'il avait conservés, et à cultiver

son petit jardin. Mais il ne fut pas mis à cette épreuve. Dès qu'on sut qu'il avait choisi pour retraite un petit village du nord de l'Écosse, trois officiers de son régiment, qui venaient d'être mis à la demi-paie, vinrent s'établir près de lui, et lui formèrent une société.

Son revenu annuel ne consistait qu'en quatre-vingts livres sterling, et il se l'était procuré en plaçant à fonds perdu ce qui lui était resté du produit de la vente de sa commission, après avoir pourvu à l'établissement de sa sœur; et cependant il conservait un degré de dignité que dix fois ce revenu n'auraient pu procurer à tout autre qu'à lui. Ayant son habit bleu boutonné jusqu'au col noir qui lui entourait le cou; sa canne, appuyée contre son épaule, comme un mousquet, ou son parapluie sous son bras, comme un sabre, il sortait de chez lui comme pour aller prendre le commandement d'une brigade. Il ne devait pas un schelling à qui que ce fût, et ne voulait même avoir d'obligation à personne. Il n'acceptait aucune des invitations de ses voisins; mais s'ils éprouvaient des malheurs, ou s'ils tombaient malades, il ne manquait jamais d'aller les voir pour leur donner des avis ou des consolations, suivant que le cas l'exigeait.

Dans ses promenades du matin il n'était jamais seul; un ou deux de ses anciens camarades l'accompagnaient toujours. Tous trois lui témoi-

gnaient le plus grand respect ; mais leur conduite n'avait rien qui sentît l'intérêt, la flatterie ou la servilité. Ils le regardaient comme un frère, mais toujours comme leur colonel, quoiqu'ils n'eussent rien à espérer de leur subordination, ni à craindre s'ils en avaient manqué. « Une fois colonel, toujours colonel, » est une phrase banale qui n'a pas le sens commun. On continue à donner ce titre dans la société à celui qui n'en remplit plus les fonctions ; mais ce n'est qu'un mot vide de sens, un simple acte de politesse. Sous tout autre rapport, l'officier en retraite n'est plus qu'un simple citoyen, un particulier sans influence, qui n'est pas assez riche pour en imposer à personne, et qui ne figure que trop souvent comme un zéro à la table de quiconque veut l'inviter.

Il en était tout autrement du colonel dont je parle. Il conservait son rang dans l'esprit de ses compagnons, par suite de l'estime qu'il leur avait inspirée ; il maintenait sa supériorité sur eux, parce qu'ils la reconnaissaient volontairement, moins par habitude que par affection. Celui qui avait su obéir savait apprécier le sentiment qui inspirait l'obéissance ; celui qui avait commandé avec douceur et modération devait s'être assuré l'amitié de tous ceux qui avaient servi sous lui. L'ami du soldat, quoique dépouillé de son uniforme et de son grade, doit conserver un rang

dans le souvenir des compagnons de ses travaux et de sa gloire, et a droit à tous les services qu'ils peuvent lui rendre. Celui qui a souffert les fatigues et les privations des camps, ne sera jamais un petit tyran; et celui qui s'est exposé au feu avec ses camarades, ne sera pas ridiculement sévère à la parade, ou en passant une revue, et son attention se portera sur des objets plus importans que la coupe régulière des cheveux de ses soldats, ou l'éclat des boutons bien frottés de leur uniforme. Si le colonel en question eût été un militaire d'anti-chambre ou de salon, il n'aurait pas trouvé trois de ses anciens officiers qui fussent venus le joindre pour embellir le déclin de sa vie. Ils l'auraient évité, peut-être même l'auraient-ils oublié, au lieu qu'ils allaient le voir tous les jours; leur plus grand plaisir était de fumer une pipe avec lui; sa petite chambre et son jardin potager étaient toujours leur quartier-général. A jours fixes, ils venaient chez lui, et il allait chez eux tour à tour faire un dîner où régnait la frugalité, et qui n'était arrosé que de quelques verres de toddy. Tel est le cours de sa vie tranquille.

Quelle mortification pour l'homme qui a été un tyran quand il était revêtu de l'autorité; quelle honte pour l'officier supérieur qui n'a pas rempli ses devoirs, ou qui les a mal remplis, qui n'a jamais vu d'autre feu que celui de la petite

guerre, qui n'a songé qu'à s'enrichir aux dépens de la paie du soldat, quand il rencontre un de ceux qu'il a opprimés, et qu'il lit dans ses yeux le reproche et le mépris ; quand il voit l'un lui refuser un salut ; qu'il entend l'autre murmurer une malédiction en passant près de lui ; enfin qu'il se trouve évité par tous ceux qui ont eu le malheur de servir sous lui! sa demeure deviendra une prison, si quelque maladie l'oblige à s'y renfermer ; car aucun de ses anciens compagnons ne viendra dissiper son ennui, ni compatir à ses souffrances.

Il est possible que l'histoire de mon ami ne paraisse ni très-amusante ni très-instructive à un certain nombre de mes lecteurs ; mais elle offre un leçon utile à ces bourdons militaires à uniforme bleu ou écarlate, qu'on rencontre partout, excepté où ils devraient être, et qui servent dans certains corps à la mode ; à ces fats dont l'importance consiste dans des pantalons bien galonnés, et dans des pelisses musquées qui n'ont jamais senti l'odeur de la poudre ; à ces freluquets qui ne figurent qu'à la parade et dans les cafés, et dont la voix efféminée peut à peine bégayer le mot d'ordre. Quelque rang qu'ils puissent atteindre, ils tomberont dans le mépris et l'oubli, dès qu'ils en seront dépouillés, et ils apprendront trop tard que l'union d'un corset et des parfums avec le sabre et le mous

quet, est aussi ridicule, aussi monstrueuse, aussi incompatible, que le serait celle d'un lion avec un papillon, ou d'un aigle avec un vermisseau.

— N° XLI. —

LE MOYEN DE FAIRE DU BRUIT
DANS LE MONDE.

En Angleterre et dans sa capitale, le théâtre est si vaste, qu'on s'attend naturellement à trouver une grande variété sur le théâtre du monde. La scène et l'action changent à chaque instant, et les événemens qui se passent journellement sous les yeux des spectateurs y sont si multipliés, qu'ils ne produisent presque aucun effet. Des milliers d'êtres passent de l'opulence à la pauvreté, tombent du pinacle de la mode dans l'abîme du mépris ou dans le sépulcre de l'oubli; tandis que des gens obscurs brillent tout à coup d'un nouvel éclat, s'élèvent d'un rang abject et ignoré, parviennent à la fortune, achètent un titre, s'allient avec une famille noble et mercenaire, et font grand bruit dans le monde.

L'extravagance des premiers leur fait contracter des dettes; le plaisir et l'autorité fait naître l'ivresse et la folie; le désir de donner le ton au grand monde exige des sacrifices, et

toutes ces causes réunies ébranlent l'édifice qui paraissait bien assuré, et qui finit par tomber en ruine. La richesse, sans prudence, expose à de grands dangers, et ne peut jamais être bien stable. De l'autre côté, nous voyons les seconds accumuler guinée sur guinée, n'importe par quels moyens, le commerce, une heureuse spéculation, un mariage, une succession, un billet gagnant à la loterie, le jeu, l'usure, de secrets services, l'intrigue, le charlatanisme, la fraude, le vice, l'accaparement, ou les malversations. L'argent, n'importe comment il est acquis, procure à celui qui le possède de beaux domaines; les domaines donnent de la considération; la considération assure une place parmi les juges de paix; on acquiert alors du crédit et de l'influence, et l'on peut aspirer à tout.

Mais ces coups de fortune sont moins fréquens dans le royaume du Chardon, et le théâtre y est si étroit que les acteurs n'y ont pas assez de place pour y figurer avec avantage. Le barreau et le commerce sont en ce pays les deux grands chemins qui mènent le plus ordinairement à la fortune; mais ils ne conduisent pas à faire du bruit dans le monde. Quelques *muets* envoyés à la chambre des communes, un prévôt qu'on appelle *mylord* pendant un an, et qu'un heureux hasard peut faire nommer ensuite chevalier ou

baronnet *, sont les plus brillans exemples des faveurs accordées par la fortune à ses enfans du nord, tandis que, dans le sud, elle mène au grand galop ceux qu'elle favorise.

On voit pourtant de tems en tems en Écosse un homme ou deux qu'une hausse subite dans le prix du sucre ou du rum, une opulence acquise au prix de la santé sous les tropiques, ou une bonne clientelle comme agent, font monter tout à coup au haut de l'échelle de la fortune, d'où ils regardent avec mépris tous leurs anciens amis. Ces agens, surtout s'ils sont doués d'astuce, d'industrie et de persévérance, trouvent aisément le moyen de s'enrichir aux dépens de leurs cliens, de *chausser leurs souliers*, comme on le dit en Écosse, tandis qu'ils étaient pieds nus, et qu'ils ne possédaient pas un schelling; car de deux personnes qui font affaire ensemble l'une ne peut s'enrichir sans ruiner l'autre. Telles sont les causes les plus fréquentes des révolutions de fortune dans la capitale de la Calédonie. L'ambition du marchand aspire à porter la chaîne d'or de bailli, à faire entrer ses fils dans une des professions libérales, à marier ses filles à quelque laird, à avoir une lourde voiture, et une femme encore plus lourdement parée; mais

* Le titre de chevalier est personnel; celui de baronnet, héréditaire.

elle s'arrête là, et il est bien rare que le boutiquier songe à faire du bruit dans le monde : l'omnium, les trois pour cent consolidés, les bills de l'échiquier, les actions de la compagnie des Indes, ses dîners, sa maison de ville et sa maison de campagne; tels sont les seuls objets qui l'occupent.

La vieille Édina a pourtant produit une demi-douzaine d'individus qui ont eu des vues plus élevées, et qui, en s'y livrant, étaient trop illettrés pour connaître les vers d'Horace :

Romani tollent equites peditesque cachinnum.

Un d'entre eux, semblable à un tonneau de rum, et ayant la figure épanouie comme un soleil, réussit à faire du bruit dans le monde, grâce aux colonnes de journaux. Si sa famille et lui allaient prendre les eaux pour imiter les gens du grand ton, il avait soin de faire annoncer leur arrivée dans la gazette; s'il recevait chez lui une vingtaine de personnes, il y faisait insérer un long détail du bal, du concert, ou du grand dîner de mistress M***, comme ce qu'on lit dans le *Morning-Post*, des fêtes données par des ducs et des marquis. Lorsque la paix permit à cette grosse balle de sucre de faire un voyage sur le continent, son départ fut annoncé avec autant de pompe que si c'eût été celui d'une tête couronnée; et, lorsqu'il en revint, on y lut le

paragraphe suivant : « Nous félicitons les nombreux amis de M. M*** de son retour du continent avec son aimable famille, » et l'on y ajoutait la date de leur arrivée, et un long détail de tous les pays qu'ils avaient parcourus. Cet homme, jouant l'important, était comme une grosse mouche placée sur le haut de la roue de la fortune, et qui s'écriait en la voyant tourner : « Voyez quelle poussière nous faisons! » De pareilles gens trouvent toujours quelque pauvre hère titré qui fréquente leur compagnie, car les parasites ont l'odorat fin, et savent flairer la tortue, la venaison, la cuisine française et les vins de France.

Pour ne pas abuser de la patience de mes lecteurs, je ne leur citerai plus qu'un seul de ces hommes aspirant à faire du bruit dans le monde. Celui-ci commença par prendre une plume, dont il se servit comme tant d'autres. Les uns disent qu'il composait des sottises à tant la page; les autres, qu'il ne faisait que les copier à tant la ligne. Quoi qu'il en soit, cette profession ne lui rapportait qu'un faible profit, et il vécut bien des années à l'étage le plus élevé d'une maison située au fond d'une petite cour, d'une manière obscure, mais honnête. Il arriva pourtant enfin à une autre élévation; un parent éloigné lui laissa en mourant une fortune considérable, et l'homme qui écrivait à tant la page, remplit

alors les pages des journaux. Il prit deux noms, et un double nom double l'importance d'un homme, quand même ces noms seraient aussi obscurs que Grub Hobson. Il faut pourtant convenir que rien ne produit un meilleur effet que lorsqu'un de ces deux noms a une odeur de noblesse, comme Montagne Mathews, Berkley Craven, Villiers Somerset, etc. De tels noms figurent à merveille dans un roman, et c'est une enseigne qui invite puissamment une riche veuve ou une fille romanesque à changer le leur. Mais vos Fudje, Foreman, Bar, Jobson, Jackson, etc. ne peuvent figurer décemment qu'au bas d'un testament et d'un codicille, et ne doivent jamais se prononcer en bonne compagnie.

Les noms et prénoms de cet honnête citoyen étaient malheureusement de cette dernière classe; mais il eut soin d'y faire ajouter celui qu'il avait pris en vertu du testament de son parent, et le titre d'écuyer, quand il fit annoncer par les trompettes des journaux son arrivée dans son domaine, le grand dîner qu'il y avait donné, les toasts loyaux qu'on y avait portés, et la donation qu'il avait faite à la paroisse. On y lut ensuite son départ de sa terre, et son arrivée, non dans la nouvelle ville à Édimbourg, mais dans un des hôtels les plus à la mode à Londres. Il y fut perdu quelque tems; mais bientôt son nom perça dans les colonnes du *Morning-Post*, et on l'y voyait

toujours à la suite de tout ce que le grand monde offrait de plus distingué. Le même journal annonça son départ pour le continent; mais là il souffrit encore une éclipse momentanée ; car, quand on lui demanda ses noms à Calais pour les inscrire sur son passe-port, la force de l'habitude fit qu'il oublia le nouveau, et les anciens le firent confondre dans la foule des White, des Black, des Brown, des Green, des Miller, et des Baker, que le rétablissement de la paix porte à voyager depuis neuf ans.

Cette obscurité ne convenait pas à un homme qui voulait faire du bruit dans le monde, et il prit le parti d'informer l'univers de tous ses mouvemens par la voie des journaux anglais. Ce fut ainsi qu'on apprit successivement qu'il avait traversé la France, qu'on l'avait aperçu en Italie, qu'il se disposait à visiter les îles de l'Archipel, qu'il avait acheté, du moins qu'il avait dessein d'acheter une collection précieuse d'antiques, qu'il se proposait de rapporter en Angleterre; que, semblable à l'aiguille aimantée, il se dirigeait ensuite vers le Nord ; qu'il avait été présenté à une et deux cours, qu'une main royale avait daigné prendre la sienne. Baiser la mule du pape n'était rien auprès d'un tel honneur, quoiqu'il ne fût question que d'un des plus petits roitelets d'Allemagne. Que devait penser sa mère, dont la naissance et la tournure

étaient si plébéiennes ? Que devait dire sa sœur, couturière à Édimbourg ? Quelles devaient être les idées des clercs de procureur et des étudians en droit qui formaient sa société, quand il demeurait modestement sous les tuiles ?

Quant à moi, je n'ai rien à en dire ni à en penser, parce que rien ne me surprend. J'allais quelquefois le visiter dans son grenier avant son opulence, et je me rappelle qu'il avait un gros registre, véritable chaos, sur lequel il copiait tout ce qui lui paraissait remarquable dans les journaux, ou qu'il pouvait recueillir dans la conversation, pour s'en servir dans l'occasion ; mais cela prouvait qu'il était observateur. Je me souviens aussi qu'il chantait passablement des chansons joyeuses composées par d'autres, ce qui était une preuve de mémoire, et que je le vis une fois danser une hornpipe dans sa chambre, ce qui en était une d'activité de corps. D'ailleurs, pourquoi serais-je surpris que les journaux à la mode se soient tant occupés de lui ? Il les a sans doute bien payés pour cette attention ; et je me rappelle le neveu d'un boucher, qui n'avait pas la moitié de sa fortune, mais qui avait aussi deux noms, et qui fit son début dans les journaux d'Écosse comme ayant chassé avec un duc dans le nord de l'Angleterre, ce qui était un premier pas pour faire du bruit dans le monde.

Les jouissances de ces grands hommes en herbe ressemblent à celles des monarques ; elles sont exemptes de tout alliage de vérité ; car les flatteurs la cachent aux uns comme aux autres, et ils ne connaissent pas les sarcasmes et les railleries que se permettent sur leur compte les malins lecteurs de certains articles de journaux.

« Qui diable est cet homme avec ses deux noms vulgaires ? » dit l'un en le voyant cité dans une colonne de journal.

« Quoi ! encore ce M. Stiles Cramp ! dit un autre avec un sourire de mépris ; on lit son nom partout, mais on ne voit sa personne nulle part.

» — Oh ! pardonnez-moi, dit une vieille dame ; je me souviens d'avoir rencontré aux eaux de Lucques un homme à figure ignoble, qui portait ce nom, un Écossais qui semblait tomber du ciel, car personne ne le connaissait.

» — Oh ! j'y suis, s'écrie une jeune miss ; c'est ce petit homme si bien mis et si gauche, qui a eu la hardiesse de m'inviter à danser à Paris chez un banquier. »

Tels sont les inconvéniens de faire du bruit dans le monde ; mais, en général, ceux qui y sont exposés ne s'en doutent pas.

Loin de moi le désir de mépriser, de ridiculiser, ou d'envier l'homme honnête qui est ar-

rivé à la fortune par des voies honorables, soit par son industrie, soit par une succession à laquelle sa naissance ou son mérite lui donnait droit. Un tel homme peut jouir de toutes les douceurs de la vie en se renfermant dans les bornes de la modestie, et sans vouloir rivaliser ou éclipser les astres élevés bien au-dessus de sa sphère. S'il emploie ses richesses pour l'avantage du genre humain ; s'il devient le protecteur des arts, des sciences et des lettres, le père du pauvre et de l'orphelin, il fera du bruit dans le monde, sans le chercher, et je serai le premier à l'applaudir, parce que son nom, quelque obscur qu'il puisse être, sera ennobli par de bonnes œuvres. Mais quand je vois le champignon, né en une nuit sur le fumier, lever une tête altière, vouloir occuper de lui toutes les bouches de la renommée, et soudoyer les journaux pour remplir de son nom ignoré leurs colonnes mercenaires, il m'est impossible d'éprouver un autre sentiment que le mépris et le dégoût.

— N° XLII. —

TEMPÉRANCE ÉCOSSAISE.

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE, dit un proverbe français; et l'Écossais, quand il reste dans son pays, fournit la preuve que ce proverbe est une vérité; car c'est cette heureuse disposition d'esprit qui le met en état de supporter, sans murmurer, tant de privations dans quelque situation qu'il se trouve, et de pérsévérer dans ses efforts jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but qu'il se propose d'atteindre. Dans l'armée, dans la marine, dans le commerce, nous le voyons constamment armé de patience, et se contentant de peu. Mais quelle en est la cause? Est-ce la modération ou l'avarice? C'est une question qu'il n'est pas toujours facile de résoudre.

Les plaisirs de la bouteille sont-ils sans attraits pour l'Ecossais? Certainement non. Boire avec excès était à la mode autrefois, et même dans ce siècle de modération et de raffinement, c'est souvent encore au milieu des libations qu'on règle les affaires les plus importantes de l'état. Lord

Melleville avait la tête si forte, qu'il forçait le célèbre Pitt à baisser pavillon devant lui. Le prévôt, les baillis, et le conseil de ville d'Edimbourg délibèrent le verre à la main sur tout ce qui concerne l'administration de cette capitale. Un lord des sessions abrégea sa carrière par suite de son amour pour les plaisirs de la table : il regardait comme un pauvre hère, comme un mangeur de soupe au lait, comme un cerveau faible et sans énergie, quiconque ne lui faisait pas tête à table

« Jusqu'à ce que le coq chantât,
Et que le jour à la nuit succédât. »

comme le disait le pauvre Burns, qu'un semblable penchant conduisit lui-même prématurément au tombeau ; du moins ses ennemis attribuent sa mort à cette cause, et au goût qu'il avait pour la basse compagnie. Mais le fait est que son esprit n'avait rien de servile ; qu'il était incapable de flatter les grands, de faire antichambre chez eux, de vendre ses opinions et ses principes, de se plier aux caprices d'un protecteur, et de se mettre aux gages d'un libraire. Livré aux inspirations de sa muse, il ne pouvait s'abaisser à fouiller dans les annales obscures et incertaines du passé pour célébrer les ancêtres des nobles du pays, et à faire une description animée des châteaux des riches de nos jours. Il

commit le péché mortel de joindre à la pauvreté un esprit d'indépendance ; et voilà pourquoi, comme tant d'auteurs de tous les pays, il n'obtint qu'après sa mort les faveurs de la renommée.

Quoi qu'il en soit, il paraît évident que la tempérance en Écosse est fille de l'économie plutôt que de la sobriété. On prétend qu'il y a cinq raisons pour boire :

Si benè quid memini, sunt causæ quinque bibendi ;
Hospitis adventus, præsens sitis atque futura,
Aut vini bonitas, aut quælibet altera causa ;

et qu'il n'y en a qu'une pour ne pas boire :

Je ne connais, disait Grégoire,
Souvent ivre dès le matin,
Qu'une raison pour ne pas boire,
C'est quand on n'a pas de bon vin.

Mais l'Écossais en a cinq pour s'en abstenir : le manque d'argent ; la crainte de perdre le tems, qui en fait gagner ; de manquer, pendant l'ivresse, aux usages de la société ; de laisser prendre sur lui l'avantage que l'homme sobre a toujours sur l'ivrogne ; et enfin la grande raison des vers précédens, le manque de bon vin. Les fils de la verte Érin sont d'un caractère tout différent ; l'*hospitis adventus* est tout pour eux ; ils ne font pas attention qu'il faudra payer l'écot,

et ils ont plus de plaisir à régaler les autres qu'à être régalés eux-mêmes. Sandy est aussi altéré que son frère Pat, et il boira volontiers pour apaiser sa soif; mais Pat n'attend pas qu'elle soit venue, et quand il s'éveille avec la langue sèche, il lui arrive souvent de dire en plaisantant : « Sur ma foi, j'aurais bu davantage hier soir, si j'avais cru être si altéré ce matin. »

Mais le grand motif de tempérance pour le Calédonien, c'est qu'elle est la mère du secret et de la discrétion, et qu'on ne doit, selon lui, découvrir ses opinions et ses passions que lorsqu'on est bien payé pour le faire. Les privations qu'il s'impose, soit dans la marine, soit dans l'armée, soit dans le commerce, dans quelque pays qu'il se trouve, ont pour cause la détermination bien formée d'amasser de quoi passer sa vieillesse dans l'aisance; et c'est cette disposition à se contenter de peu en commençant qui fait que le contentement vaut mieux pour lui que les richesses, quoiqu'il ne perde jamais de vue le désir d'en acquérir. Il est aussi fort adroit à trouver des raisons plausibles pour justifier les privations auxquelles il se soumet, et pour les faire paraître une affaire de choix plutôt que de nécessité. L'un dira que sa santé lui prescrit de s'abstenir de liqueurs spiritueuses; l'autre a un rendez-vous qui l'oblige à quitter la table, et un troisième est tellement accablé d'affaires

qu'il n'a que le tems de manger un morceau à la hâte.

Un Anglais disait un jour, en ma présence, à un bailli d'Édimbourg que la prison de cette ville, ce qu'on y appelle le *tolbooth*, était une honte pour la capitale de l'Écosse et de l'humanité. « Cela est possible, répondit le magistrat après un instant de réflexion ; mais nous n'en faisons pas grand usage. » Il lui reprocha ensuite la malpropreté des rues de la vieille ville, du quartier de Canongate, et des environs du théâtre : « Bon, bon ! répondit le bailli ; vous autres Anglais, vous faites bien du bruit pour peu de chose. A quoi bon se donner tant de peine ? La première bonne pluie emportera tout. J'ai vu les rues de votre cité de Londres, et elles ne valent guère mieux. » Il est très-vrai que les rues de la cité, d'après leur peu de largeur, et la foule qui les fréquente, sont quelquefois assez sales ; mais on voit dans la douce Edina des immondices dont on ne peut rencontrer le pendant qu'à Paris, et dans les plus vilains quartiers de cette capitale.

La sobriété, la tempérance, les privations n'ont pas besoin d'excuse quand elles ont pour cause le désir de faire honneur à ses affaires ; le motif alors en est louable, quoique ce ne soient que des vertus négatives lorsque la dure nécessité force à les mettre en pratique. Mais quand

un homme, sobre et économe chez lui, se livre volontiers à des excès lorsqu'il n'est pas l'amphitryon de la fête; quand, après avoir bu de l'eau dans sa maison, il s'enivre sans scrupule chez les autres, je n'aperçois plus en lui l'ombre même d'une vertu; je n'y vois qu'avarice et cupidité; et les exemples n'en sont que trop fréquens.

Il reste donc à savoir si ces exemples doivent nuire à la réputation de tempérance dont jouissent généralement les Écossais, et si cette vertu croît naturellement dans le Nord, ou n'y doit son existence qu'à des circonstances accidentelles, comme la pauvreté ou l'avarice de celui qui la pratique; mais c'est une question que je laisse le soin de décider à des têtes plus sages que la mienne.

— N° XLIII. —

UN MERVEILLEUX

A ÉDIMBOURG.

D'APRÈS la vie tranquille et retirée que je mène en général, et l'habitude que j'ai contractée de consacrer une grande partie de mon tems soit à lire, soit à mettre par écrit mes observations, on me regarde comme un homme de poids, méritant quelque confiance, et bien des gens viennent me consulter sur leurs affaires. Un jeune Merveilleux de Londres, qui logeait à Édimbourg dans la même maison que moi, avait coutume de me communiquer sa correspondance avec un autre fat de Londres, son ami, tant pour me faire admirer son esprit, son goût et son jugement, que pour que j'en corrigeasse les fautes d'orthographe. Ses lettres me parurent si curieuses, que je tirai copie d'une d'entre elles, et je vais, sans plus de préambule, la mettre sous les yeux de mes lecteurs.

BERTIE BLANCBEC, ÉCUYER,

A L'HONORABLE HERVEY HATCHLANDS,

Hôtel de Long, à Londres.

Édimbourg.

« MON CHER HERVEY,

» Plaignez-moi d'être obligé, par complaisance pour de sots mais riches parens, de passer un hiver dans cette froide capitale, pour y suivre je ne sais combien de cours ennuyeux, et, comme ils le disent, achever mon éducation. Je suis ici comme un poisson hors de l'eau. Combien je vous envie une course dans Bond-Street, dans Pall-Mall, dans Saint-James-Street, quand je suis ennuyé de me promener sur les deux ponts, de me reposer dans la boutique du pâtissier, et de tuer le tems au café! On ne sait réellement que devenir ici; les jeunes gens ne savent pas se mettre; ils ne connaissent pas les manières du beau monde, et leur dissipation même sent la gaucherie : un étudiant est généralement évité, et j'ai la plus grande peine à faire croire que je n'appartiens pas à cette classe, et que je ne suis venu ici que pour sortir des lisières et être mon maître.

» Dans le court espace d'un mois, j'ai logé dans un hôtel, je me suis mis en pension, et

j'ai pris un appartement garni. J'ai quitté l'hôtel, parce que les prix y étaient extravagans, et qu'on y était fort mal ; j'ai renoncé à la pension, parce qu'elle était tenue par deux vieilles filles, les miss Mac-Faradiddle, dont le bavardage m'assommait. Un avantage que j'avais pourtant, c'était que je ne comprenais pas la dixième partie de ce qu'elles me disaient, grâce à leur jargon barbare, et à un accent encore plus sauvage. Le sujet de la conversation était ordinairement l'antiquité de leur famille; le nombre de chevaliers, de juges, de colonels et de capitaines qu'elle avait donnés à l'état; et la conclusion que, sans la mort des uns et les malheurs des autres, elles seraient encore en possession de leurs antiques domaines. Je fus réellement obligé de m'enfuir, pour ne pas entendre plus long-tems les contes de mon hôtesse. Ensuite miss Christie avait coutume de prononcer tous les jours un bénédicité d'une demi-heure, de sorte que le dîner était froid avant qu'on songeât à le manger; enfin miss Betsy avait sur moi des projets si marqués, que j'en perdais patience. Figurez-vous une grande fille maigre et sèche, à peau de parchemin, ayant vu près d'un demi-siècle, et dont le pied en a deux de longueur : il était indispensable de battre en retraite, et me voilà en appartement garni dans Prince's-Street.

» J'ai eu soin de souscrire pour tous les cours, afin de convaincre mon père que mon tems est bien employé, et d'avoir un prétexte pour lui demander un nouvel octroi, car mes fonds sont déjà à la baisse. Mais je vous assure que je suis ces cours comme je vais au concert ou au spectacle pour entendre le *finale* ou la dernière scène, et exercer un instant mes talens en critique. Dans le fait, aucun de ces cours ne me convient. Celui d'anatomie est contraire à toutes mes idées de délicatesse, et il n'existe pas de vinaigre aromatique qui puisse le rendre supportable ; celui d'économie politique est d'une stupidité assommante. Au diable toute espèce d'économie. Le professeur de philosophie est incompréhensible, celui d'éloquence est un sot qui veut faire de l'esprit, et celui de poésie m'endort par son ton nasal. Pour le cours de botanique, il ne vaut pas la peine qu'on en parle ;

Non omnes arbusta juvant ;

et quant au grec et au latin, j'en sais plus que je n'en aurai jamais besoin. A propos, on prétend qu'on a le projet de rendre les chaires de professeurs héréditaires, ce qui me fait croire que c'est dans le fauteuil que gît la science. Quelle heureuse découverte ! D'après cela, il ne faudra pas plus de talens pour s'y asseoir que

pour occuper une place dans la chambre des communes.

» Il en résulte que je ne sais trop que faire de mes matinées. On boit sec dans ce pays, mais c'est une coutume que je ne veux pas imiter, parce qu'elle gâte le teint, qu'elle fait trembler la main, et qu'elle donne la migraine: quant au jeu, il y est presque inconnu. Il n'y a point ici d'Hyde-Parc; on peut assez bien galoper sur les sables de Leith, mais qui y rencontre-t-on? autant vaut dire personne. Mon vieux Diomède fait l'admiration générale, mais personne ne veut m'en donner seulement deux cents livres. On regarde ici une guinée douze fois avant de se décider à la lâcher.

» J'ai défendu hier à la servante de la maison d'entrer dans mon appartement, attendu qu'elle est d'une malpropreté révoltante; une drôlesse à gros bras rouges, à jambes nues. Quels piliers! ils pourraient porter un colosse. Mon domestique, à qui cela donne un peu plus d'ouvrage, se permet de murmurer; tâchez de m'en trouver un autre. Il me faut un gaillard qui comprenne un geste, un clin d'œil; qui ne réponde jamais à son maître; qui se mette bien, et surtout qui ne soit pas de la même taille que moi, attendu que je ne me soucie pas que mes habits puissent lui aller.

» Vous serez peut-être surpris de la longueur

de ma lettre; mais ne m'en sachez pas trop de gré, Hervey : c'est aujourd'hui dimanche, c'est-à-dire jour d'ennui redoublé, car on ne sait absolument que faire de son tems. Je viens de recevoir la visite de mon hôtesse, qui m'a appris qu'un beau jeune homme s'est noyé ce matin, en ajoutant que c'était une punition du ciel pour s'être baigné le jour du sabbat. « Et si je m'étais coupé le cou en me rasant il y a deux heures, lui demandai-je, croiriez-vous que ce fût une punition du ciel ? — Je n'en sais trop rien, me répondit-elle. » Au surplus, elle venait principalement pour m'avertir qu'elle serait obligée de me donner congé si je m'avisais encore de jouer de la flûte le jour du sabbat, comme je l'ai fait aujourd'hui en me levant. Voilà quelle est l'hypocrisie de ces puritains.

» Cependant ces préjugés gothiques paraissent ne plus exister que dans la classe moyenne ; j'ai eu le bonheur de faire, la semaine dernière, la connaissance d'un certain lord qui me paraît les avoir secoués ainsi que toute sa société. Sa femme monte supérieurement à cheval, chose très-rare dans cette capitale rustique. Ils reçoivent grande et bonne compagnie, et l'on ne pense jamais à se séparer avant quatre heures du matin. On se croit presque à Londres chez eux ; on n'y danse ni reels, ni hornpipes; il n'y est question que de valses et de contredanses,

et personne ne trouve singulier que vous ne dansiez pas jusqu'à vous mettre en transpiration, ce que je déteste par dessus toutes choses, car rien n'échauffe davantage le teint et ne met les cheveux plus en désordre. Après avoir fait une contredanse, ou valsé quelques minutes, je me promène dans le salon, ou je m'étends sur un sopha, ou je fais une partie d'écarté. Nul n'y trouve à redire, car c'est vraiment l'hôtel de la liberté. Cette maison me réconcilie à moitié avec Édimbourg, car je vois qu'il s'y trouve quelques personnes de bon goût.

» Quant à vos savans, vos érudits, vos professeurs, vos étudians, excepté ceux qui ne le sont que comme moi, je n'en donnerais pas une prise de tabac. Ils ont un ton si commun, une tournure si provinciale, que je les déteste, et ils ne peuvent s'en défaire. A propos, j'ai rencontré chez le pair un ci-devant brasseur et sa femme; ces deux êtres me semblaient assez déplacés dans un cercle patricien; mais j'ai appris qu'ils étaient riches, qu'ils voyaient grande compagnie, qu'ils donnaient des fêtes, que le mari avait été membre du parlement; enfin qu'ils étaient alliés à plusieurs familles destinguées. Vous ne pouvez vous figurer jusqu'à quel degré s'étend la parenté dans ce pays; cela est au point qu'il faut toujours être sur ses gardes, de peur d'insulter le cousin d'un lord dans un clerc de

procureur, ou dans un courtaud de boutique.

» On m'assure qu'Édimbourg a beaucoup gagné depuis vingt ans ; que pour une voiture qu'on y voyait alors, on en compte vingt aujourd'hui, et que les femmes surtout n'y sont plus reconnaissables. Ce changement commença, dit-on, à l'époque où un certain marquis arriva ici pour y commander les forces militaires. Il amena avec lui trois aides de camp tirés du 10e régiment de hussards, deux hommes titrés, le spirituel Tom Brass, et un fameux duelliste, et les femmes raffolèrent de son état-major.

» C'est bien dommage qu'une certaine lady Charlotte ne brille plus dans cette métropole. Elle contribuait beaucoup à en bannir la barbarie, et les figures de dimanche, et à y répandre la bonne habitude de se coucher et de se lever à des heures raisonnables. Pauvre lady Charlotte! elle est devenue aussi grasse que la Vénus Hottentote, et elle a agi sagement en se retirant du grand monde. Si j'avais une autorité absolue sur les cercles à la mode, on n'y verrait jamais une femme au-dessus de trente ans, et les enfans en seraient entièrement bannis. Je décréterais aussi que le mariage pourrait être dissous après un apprentissage de sept ans ; qu'il serait défendu d'avoir de ces nombreuses familles de patriarches ; qu'on prêterait l'argent à un pour cent ; et que tous les juifs seraient pendus. Qu'en

dites-vous, Hervey ? Solon et Lycurgue sont-ils dignes de dénouer les cordons de mes souliers ?

» Pendant que j'en suis sur le chapitre des familles nombreuses, je vous dirai qu'il s'en trouve ici une grande quantité, ce qui me paraît souverainement absurde. Cependant, cette circonstance ne m'est pas défavorable ; car, comme le nombre des filles à marier est considérable, je ne manquerai pas d'invitations, maintenant que j'ai mes entrées chez un lord. Quant à épouser, c'est une autre affaire; qu'on m'y attrape, si on le peut, et qu'on me pende ensuite, j'y consens. Avant d'en venir à cette extrémité, j'ai ma fortune à dépenser, puis des dettes à faire, et alors je m'accommoderai de quelque riche héritière de la cité. On commence certainement à faire attention à moi ; mais je prévois que je ne tarderai pas à m'ennuyer ; cependant il ne faut pas que je l'affiche trop clairement, car ces gens-là sont chatouilleux, témoin leur devise nationale, *nemo me impunè*.

» Il y a ici un autre cercle dans lequel je ne chercherai jamais à m'introduire : un cercle littéraire ; on n'y parle que de la république des lettres, et c'est précisément ce que j'abhorre. On y trouve placés sur le même niveau un pair, un poète, un libraire, un critique et même un parasite. C'est un mélange qui m'est insupportable. Je déteste toutes les républiques, et de

tous les *hommes de lettres*, il n'en est qu'un seul qui me plaise, c'est le facteur de la poste, quand il m'apporte ce que je puis extraire des coffres de mon père. A propos d'hommes de lettres, je suis logé dans la même maison qu'un vieil original, une espèce d'hermite, qui se fourre dans tous les coins d'où il peut observer ce qui se passe dans le monde, et qui écrit ensuite des remarques caustiques. Je lui montrerai cette lettre, pour lui prouver que je ne crains pas sa critique. Ce n'est certainement pas un sot, mais il a les idées les plus étranges et les plus gothiques qu'on puisse s'imaginer.

» J'ai eu la bonne fortune de me donner une entorse. Je dis la bonne fortune, parce que le mémoire du chirurgien me fournira l'occasion de faire une nouvelle saignée à la bourse du cher père. Croirez-vous que l'apothicaire a eu l'audace de m'inviter à dîner aussitôt qu'il m'a vu en état de marcher? Vous jugez bien que j'avais un autre engagement qui ne me permettait pas d'accepter une si agréable proposition. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'on eût à me reprocher de m'être trouvé en pareille compagnie. Adieu, je crois que je vais me mettre dans une diligence pour aller chasser à Doncastes. Je ne sais pas positivement quand je serai de retour à Édimbourg, mais je vous tiendrai au courant de tous mes mouvemens.

» Bertie Blancbec. »

Je suis fort obligé à M. Bertie Blancbec de la bonne opinion qu'il a conçue de moi, et je lui sais encore plus de gré de m'avoir communiqué la lettre qui précède. J'ai cru devoir l'insérer ici tout au long, parce qu'elle peut apprendre aux pères et aux mères de famille le danger qu'ils courent en accueillant chez eux des êtres semblables. J'étais assez porté à croire que les idées de ce jeune freluquet sur l'éducation, le mariage, la vieillesse, lui étaient particulières, et n'annonçaient qu'un cerveau mal organisé; mais j'ai entendu hier soir un jeune officier de cavalerie s'exprimer à peu près dans les mêmes termes, si ce n'est qu'il ajoutait qu'il voudrait qu'on fusillât toutes les femmes au dessus de cinquante ans.

— N° XLIV. —

UN HIVER A ÉDIMBOURG.

Quand l'hiver se termine dans notre métropole, les sectateurs du plaisir sont à peu près comme une armée à la fin d'une campagne: les uns ont plus de succès que les autres; car la vie n'est qu'une suite d'escarmouches, une scène constante d'émulation, de rivalité, d'efforts perpétuels pour s'élever plus haut que ceux dont on est entouré. Les uns se retirent du combat sans blessures et triomphans; les autres font leur retraite en boitant, ceux-ci en assez bon ordre, et ayant seulement leurs bagages considérablement allégés; ceux-là avec précipitation, et n'ayant sauvé du pillage que ce qu'ils portèrent sur leur dos. On en voit qui entrent en cantonnement dans le sanctuaire d'Holyrood, et qui y prennent position défensive pour résister à leurs ennemis, c'est-à-dire aux créanciers assez déraisonnables pour exiger d'eux le paiement des dettes qu'ils ont contractées pendant leur campagne. Rien de tout cela ne peut éton-

ner, si l'on réfléchit à la variété des motifs qui attirent à Édimbourg pendant l'hiver : la curiosité, une spéculation, l'envie de faire un bon mariage, un procès, la fainéantise, l'orgueil qui porte à faire comme les autres : or, il faut payer pour satisfaire sa curiosité; on peut se tromper dans une spéculation ; tous les projets de mariage ne réussissent pas ; rien n'est plus incertain que l'issue d'un procès; la fainéantise est la mère de tous les maux, et l'orgueil est exposé à faire des chutes.

D'ailleurs, ceux qui viennent des provinces éloignées de l'Ecosse dans la capitale n'ont pas les mêmes ressources que l'aventurier qui va à Londres, où il peut passer des années entières perdu dans la foule. Même autrefois, David Williamson, Archy Campbell et le petit Grant auraient déterré un aigrefin, à Edimbourg, en vingt-quatre heures, et leurs successeurs, aujourd'hui, sont encore aussi bons limiers, et ne savent pas moins le suivre à la piste.

Enfin on ne voit pas, aux approches de l'été, partir d'Auld-Reekie comme de Londres, une foule d'oisifs qui se rendent aux eaux, et, quoiqu'un voyage sur le continent soit à la mode, il faut bien des réflexions avant qu'on s'y détermine. Cependant, le bon ton exigeant qu'on ne reste point en ville pendant l'été, les uns se rendent dans quelque port de mer peu éloigné,

les autres se renferment chez eux, ne reçoivent personne, ne se montrent nulle part, et, pendant qu'on les croit absens, ils cherchent à réparer par la plus stricte économie les ravages que la dissipation de l'hiver a faits à leur fortune. La pauvre Bell n'a pas encore un mari, quoiqu'elle ait mis en œuvre toutes les ressources contre un lord des frontières ; Annie a laissé échapper le riche Anglais qu'elle croyait tenir ; Maggie a été fort désappointée en apprenant que le laird montagnard qui lui faisait la cour avait ses biens grevés d'hypothèques si considérables, qu'à peine pouvait-on l'en regarder comme propriétaire ; la maligne Jessy et le rusé aventurier irlandais ont joué à fin contre fin : l'un a gagné une femme, l'autre un mari, mais aucun d'eux n'a trouvé la fortune sur laquelle il comptait ; les cartes n'ont pas valu à lady Mac-Fabbycat de quoi payer ses loyers, et une banqueroute a puni la présomption d'un certain marchand, qui a osé s'introduire dans la haute société de l'aristocratie d'Ecosse.

Voilà quel est l'état des choses dans l'intérieur, et l'extérieur n'offrira pas un tableau plus prospère. L'un retourne à pied chez lui pour prendre de l'exercice, l'autre laisse en partant un pouvoir à un procureur pour mettre en vente son domaine ; celui-ci a perdu un procès qui le ruine ; celui-là s'est ruiné pour une coquette

qui lui a ensuite tourné le dos. Ceux qui ont voulu briller sur le théâtre de la mode pendant l'hiver, vont passer l'été dans l'indigence et l'obscurité, et ceux mêmes qui ont mis un peu de modération dans leurs jouissances, ont fait une telle entaille à leur fortune que, pour combler le déficit il faudra qu'ils se nourrissent de soupe d'orge et de têtes de mouton pendant l'été et l'automne; qu'ils se contentent de vêtemens grossiers; qu'ils congédient leurs domestiques, et qu'ils conduisent eux-mêmes au marché le produit de leurs champs.

Je n'aurais pu croire à ce changement, si je ne l'avais vu bien des années de mes propres yeux. Dès que l'été arrive, la métamorphose est complète; il n'est plus question de louer un appartement somptueux dans la nouvelle ville; on se contente de ce qu'on appelle en Ecosse *a but and ben*, c'est-à-dire de deux chambres à peine meublées, dont l'une sert de cuisine, et qui livrent passage à tous les vents. Bien des membres de la haute noblesse, dont l'air d'importance nous écrasait pendant l'hiver; qui ne songeaient qu'à danser, à jouer, à faire bonne chère; qui éblouissaient par le luxe de leur ameublement, de leur table et de leurs vêtemens, prennent alors des manières plus humbles, et peuvent à peine se distinguer des simples paysans; ils perdent le charme qui les faisait

rechercher par les douairières joueuses, et par les jeunes filles à spéculations matrimoniales. Leurs mains qui, couvertes de gants blancs, conduisaient une danseuse élégante à une valse ou à une contredanse, s'occupent à couper les kails de leur jardin, à bêcher la terre et à préparer un humble porridge pour leur dîner. Voilà la vie qu'ils mènent dans leurs châteaux, qui, malgré leurs noms imposans, ressemblent aux chaumières d'Irlande, construites en boue; et dans leurs parcs, qui ne sont qu'un morceau de terre mal cultivée.

Voilà comme sont déchus les puissans du siècle! Ceux qui dictaient des lois dans les salons et dans les cafés de la capitale pendant l'hiver, qui y étaient les arbitres du bon ton, passent l'été solitairement dans une misérable chaumière, avec la vue agréable d'un tas de fumier accumulé à deux pas de leur porte. Hélas! combien de familles, en Ecosse, ont été réduites à l'indigence pour avoir voulu briller un hiver dans la métropole!

Je me rappelle que, passant un jour dans un bourg, un homme presque en guenilles, qui venait de travailler à son jardin, renversa au milieu du chemin une brouette remplie d'immondices, dont une partie me tomba sur les pieds. Je me plaignis de cette conduite, et le menaçai de m'en plaindre au prévôt. « Eh bien, parlez,

me dit-il en ricanant; c'est moi qui suis le prévôt. »

Je le regardai plus attentivement, et je le reconnus. Il avait passé un hiver à Edimbourg deux ans auparavant, et s'y était tellement frotté contre les grands, qu'il avait usé son habit jusqu'à la corde. Il y avait joué le rôle de flatteur près de tous les gens en place, et celui de complaisant près des demoiselles un peu mûres qui, sans lui, auraient fait tapisserie dans une salle de bal; il avait joué au whist avec des sourds et des vieilles femmes, et avait donné le bras à toutes les antiquités de la ville pour les conduire à l'église le dimanche; rien de tout cela ne lui avait réussi, et un hiver passé à Édimbourg l'avait condamné à se claquemurer, peut-être pour tout le reste de sa vie, dans une vieille métairie qu'il décorait du nom de Spring-House *.

Il me semblait autrefois que tous ces lairds de campagne, curieux et ambitieux, feraient mieux d'aller chercher le plaisir et la fortune à Londres, parce que du moins leur situation véritable dans le monde n'y serait pas connue: mais j'ai reconnu ensuite qu'un tel voyage ne conviendrait pas à leurs vues. Ils ont des intérêts locaux à faire valoir, des liaisons à former,

* Sa maison du printems.

du crédit à obtenir, une vanité à satisfaire; et un théâtre subalterne leur suffit. A Londres, le nom de leur terre serait inconnu; l'antiquité de leur généalogie serait ignorée, ou ne produirait aucun effet, et, après avoir couru si loin, ils n'auraient fait que dépenser leur argent chez des étrangers, ce que Sandy a en horreur par dessus toutes choses; car, quand il sort de son pays, c'est pour en amasser et non pour en répandre. D'ailleurs il ne trouverait pas à Londres, dans la société, le même accueil qu'à Edimbourg.

Eh bien, l'été se passe, l'automne s'écoule, et l'hiver ramène encore dans la capitale une foule de ces papillons imprudens qui, ne profitant pas de l'exemple de ceux qui les ont précédés, viennent aussi voltiger autour de la chandelle jusqu'à ce qu'ils se soient brûlé les ailes.

— N° XLV. —

L'HEURE DU JOUR.

« Eh bien ! me dit Jack Ramble, un jour qu'il me rencontra sur le pont du Nord, j'espère que vous conviendrez qu'Edimbourg, comparé à Londres, n'est qu'un village. Il est impossible d'y passer sa matinée dans un bon style. Qu'est-ce qu'une stupide promenade à pied ou à cheval dans la campagne, à Porto-Bello, New-Haven ou à votre éternel Leith? Il n'y a qu'un sauvage, un barbare, qui puisse aller deux fois admirer la vue insipide de Calton-Hill, ou la solitude fastidieuse du parc du roi. Que devenir depuis trois heures après-midi jusqu'à six ou sept, et depuis le dîner jusqu'à une heure du matin? A Londres, on peut savoir quelle heure il est par l'apparition de quelqu'un de ces brillans météores de la mode, qui varient tous les ans, comme les fleurs annuelles d'un jardin qui fleurissent à une époque marquée, et se fanent ensuite pour faire place à d'autres, qui paraissent encore plus fraîches et plus brillantes ; car, sur

le parterre de la mode, la fleur qui fleurit la dernière est toujours celle qui jette le plus d'éclat.

» Par exemple, vous pouvez régler votre montre quand vous voyez lord Nonpareil ou sir Harry Wildair entrer chez Tattersall, car ils n'y arrivent jamais qu'au dernier moment, soit pour faire un pari soit pour mettre une enchère sur un cheval renommé, qu'un luminaire éteint du bon ton est forcé de vendre à l'encan. Une heure après, vous êtes sûr de les rencontrer dans Hyde-Parc; et vous savez également, à point nommé, à quelle heure vous les trouverez à la porte d'un club de Saint-James-Street, causant avec quelques officiers aux gardes, et souriant à quelqu'une de ces beautés fragiles, nouvellement débarquées à Londres, et qui se sont échappées de la basse-cour de leur père pour venir figurer dans un brillant équipage, en attendant qu'elles aillent à l'hôpital. Donnez-leur ensuite trois heures pour faire leur toilette, et vous les apercevrez, à la lueur des réverbères, dans leur wisky ou dans leur vis-à-vis, allant dîner dans un des squares à la mode du quartier occidental de Londres, ou, en partie d'hommes, à l'hôtel d'Escudier, de Long ou de Saint-Pétersbourg. Dix heures sonnent quand ils arrivent à l'Opéra, ou, les jours où il n'y en a point, à Covent-Garden ou à Drury-Lane. Enfin, à mi-

nuit, ils vont à un rout, à un bal ou dans une maison de jeu.

» Si vous vous promenez dans un des parcs, ou dans une des rues à la mode, combien de nouvelles figures n'y voyez-vous pas? combien de gens courent au grand galop dans la carrière du bon ton, et combien vous en voyez qui y culbutent! Quelle variété dans les nombreuses prêtresses de Paphos; quel contraste de tournures gracieuses et ignobles vous remarquez parmi elles! quel fonds inépuisable d'amusement vous trouvez en cherchant à découvrir ces insectes, qui cherchent à parvenir, en rampant, au temple de la mode, ces animalcules que le soleil de la fortune a fait naître! Partout où vous portez les yeux vous trouvez quelque chose de nouveau et d'attrayant.

» — Qui est cette charmante fille qui entre dans la boutique de ce bijoutier? » demande un amateur étranger à l'ami qui lui fait voir les merveilles de Londres. « C'est la fille d'un baronnet du comté d'York, lui répond son conducteur; son père est riche et fort en crédit, et elle n'a fait que cet hiver son entrée dans le monde. Elle valse à ravir, et monte à cheval comme un ange. —La comparaison est étrange, mais n'importe. — Et qui avons-nous dans cette barouche, avec un chasseur monté derrière? — Euphrosyne; une figurante de l'Opéra de Paris,

qui est la rage en ce moment. Elle a déjà ruiné lord Drum, et elle travaille en ce moment l'ambassadeur de ***. » Peut-être au même instant verra-t-il passer un magnifique équipage, attelé de quatre superbes chevaux. La voiture est vide, car celui à qui elle appartient est placé sur le siége du cocher pour la conduire lui-même, tandis que deux valets à cheval, en belle livrée, le suivent avec une couple de levriers ou de bassets. S'il demande quel est ce jeune élégant, son ami lui répondra : « C'est le fils d'un riche nabab ; il vient de quitter l'université de Cambridge. Son père lui a formé une maison bien montée à Londres, et il parle de lui acheter une place au parlement, de le faire entrer dans les gardes, et de lui donner une femme titrée. Mais le jeune Wildoats est en bonnes mains ; Georges Glitter s'est chargé de le former, et il fera danser les roupies du papa. »

» C'est ainsi que les matinées se passent agréablement à Londres. Chaque jour amène de nouveaux amusemens et de nouvelles anecdotes. Après une heure de promenade pour vous montrer dans les belles rues, vous pouvez avoir un rendez-vous mystérieux dans le parc du Régent, sur la route du Roi, ou dans une pépinière ; s'il vous reste du tems dont vous ne savez que faire, vous entrez dans un club, dans une salle de vente ; vous écoutez un moment les prétendus

savans des cabinets de lecture de Sams et de Colburn, et vous finissez par aller entendre la fin d'une discussion à la chambre des communes, ou par faire une course chez un usurier de la cité. Jamais le tems ne vous pèse sur les épaules.

» Rien de plus abominable, au contraire, que l'uniformité de la vie d'Edimbourg. Toutes les figures que vous y voyez sont aussi familières que les épîtres du vieux Cicéron. Sur le pont du Nord, vous avez à lutter contre un vent glacial et impétueux, et sur le pont du Midi vous rencontrez des troupeaux d'habits noirs se dirigeant vers le Palais de Justice; des porteurs de gros sacs bleus qui les accompagnent, et des figures allongées qui les suivent. Vous ne pouvez y faire ni un pas ni une démarche incognito, car vous êtes reconnu par le premier caddy * qui vous aperçoit, et qui pourrait dire le nom de tous les habitans de la ville, depuis le lord grand-commissaire jusqu'à la dernière des beautés mercenaires qui courent les rues, quoique la beauté soit une qualité assez rare parmi elles. Jamais vous n'entendez dire, le matin, qu'un tel s'est ruiné au jeu la nuit précédente; que tel autre qui dictait des lois à la cour de la mode a disparu tout-à-coup, lais-

* Commissionnaire.

sant son trône et son sceptre à la disposition du premier occupant ; que Virginie a commencé à plumer un nouveau dindon ; que lord Numskull a envoyé pour cinq mille livres de diamans à la cantatrice Squallini, ou à la danseuse Cabriolette ; qu'un lieutenant aux gardes est parti pour Gretna-Green avec une riche héritière ; qu'un noble lord a quitté sa femme pour passer sur le continent avec celle d'un autre ; qu'une affaire d'honneur a eu lieu près de Chalk-Farm *, par suite d'une querelle occasionée par une enchanteresse de spectacle. En un mot, il n'y a rien qui puisse donner de la vie et de l'intérêt à une matinée. Ce n'est pas qu'on n'entende quelque commère dire aux autres, dans un cercle : « Allons, contez-moi donc des nouvelles. » Mais ces nouvelles, qui ne sont rien, se racontent d'un ton tranquille, discret et réservé, et, de par tous les diables, il n'y a rien que je déteste autant que la tranquillité, la discrétion et la réserve.

» L'heure du jour ne peut se connaître ici que par les habitudes routinières des hommes pesans, ou, pour parler plus poliment, des hommes de poids dont la population de cette ville se compose. J'en connais un qui peut servir

* Endroit voisin de Londres, servant très-souvent de rendez-vous pour les duels.

de montre par sa régularité. A telle heure, il entre à la Banque d'Écosse; à telle autre, il arrive chez sir William Forbes, et il est aussi connu dans ces deux endroits que la statue équestre de la place du Parlement. Un autre est un vrai cadran-solaire; dès que le soleil s'abaisse jusqu'à un certain degré de l'horizon, il sort de chez lui, fait la même promenade qu'il a faite la veille, arrive dans James's-Street au commencement du crépuscule, et regarde avec soin autour de lui, de crainte que quelqu'un ne le voie entrer dans la maison où une petite affaire secrète l'appelle. Un troisième, avec l'exactitude d'un chronomètre, arrive chaque jour à la Bourse à la même minute, s'informe du prix des effets publics, et médite sur les moyens de gagner de l'argent et surtout de ne pas en perdre.

» Vous pouvez encore apprendre quelle heure il est, à différentes époques de la journée, quand vous voyez le petit usurier sortir de sa tanière pour gagner sa maison de campagne dans les faubourgs; le ci-devant militaire, à figure scorbutique, bâiller devant la porte du café de Pool, tous les chapeaux se baisser devant le lord prévôt qui se rend à l'Hôtel-de-Ville ou qui en sort; le négociant de Leith quitter Edimbourg pour aller vaquer à l'occupation la plus importante de la journée, c'est-à-dire pour aller dîner; le marchand de petits pâtés à un sou par-

courir les rues en agitant sa sonnette ; le troupeau très-apprivoisé des belles de nuit se répandre dans toute la ville. Enfin, quand vous trouverez toutes les rues vides, vous êtes sûrs que c'est l'heure du dîner ou celle du service de l'église.

» C'est ainsi que les heures se passent à Edimbourg dans une morne tranquillité : la main non moins tranquille du tems moissonne enfin le chef de famille; son fils ou son héritier prend tranquillement sa place, et marche sur ses pas avec la même régularité. Peut-on appeler cela vivre ? »

J'aurais eu bien des choses à répondre à ce long monologue; mais le vent dont il avait parlé soufflait avec une force qui aurait glacé mon éloquence, et nous nous séparâmes.

— N° XLVI. —

LES CLUBS.

Réfléchissant sur ce que Jack Ramble venait de me dire, et tâchant de l'apprécier à sa juste valeur, je me mis à comparer les clubs de Londres et ceux d'Edimbourg. On trouve à Londres le club du Savoir vivre et celui du Je ne sais quoi, les clubs de White et de Boodle, le club Anacréontique, celui du Bifsteck, les clubs Harmonique et Philharmonique, ceux des bons Cochers et des bons Rameurs, les clubs des Dandys et des Jockeys, et une foule d'autres dont les noms seuls rempliraient plusieurs pages. Le nom du club du Savoir vivre s'explique de lui-même. Le second devint célèbre, parce qu'il fut honoré par la présence d'un convive royal; qu'on y trouvait gaîté, talens, variété, et que la dépense y était excessive. Les idées classiques répandent le lustre le plus brillant sur le club Anacréontique; et le souvenir des admirables chansons de Charles Morris, des poumons de bronze de Joé Chaddox, de la philanthropie et de l'ama-

bilité d'un certain duc de la famille royale, de la conversation agréable du feu duc de Norfolk, et du mérite d'un grand nombre d'autres habitués, donne une sorte d'importance nationale au club du Bifsteck. Les amis de l'accord des doux sons n'oublieront pas aisément les deux qui suivent sur ma liste ; et je passerai légèrement sur les autres, parce que je n'ai pas besoin d'en relever l'éclat aux yeux des jeunes gens qui se sont métamorposés en Cochers, en Bateliers ou en Jockeys, ou qui se montrent sous leurs traits naturels dans le club des Dandys.

La fière cité du Nord n'avait d'abord que le Club, ainsi nommé par excellence, ou plutôt parce qu'il était seul ; mais on y vit bientôt paraître le nouveau Club, le club d'Apollon, le club Harmonique, ceux des Amateurs musiciens, des Vétérans, des Cormorans ; le club Transatlantique, et gardons-nous bien d'oublier celui des Perruques. Quant à ceux qui ne sont que des réunions de partis politiques ou de certaines professions, ils n'entreront pas dans notre liste.

La table et le jeu étaient les grands objets des deux premiers clubs, et c'est à peu près le grand signe caractéristique de tous les clubs dans tous les pays ; mais la table y était moins somptueuse, et le jeu plus modéré que dans ceux du sud de la Grande-Bretagne.

Le club d'Apollon offrait de si pauvres copies de cette divinité des anciens, qu'il faisait penser à la définition *lucus à non lucendo*. On aurait dû s'attendre à y trouver les Muses et les Grâces; mais les Muses n'y paraissaient jamais, et si l'on y trouvait quelques Grâces, ce n'était que celles qu'on pouvait prononcer après avoir dîné.

Le club Harmonique eut d'abord pour habitués des hommes titrés de la première distinctinction. L'esprit et la gaîté de celui qui en avait été le fondateur réussit à le soutenir quelque tems; mais il périt bientôt de sa belle mort, de faim et de froid, nos ennemis naturels dans le Nord. L'un était obligé de se rendre au parlement, l'autre avait reçu ordre de rejoindre son régiment; celui-ci trouvait la dépense trop forte, celui-là écrivait : « J'ai pris une femme, et je vous prie de m'excuser. » La confusion se mit dans les comptes, le trésorier fit banqueroute, la discorde naquit au sein de l'harmonie, et la lampe s'éteignit faute d'huile.

Des amateurs composaient l'autre club musical. Un hussard blessé conduisait l'orchestre; le chirurgien Timber jouait le premier violon, Georges Blinkit raclait sur la basse, en affectant d'avoir la vue courte; le petit Bell donnait du cor, et Sottini et une troupe de modérés se chargeaient des applaudissemens.

« Honneur aux braves ! » s'écria un jour

Buonaparte, en passant près de soldats blessés qu'on emportait du champ de bataille. On doit rendre le même hommage au club des Vétérans. Ceux qui se sont fait honneur en portant les armes, n'ont pas besoin de la plume d'un hermite pour célébrer leur gloire, et leurs noms se liront ailleurs que sur le registre d'un club ou dans le calendrier de la cour. Une condition, pour être admis dans ce club, était d'avoir au moins vingt ans de service, les campagnes comptant double. On y vit en même tems trois officiers généraux qui avaient trois yeux, à eux trois, bien entendu, et un aide de camp à qui il ne restait qu'un bras, ce qui ne l'empêcha pas de combattre, dans la dernière guerre de l'Inde, aussi courageusement que s'il en avait eu deux. Un membre de ce club y chantait souvent avec gaîté la chanson intitulée : Sir Phélein O'Gimlet, qui ne manquait jamais de faire rire et d'être applaudie. J'en citerai un couplet pour l'amusement de mes lecteurs.

« Nous avons entre nous deux
Deux jambes, compère ;
Nous avons aussi deux yeux,
Car chacun un font la paire.
Pourquoi donc avec fierté
Nous faire ainsi la grimace ?
Si nous déplaisons en face,
Regardez-nous de côté. »

Le nom du club des Cormorans prouve une

connaissance profonde des hommes et des choses. Le but avoué des membres qui le composaient était de faire bonne chère et de se régaler de poisson. On doit leur rendre la justice de dire qu'ils remplissaient leur vocation à merveille ; mais la compagnie n'était jamais si nombreuse que lorsque le meilleur poisson était en saison. J'eus l'avantage, avantage solide, d'assister à une de ses séances, et je n'ai jamais vu rendre si bien justice à un dîner. Si la compagnie n'offrait ni l'élégance du club du Savoir vivre, ni l'esprit de celui du Bifsteck, ni la mélodie du club Harmonique, elle aurait pu le disputer à tous les clubs réunis des deux capitales de la Grande-Bretagne. Un alderman de la cité de Londres ne se serait pas trouvé hors de sa sphère à ce dîner, à moins que ce n'eût été un disciple du docteur Kitchener. Les mets furent convenablement arrosés ; mais on ne s'abandonna aux plaisirs de Bacchus qu'à l'écossaise, c'est-à-dire avec prudence et discrétion.

Le club Transatlantique dut son existence à une réunion d'étudians des Indes Occidentales et de l'Amérique, aimant la bonne chère, surtout la bouteille, et ne regardant pas à la dépense. Ils considéraient le système des stimulans comme un remède souverain contre toutes les maladies, et étaient convaincus que le vin et les liqueurs fortes étaient des prophylactiques

contre toute contagion. Ces docteurs, d'une école opposée à celle de Sangrado, admirent dans leur sein les confrères de la verte Erin, dont les principes s'accordaient admirablement avec les leurs.

Les séances de ce club se tenaient dans une excellente taverne, et l'on y donnait de grands dîners, qui se prolongeaient jusqu'au lever de l'aurore. Quand les convives se séparaient, ils emportaient les morts, c'est ainsi qu'ils appelaient ceux qui étaient tombés sous la table, avec beaucoup de pompe et de cérémonie ; les blessés restaient sur le champ de bataille, et un comité venait leur administrer le lendemain des toniques et des restaurans. Ces fêtes dégénérèrent en véritables orgies ; le terrain devint trop chaud pour que les pieds pussent y tenir, et le club se divisa en réunions particulières, d'où l'on sortait, la tête échauffée, cherchant querelle aux passans, battant ceux qui résistaient, cassant les réverbères, chantant à pleine gorge, et réveillant les honnêtes citoyens endormis, ce dont leurs femmes ne se plaignaient pas toujours.

Le club des Perruques était véritablement une sotte affaire. Il donnait un démenti formel au vieux proverbe, qui dit que « la perruque donne de la sagesse. Une douzaine de ses membres auraient pu mettre en commun tout ce qu'ils possédaient d'esprit, de jugement et

de sagacité, et ne produire en total que *zéro*. Ces têtes à perruque auraient pu passer pour les tetes de bois ou de carton qu'on voit chez les perruquiers, tant elles contenaient peu de cervelle et de bon sens. Piron disait des membres de l'académie française : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. » Ce bon mot, quelque sévère qu'il soit, n'aurait pas été applicable aux membres de ce club ; car il ne leur aurait pas rendu justice à moitié. Je crois que ce club n'existe plus : tant mieux, diront tous les hommes raisonnables.

J'allais oublier le club des Pourceaux, qui, de même que celui des Cormorans, ne démentait pas son nom. On juge bien que l'*auge* n'y était pas oubliée. Ses membres ne s'appelaient pas autrement que *frère pourceau*, et si l'un d'eux voulait avoir des nouvelles de la femme d'un autre, il lui demandait comment se portait *sa truie*. Les officiers dont ils faisaient choix portaient le titre de *grands* ou *petits pourceaux*. Cet esprit, SUI *generis*, était le seul qu'on remarquât dans cette compagnie, au moins à ce qu'on m'en a rapporté, car je n'ai jamais cherché l'occasion de me vautrer sur leur fumier. Cependant comme je ne veux pas être accusé de malveillance et d'injustice, ni même d'être

In satirâ..... nimis acer,

je prie messieurs les pourceaux d'être convaincus que je ne suis pas juif, que je n'ai contre eux aucun esprit d'animosité, et que je les regarde comme des animaux honnêtes et incapables de nuire à personne. Je conviens même qu'il existe plusieurs autres clubs dont le nom n'est ni moins singulier, ni plus élégant, témoin le club des Laids, celui des Malpropres; celui des Originaux a même quelque chose d'assez original. S'il existe dans le leur quelque réglement qui puisse être utile soit pour eux, soit pour les autres, je les invite à le rendre public. Jusque-là, il sera permis de regarder le langage qu'ils emploient comme ridicule et dégradant; car

« L'oubli de la décence est l'oubli du bon sens. »

— N° XLVII. —

LA CHAMBRE DU CONSEIL.

La chambre du conseil était souvent pour moi une source d'amusement. J'avais coutume d'aller m'y asseoir dans un coin, et je riais de tout mon cœur, mais en cachette, sans quoi quelque brave bailli m'aurait envoyé en prison, comme manquant de respect à la cour, en entendant les étranges petites causes qui y étaient portées devant ces dignes magistrats, et les querelles qui y donnaient lieu ou qui en résultaient; le ton d'importance du bailli qui présidait; le jargon des officiers subalternes, en voyant la prudence vraiment écossaise avec laquelle les témoins évitaient de rien dire qui pût les compromettre; l'air de réserve et de modestie de viles créatures abreuvées de whiskey, qui voulaient d'abord paraître aussi pures que des vestales, mais qui, fatiguées bientôt de cette contrainte, et rentrant dans leur caractère, s'adressaient les unes aux autres des invectives qu'elles accompagnaient des épithètes les plus injurieuses et les plus or-

durières. J'étais toujours surpris que les baillis pussent conserver leur gravité ; mais un habit et une chaîne d'or produisent un grand effet sur un bourgeois d'Edimbourg, et lui donnent un air très-imposant. Il n'y a qu'un pas du comptoir à la chaise curule ; quand il est franchi, cette distance semble incommensurable. Il fut un tems, et ce tems n'est pas bien éloigné, où les baillis portaient le chapeau à trois cornes, et avaient, au total, un air fort grotesque ; mais aujourd'hui le marchand de bas de coton et de bonnets de nuit de flanelle, tel qu'était le ci-devant lord prévôt Coulter, affecte de prendre un costume plus à la mode, quoiqu'on voie encore de tems en tems un individu, sentant le rum ou le fromage, se glisser dans la magistrature.

En jetant un coup d'œil général sur Édimbourg, et d'après le commerce habituel qu'on peut avoir avec ses habitans, on pourrait regarder cette ville comme la plus morale, la plus décente, la plus tranquille, la mieux ordonnée de tout l'univers. Mais on aurait peine à conserver cette opinion, après avoir assisté à quelques séances de la chambre du conseil; et un étranger serait tenté de croire qu'Édimbourg n'offre qu'une scène perpétuelle d'immoralité, de querelles et de désordres de toute espèce.

Mais la séance est ouverte; le respectable

bailli Mac Crockery, marchand de poterie de terre, est assis sur son fauteuil; un clerc, tout barbouillé de tabac, taille sa plume; le respect allonge le visage de tous les spectateurs; Archy, officier de police, à mine rébarbative, taillé sur le modèle de ceux de Bow-Street *, vient d'ordonner le silence, et l'on appelle la première cause. La chambre du conseil n'est pas exactement le théâtre où l'on voit briller toutes les ressources de l'art oratoire; mais si le barreau n'y est pas orné de tropes aussi sublimes que dans les tribunaux supérieurs, on y voit souvent paraître à la barre des figures assez étranges; et cependant on trouve quelquefois dans les causes qui y sont portées des traces d'astuce et de dextérité, et surtout des saillies de gaîté faites pour mettre en bonne humeur tout le banc des magistrats. On y sait jeter de la poudre aux yeux de ceux qu'on a intérêt à aveugler; tirer parti de la glorieuse incertitude des lois comme dans une cour supérieure; en détourner le sens, en forcer l'interprétation, et chercher, à force de paroles et de circonlocutions, à faire pencher la balance de la déesse aveugle. On parvient même quelquefois à donner à une affaire une tournure imprévue, qui embarrasse les têtes les plus prudentes.

* Un des tribunaux de police de Londres.

La cause dont je vais rendre un compte abrégé pourra en donner une idée.

Il s'agissait de coups donnés, et du refus de paiement d'une dette légitime contractée au cabaret. Le plaignant se nommait Rorie Muckledram, caddy, c'est-à-dire commissionnaire de profession, dont la femme, Ephy, tenait un petit cabaret; le défendeur, Simon Sly, était un ouvrier tailleur. Le bailli mit ses lunettes, examina l'accusé avec attention, et ordonna au poursuivant de s'expliquer. Il résulta de l'explication que Simon Sly travaillait pour Rorie, qu'il allait boire sur le comptoir force petits verres de whiskey, et que les deux comptes auraient dû se balancer. Mais Rorie, voyant que la soif dudit Simon formait un total beaucoup plus considérable que celui du mémoire de ses raccommodages d'habits et de culottes, dit au tailleur que cela ne pouvait lui aller, et lui défendit sa porte. Malgré cette défense, Simon n'en revenait pas moins au cabaret, choisissant les instans où le caddy était absent; et mistress Muckledram, qui le regardait comme une bonne pratique, et qui n'était pas aussi sévère que son mari, continuait à lui servir son petit verre, tout en lui disant que son crédit était épuisé, et qu'il fallait qu'il rétablît le niveau dans les comptes, ce qui ne faisait pas celui de Simon.

Il arriva, un jour mémorable, que Rorie, qui

était montagnard, et qui avait la tête près du bonnet, trouva sa femme en querelle avec Simon; une bouteille cassée, du whiskey répandu sur le comptoir lui firent monter le feu au visage, comme s'il avait bu lui-même la liqueur perdue. Il demanda au tailleur ce qu'il venait faire chez lui; Simon répondit qu'il venait s'informer s'il avait de l'ouvrage à lui donner. Le caddy répliqua qu'il fallait avant tout qu'il lui payât ce qu'il lui devait, et, ne l'y trouvant pas disposé, il le mit à la porte du cabaret. Il interrogea alors sa bonne femme, qui était rouge comme écarlate, et il lui dit de lui raconter sans déguisement tout ce qui s'était passé, attendu qu'il voulait que la gueule des baillis en pétât; sur quoi elle lui avait déclaré qu'elle avait eu une querelle avec le tailleur, relativement au paiement de son mémoire, et que Simon l'avait frappée; ce dont le montagnard avait juré de tirer vengeance.

Après avoir entendu tous ces détails, le bailli président demanda au tailleur s'il avait des témoins à faire entendre. Il fit paraître une voisine qui dit qu'elle était servante de profession ; mais que, se trouvant hors de place, elle n'était pas fâchée de trouver l'occasion de gagner quelque argent en rendant témoignage à la vérité; qu'elle avait toujours été honnête femme, ainsi que pouvait le déclarer un des baillis, qu'elle dési-

gna au doigt, qui devait la connaître, puisqu'il l'avait vue bien des fois quand il allait chez Lucie..... Ici le président l'interrompit en lui disant qu'elle ne devait point parler de choses étrangères à la question, et le bailli interpellé ajouta qu'elle avait une chienne de langue diablement longue. Elle déclara qu'il était à sa connaissance que Simon Sly allait toujours chez mistress Muckledram quand son mari était absent; que celle-ci en était fort courroucée, car elle était toujours rouge comme une écrevisse quand il s'en allait. Elle entra ensuite dans le détail de la querelle dont il était question, sans pouvoir expliquer d'une manière très-satisfaisante comment elle était si bien instruite.

Mistress Muckledram fut appelée à son tour. C'était une femme de bonne mine et encore jeune. Elle dit que le tailleur faisait de fréquentes visites au cabaret : qu'il avait une soif inextinguible; qu'il ne voulait jamais payer qu'à coups d'aiguille; mais elle nia qu'il l'eût battue, et ajouta que Rorie se mettait souvent dans la tête plus de choses qu'il n'y en avait. Ici le mari se grata l'oreille et jura qu'il n'avait dit que la vérité. Le magistrat lui imposa silence, et demanda au tailleur ce qu'il avait à dire pour sa défense.

Simon Sly, prenant un air de respect et de soumission pour prévenir les baillis en sa faveur,

représenta le plaignant comme un misérable ivrogne, qui ne savait ce qu'il disait; les cheveux du montagnard se hérissèrent comme s'il eût été un porc-épic, dit qu'il faisait mener à sa femme la vie d'un chien, et que, tandis qu'elle se tuait le corps et l'ame dans son cabaret, il était toujours dehors à boire et à fainéanter. Il ajouta que la plainte formée contre lui était une mesure prise par le caddy pour se dispenser de payer les ouvrages qu'il avait faits pour lui. Ici il remit au bailli un mémoire d'une aune et demie de longueur, parmi les nombreux *items* duquel on pouvait en distinguer un pour avoir retourné deux fois un habit. Il défia Rorie de produire un seul reçu à compte. Le montagnard l'interrompit en s'écriant qu'il avait allumé sa pipe avec ses reçus; il n'en pouvait rien faire, puisqu'il ne savait pas lire. Le bailli secoua la tête. Simon convint qu'il avait été plusieurs fois chez Rorie en son absence, soit pour se rafraîchir, soit pour savoir s'il avait besoin de ses services; que le jour en question mistress Ephy lui avait offert un petit verre; que la bouteille s'était cassée en le versant, ce qui avait occasioné la dispute; mais que jamais il ne l'avait frappée, à moins qu'elle n'eût été frappée de sa bonne mine, observation qui fit encore faire la grimace au montagnard. Enfin il en appela au témoignage de la propriétaire de la maison où

il logeait, pour rendre justice à sa conduite et à sa moralité. Cette femme comparut alors, déclara qu'elle était veuve, et qu'elle n'avait jamais eu qu'à se louer des procédés de M. Simon Sly ; qu'il était quelquefois un peu en arrière sur ses loyers; mais qu'il finissait toujours par s'acquitter de manière ou d'autre.

« Ce n'est pas trop mal par le tems qui court, dit un des baillis à ses confrères à demi-voix; le président semblait enfoncé dans de profondes réflexions, et jetait, de tems en tems, un regard sur ses assesseurs, comme pour chercher à lire dans leurs pensées. Tous leurs yeux semblaient dire que la défense avait été conduite de main de maître. Ils pensèrent unanimement que le plaignant était un grand fou s'il avait réellement brûlé les reçus qui lui avaient été donnés. La déposition de la servante hors de place ne valait pas un bawbie *, attendu, comme le dit à voix basse le bailli dont elle avait invoqué le témoignage, que c'était une créature vivant dans le désordre. La drôlesse l'entendit, et dit sur le même ton à une de ses voisines : « Pas plus que son honneur, cependant. »

Le bailli qui présidait regarda à sa montre, dit à ses confrères que l'heure du dîner était arrivée, déclara à Rorie que sa plainte n'était

* Petite monnaie de cuivre d'Écosse.

pas recevable, et le condamna aux frais. Le conseil du montagnard voulait parler : « Taisez-vous, lui dit Rorie, vos frais vous seront payés, n'est-ce pas tout ce qu'il vous faut ? — Mais vous pouvez appeler dit le conseil. — Du diable si vous m'y attrapez ! s'écria Rorie ; » et, prenant sa femme sous le bras, il reprit le chemin du cabaret, où il se consola sans doute à l'aide de quelques verres de whiskey.

—

— N° XLVIII. —

LA COMPAGNIE
DES ARCHERS ROYAUX.

Il y a dans la compagnie des archers royaux quelque chose qui rappelle l'ancien tems ; je ne sais quoi de galant et de belliqueux qui rappelle à l'esprit les batailles des anciens, où un nuage de flèches décidait souvent la fortune du jour, le destin d'un royaume.

Je ne prétends pas dire que la compagnie des archers royaux d'Édimbourg soit la première et la plus distinguée de toutes celles qui existent. Je sais qu'il y a les archers de Kent, ceux de Surrey, ceux des frontières d'Écosse, et beaucoup d'autres, tous jouissant d'une grande réputation, tous vêtus en vert de Lincoln, et armés de pied en cap, comme Robin Hood et ses compagnons. Mais je m'attache à celle d'Édimbourg à cause de son antiquité, et un peu aussi par amour pour mon pays. L'auteur anonyme de *Quentin Durwart*, et de tant d'autres romans qui doivent beaucoup aux vieilles annales et aux anciennes chroniques, a fait revivre la mémoire

des archers écossais qui étaient au service de la France, et a fait tomber ainsi un nouveau rayon de gloire sur ceux d'Auld-Reekie.

L'attitude de l'archer qui va tirer n'est pas sans élégance; il lui faut, autant qu'un hermite peut en juger, du jugement et un coup d'œil sûr pour réussir dans cet art, et l'émulation que lui inspire l'envie de gagner la médaille ou la flèche d'argent, prix proposés aux meilleurs tireurs, fait qu'il ne néglige rien pour s'y distinguer. Je ne regrette pas qu'il ne se trouve pas à Édimbourg de compagnie d'archers amazones; les traits qui partent de leurs yeux suffisent pour l'armure des belles, et les charmes d'une jolie femme font assez de ravage dans les rangs de notre sexe, sans qu'elle ait besoin d'autres armes hostiles.

Une chose paraît un peu étrange à un Ecossais, c'est que tant de gens, ayant une profession qui a le profit pour objet, et notamment des hommes de loi, se contentent de tirer au blanc, c'est-à-dire sans utilité pécuniaire, car Sandy, en général, ne donne rien pour rien. J'avoue aussi que je ne puis admirer le costume qu'ils ont adopté, et qui offre un mélange bizarre de celui des montagnards et de celui des habitans des basses terres. Ils prennent le bonnet des premiers, et en rejettent le kilt *; ils en portent

* Espèce de jupon court que portent les montagnards d'Écosse.

la tartane, et conservent leurs culottes ou leurs pantalons. Ce mélange devient encore plus ridicule quand l'archer n'est pas surchargé de beauté, quand il est vieux et qu'il porte une perruque ou des lunettes, circonstances qui ne sont pas rares dans la compagnie. Si l'uniforme était complet dans un sens ou dans l'autre, on y comprendrait quelque chose; mais leur costume mixte les fait ressembler au seigneur à visage noir, à sabre de bois, et à habit de pièces de différentes couleurs, si ce n'est qu'ils n'en ont pas l'agilité, à moins qu'il ne s'agisse de poursuivre une colombine dont les poches sont pleines d'or.

On a remarqué, et je laisse à mes lecteurs la liberté de faire à ce sujet tels commentaires que bon leur semblera, que ceux qui remportent ordinairement les prix sont des docteurs et des avocats. Le docteur Spence, qui a acquis tant de célébrité dans les volontaires; sir Georges, je n'ajouterai pas son autre nom, qui avait étudié les lois; force avocats et procureurs, dont la plume infatigable avait toujours volé, furent du nombre des candidats heureux qui obtinrent la récompense de l'adresse.

La dernière fois qu'on vit figurer cette compagnie, fut quand notre aimable roi fit revivre d'anciens souvenirs en venant tenir sa cour à Holyrood. Mais les Calédoniens ont toujours une

telle réserve de ce qu'ils appellent discrétion, que l'accueil qu'ils firent à sa majesté ressemblait un peu au ragoût qu'il nomment un hochepot, mélange dont les sentimens du cœur et la loyauté formaient sans doute les principaux ingrédiens, mais dont l'assaisonnement, fourni par dame Prudence, était un peu fade et insipide; tandis que les étudians irlandais, qui se trouvaient dans la capitale, étaient ivres de joie, et pour voir le roi quelques instans plus tôt, auraient volontiers abattu des murailles, et se seraient plongés dans un liquide pour lequel Pat a pourtant une horreur prononcée.

Il faut espérer que sa majesté reviendra de nouveau dans son royaume septentrional. Sandy sera mieux préparé à recevoir un tel honneur quand il en sera prévenu, car il ne faut pas le prendre par surprise. Donnez-lui le temps de réfléchir, et il sait ce qu'il a à faire. Il est à désirer aussi qu'à cette époque un certain duc à mine froide, à manières étrangères, soit retenu dans son appartement par la goutte; qu'il adresse ses discours à quelque chanteur ou à quelque peintre de l'école italienne, ou du moins qu'il emprunte quelque chose des grâces et de l'aménité de son épouse, ce qui ne lui serait pas inutile.

Un mot de plus sur la combinaison de la flèche et de la plume pour faire une besogne plus sûre

et plus expéditive. Un espiègle m'a assuré que *musa* n'était plus le premier substantif latin qu'on faisait apprendre à l'école, et qu'on y avait substitué *penna* en l'honneur de la gent nombreuse qui vit de l'écritoire.

Les exercices gymnastiques paraissent à un homme habitué à pâlir sur les livres, ne convenir qu'à la jeunesse, sous le rapport de la santé plutôt que de l'utilité. Quand la raison est mûre, quand l'être pensant est formé, l'homme n'en a plus besoin, parce que la promenade à pied ou à cheval suffit ponr délasser l'esprit et exercer le corps. Les passions sont mises en jeu dans les divertissemens de la chasse, de l'arc, et des courses de chevaux. Dans les deux premiers, comme au jeu de billard, l'esprit trouve quelque chose dont il peut se repaître ; le besoin de calculs et de dextérité anime l'émulation, et l'on peut ajouter que le chasseur n'est pas fâché de pouvoir envoyer quelques pièces de gibier à ses amis, et que le joueur de billard aime assez à mettre quelque argent dans sa poche. Les plaisirs de la pêche et du jeu de balle me sont inconnus, et je ne puis m'empêcher de croire qu'un vieillard à tête chauve ou à cheveux poudrés, et à taille roide ou voûtée, courant après une balle, et un gros marchand, fondant sa graisse au soleil, sur le bord d'une rivière, la ligne à la main, forment un tableau assez ridicule.

Pour en finir, je dirai que cette ancienne compagnie est certainement respectable ; mais qu'elle le serait davantage si elle mettait un peu plus de goût dans son costume. L'Écossais ne manque d'aucune des qualités qui servent à orner l'intérieur de l'homme ; on trouve en lui cette conduite prudente et correcte qui met à l'abri du blâme ; mais un peu plus de chaleur, et des dehors un peu plus gracieux le feraient paraître sur la scène du monde avec plus d'avantage.

— N° XLIX. —

DEUX AVIS.

Un homme riche emploie toujours un aumônier pour distribuer ses charités, afin que rien n'interrompe le cours paisible de sa paresse ou le torrent débordé de ses plaisirs. De tems en tems, le fidèle intendant ou chapelain veut lui parler des malheureux qu'il a secourus, des pauvres qu'il a vêtus et nourris; mais il est toujours interrompu par : « C'est bien, c'est bien! je suis sûr que vous faites le meilleur usage possible des fonds qui vous sont confiés. » Et s'il veut l'en convaincre en lui montrant ses comptes, jamais l'homme livré au plaisir n'a le tems d'y jeter les yeux.

Oserait-on dire que celui qui fait ainsi la charité par procuration est aussi estimable que l'homme zélé et exemplaire qui pénètre lui-même dans le sombre réduit habité par la pauvreté, la maladie et le chagrin; dans le grenier ignoré, où le mérite modeste et inconnu se flétrit et se dessèche; dont la bienfaisance ac-

tive examine tout par elle-même ; qui ajoute à ses bienfaits des consolations et des conseils ; qui, en donnant d'une main à l'indigent les secours dont il a besoin, essuie de l'autre les larmes de l'affliction? une grande partie du bien que peut faire l'homme riche et généreux dépend du soin, du jugement, de l'impartialité de celui qu'il emploie, des peines qu'il prend pour découvrir le pauvre, et surtout de sa fidélité; car si l'on ne veut pas même prendre le tems d'examiner ses comptes, comment peut-on être sûr que les fonds qu'il a à distribuer arrivent à leur destination?

Il en est de même dans le mal. On doit tirer une ligne de séparation bien marquée entre l'homme qui prête son épée à un autre pour se défendre dans ce qu'on appelle une affaire d'honneur, et celui qui, vindicatif et courroucé, l'emprunte parce qu'il sait qu'elle est bonne, a le dessein bien formé de tuer celui contre qui il va se battre, et réussit à l'exécuter. Le premier n'est coupable que d'une insouciance criminelle, l'autre l'est d'homicide, puisque tel est le nom adouci qu'on donne au meurtre à la cour de l'honneur. Et celui qui prête sa maison à un ami qui y donne à jouer, qui y reçoit mauvaise compagnie, qui scandalise ses voisins par les scènes de désordre qui s'y passent, ne peut être blâmé aussi sévèrement que celui qui se joue di-

rectement de la morale et des convenances.

Ce fut dans une maison à peu près de cette espèce que Bob Mac-Archy fut introduit à Paris. Elle appartenait à un seigneur de distinction, qui, étant absent de la capitale, l'avait prêtée à une noble dame, qui était venue y passer l'hiver. Elle y voyait grand monde, et des croix et des rubans de toutes formes et de toutes couleurs donnaient un nouvel éclat à une suite d'appartemens nombreux et splendides. La belle qui y présidait mettait chacun à son aise, et l'étranger, étonné, s'y trouvait bientôt comme chez lui ; elle avait des manières prévenantes et même amicales ; mais y entrait-il un désintéressement complet, c'est une autre affaire.

Pour être bien reçu dans ce cercle, il fallait s'y rendre utile ou agréable. Bob n'était ni l'un ni l'autre, mais un vieux renard lui avait appris le moyen d'obtenir un accueil favorable, et c'est ainsi qu'il se trouve en état de donner un avis aux autres. Ceux qui servaient d'ornement à la compagnie, en se rendant agréables, étaient des jeunes gens, la plupart Français, qui conversaient avec esprit, chantaient avec goût, dansaient avec grâce, et jouaient de divers instrumens. Ceux qui se rendaient utiles étaient des hommes qui savaient flatter; qui contribuaient, par leur nom, leur fortune ou leur rang, à ré-

pàndre de l'éclat sur la société ; qui introduisaient, dans l'occasion, un nouvel habitué ; qui bouchaient un trou à une table de jeu, et qui tournaient les pages d'un livre de musique ; car le jeu, un bal et un concert formaient les divertissemens de la soirée. Tout cela était fort innocent, et les rafraîchissemens qu'on y servait, quoique peu flatteurs pour le goût d'un Calédonien, étaient fort salubres, et auraient été très-utiles à un Anglais sortant, plein de vin et de bonne chère, d'un de ces hôtels où John Bull s'est fait connaître par ses excès ; car on y servait de l'eau sucrée à la fleur d'orange, de l'orgeat, de la limonade, de l'eau de cerises ou de groseilles, en un mot, tout ce qu'aurait pu désirer un malade attaqué d'une fièvre ardente ; et les attraits d'une belle ont une tendance marquée à donner la fièvre. C'était là que gisait le lièvre.

La maîtresse de cette élégante maison avait une jeune fille à marier, et elle jetait le filet de l'enchantement sur toutes les grandes fortunes supposées qui arrivaient à Paris sous la forme de John Bull, non qu'elle préférat un Anglais à tout autre, mais parce qu'on lui présume en général plus d'argent. La seule personne qui semblait avoir le plus d'intérêt à cette spéculation, était celle qui en montrait le moins. Très-jeune, modeste, et véritablement aimable,

elle semblait n'avoir aucun rôle à jouer au milieu des efforts qu'on faisait pour relever, par le moyen de ses charmes, la fortune délabrée de sa famille. Le soin de toutes ses manœuvres reposait donc uniquement sur Madame et sur ses alliés. De ce nombre était l'ex-colonel que j'avais rencontré chez le bailli Carvey; et sa flatterie était aussi dégoûtante à Paris que sa critique était amère à Édimbourg.

La maman avait déjà fait des tentatives infructueuses sur deux jeunes Anglais : l'un se faisait passer pour neveu et héritier de lord Longpole, ce qui était l'exacte vérité; mais ce qu'il n'ajoutait pas, et ce qu'on ne tarda pas à apprendre, c'était que le noble lord venait d'épouser une jeune personne en secondes noces, et qu'il était fort possible que sa succession suivît la ligne directe au lieu d'en prendre une collatérale. Les dépenses de l'autre faisaient d'abord regarder sa fortune comme inépuisable; mais, malgré les grands airs qu'il se donnait, on apprit enfin que son père n'en avait qu'une très-ordinaire, et que les extravagances de son fils l'avaient déjà considérablement diminuée.

Le rusé Bob, qui avait appris tous ces détails d'un ancien ami, donna à entendre qu'il était fils d'un vieux négociant de Londres, dont la richesse était immense, quoiqu'il fût un peu avare, et qu'il voyageait sur le continent pour

voir le monde et s'amuser. Par ce moyen, il s'assura le meilleur accueil dans cette société d'élite. Son séjour à Paris devait être très-court, mais il se garda bien d'en rien dire, et il était homme à se faire questionner trois fois avant de faire une réponse directe. C'est un vieux principe chez l'Écossais de n'être sur le point de partir que lorsqu'il monte en chaise de poste ou en diligence; de n'être marié que lorsqu'il est chez lui ou avec sa femme; et de ne jamais être et paraître pauvre en même tems. En effet, l'ami qui va partir est oublié avant son départ, comme le locataire qui a donné congé ne doit plus compter sur les attentions de son hôte ou de son hôtesse; l'homme marié ne peut plus prétendre aux sourires obligeans de la beauté; et où le pauvre trouve-t-il des amis? Mais tant que Sandy paraît dans l'aisance, quelque difficile que cela lui soit quelquefois; tant qu'il ne semble pas garotté d'un nœud indissoluble, et qu'il a l'air de vouloir rester dans le logement qu'il occupe ou dans la ville ou il se trouve, il est accueilli, recherché, considéré partout, et il tire bon parti de ceux qui croyaient faire de bonnes affaires avec lui. Bob connaissait parfaitement toutes ces manœuvres, et en les employant il vit le grand monde tant qu'il resta sur le continent, et rit ensuite avec ses amis aux dépens des trompeurs qu'il avait su tromper.

Bob, après m'avoir conté cette histoire, finit par me dire que c'était une feuille d'expérience dans le journal de ses voyages, et qu'on pouvait y puiser deux avis utiles : l'un, adressé aux jeunes gens qui possèdent, ou qui ont l'espoir de posséder une belle fortune, est d'éviter ces cercles brillans dont on n'accorde l'entrée qu'à leurs richesses ; l'autre, destiné à ceux qui n'ont rien à risquer, et qui désirent passer quelques soirées agréables, à la mode de Paris, est d'employer le même stratagème pour s'y introduire, de jouir des plaisirs qu'on y trouve, et de s'en retirer comme l'oiseau assez habile pour se sauver des filets de l'oiseleur sans y laisser une de ses plumes.

— N° L. —

MES AMIS MARIÉS.

Lord Byron dit quelque part :

« L'Amour nous plait, parce qu'il a des ailes. »

C'est une doctrine dangereuse à promulguer, car elle pourrait avoir des conséquences très-immorales. Elle doit pourtant avoir quelque chose de vrai ; sans quoi, pourquoi donnerait-on toujours cet attribut à Cupidon ? Des ailes n'offrent certainement pas une idée de constance et de stabilité ; et si nous en croyons les auteurs érotiques anciens et modernes, tous conviennent qu'il n'y a pas moyen de fixer ce morveux. S'il en existait un, on serait naturellement porté à croire qne ce serait le mariage. Pour voir jusqu'à quel point cette idée pouvait être vraie, je repassai en esprit la longue liste de mes amis mariés, et je vais soumettre à mes lecteurs les réflexions que cette revue me fit faire.

Prosper était un jeune homme d'un tempérament sanguin et d'un caractère ardent. Il s'est

marié par amour ; il a une femme charmante et une famille nombreuse. Je me serais attendu à le voir le plus heureux des hommes ; mais pas du tout, il est devenu l'humble esclave des volontés d'une femme impérieuse, le jouet des caprices d'enfans gâtés et bruyans. « Chauffez mes souliers, Prosper, » lui dira sa douce épouse ; ou : « Allez voir dans la chambre des enfans pourquoi on y fait tant de bruit. » S'il demande à table le prix de quelque chose qu'on y sert, elle lui dit qu'il n'est pas en état d'en juger. Si un ami l'invite à dîner, elle répond pour lui qu'il ne peut accepter l'invitation. Dans le fait, elle ne lui permet guère de sortir sans elle, et quand il paraît s'amuser dans une compagnie où ils se trouvent ensemble, elle se lève en lui disant qu'il est tems de rentrer. Telles sont les douceurs qu'elle jete dans la coupe de l'hymen. Comment s'étonner que l'Amour ait déployé ses ailes ? Le pauvre Prosper souffre pourtant avec une patience imperturbable ; mais il est aisé de voir que s'il avait encore sa liberté il aurait grand soin de la conserver. Mistress Prosper conduit cependant sa maison avec un ordre admirable ; mais la question est de savoir si l'économie suffit seule pour remplir le vide du cœur, et pour faire le bonheur d'un mari.

Alonzo était un volage, favori de toutes les belles, et les courtisant tour à tour, gai, gé-

néreux, ce qu'on appelle un bon compagnon. Sa femme se vante de l'avoir réformé, d'avoir fixé un papillon, d'avoir sauvé de sa ruine un jeune extravagant. Mais le pauvre Alonzo voit les choses sous un autre point de vue. Sa réforme l'a privé de toutes ses jouissances; l'a réduit à ne plus être qu'une partie de l'ameublement de l'appartement de sa femme; à n'avoir ni volonté à lui, ni voix dans le gouvernement de sa maison, ni argent dans sa poche, circonstance qui l'expose à des humiliations sans nombre: « Demandez de l'argent à votre maîtresse, dit-il au domestique qui lui apporte une lettre dont il faut payer le port; vous savez que je n'en porte jamais sur moi. » S'il a besoin de prendre un fiacre, il envoie John demander une demi-couronne à sa femme; et John lui apporte ordinairement pour réponse que sa maîtresse désire savoir ce qu'il en veut faire. Un jour elle lui demanda, en ma présence et en compagnie, compte de l'emploi qu'il avait fait du dernier souverain qu'elle lui avait donné. Et cependant toute la fortune venait de lui, mais il lui en a abandonné la disposition en toute souveraineté. Souvent il est obligé d'employer la ressource dégradante du mensonge pour se procurer un jour de plaisir, ou une pièce d'or à mettre en poche. « Dites que je dîne demain avec vous, » me dit-il un jour, afin de pouvoir se trouver le jour

suivant à une réunion d'amis de collége. Une autre fois il fit remettre par sa femme, à un de ses amis, deux guinées qu'il prétendit lui devoir. Elle les paya en faisant la grimace, et probablement fit ensuite subir à son cher époux la question ordinaire et extraordinaire pour savoir quelle était l'origine de cette dette. Il fait semblant de prendre du tabac pour avoir occasion de demander de l'argent pour en acheter, et il dit qu'il a perdu au wisk quand il veut faire une œuvre de charité. Aussi l'Amour s'est-il envolé.

Docilis, beau garçon et bien bâti, a épousé une orgueilleuse qui a daigné lui donner sa noble main en échange de ces avantages extérieurs. Il était fier de cette alliance, quand elle avait le charme de la nouveauté; mais cette fierté est bien déchue, et Docilis n'est plus chez lui qu'un zéro. Les armoiries de Madame sont à la droite des siennes; elle a conservé sa livrée, pour lui rappeler qu'il n'en avait pas avant son mariage. Du matin au soir elle l'entretient de son frère, qui est lord lieutenant d'un comté; de son aïeul, qui a été un des seize pairs; du rôle qu'ont joué ses ancêtres pendant les troubles de 1745, et du crédit dont jouit sa famille dans le nord de l'Écosse. Si Docilis s'oublie jusqu'à dire : « Ma voiture, » elle s'écrie aussitôt : « Dites la mienne, s'il vous plait, M. Docilis; vous savez qu'il a

été stipulé par notre contrat de mariage qu'il n'y aurait pas de communauté de biens entre nous. » S'il dit à un ami que l'entretien de ses chevaux lui coûte tant par an, elle ne manque pas de lui rappeler que c'est elle qui paie cette dépense; et si l'on voit à sa table un convive qui a l'air humble et peu fortuné, elle a soin de faire observer que c'est un parent de M. Docilis. Est-ce là le moyen de couper les ailes de l'Amour?

Ernest était un homme de goût, doué de connaissances profondes, un véritable savant, en un mot; toute femme aurait dû être fière d'un tel mari, et se trouver heureuse de lui appartenir. L'éloignement dans lequel il vivait du monde, et les plus heureuses dispositions, l'avaient garanti des imprudences ordinaires à la jeunesse, et il regardait le mariage comme un état de mûre félicité. Il désirait pour compagne une femme qui pût embellir les instans qu'il dérobait à l'étude (et il faut remarquer que ses travaux littéraires formaient toute sa fortune); conduire ses affaires domestiques, soin qui ne lui convenait nullement, et répondre aux soins qu'il prendrait pour former et cultiver son esprit. Il ne chercha pas la richesse, car ce serait un plaisir pour lui de pourvoir à tous ses besoins; il ne porta pas ses prétentions trop haut quant à la beauté; la santé, la jeunesse et un bon caractère, étaient tout ce qu'il désirait.

Celle qu'il choisit ne manquait pas de caractère, mais c'était le caractère le plus variable, le plus incertain, le plus contradictoire du monde. Cependant il ne se développa que grâce à la flamme vivifiante de l'hymen, car auparavant, il avait été imperceptible. Une fois mariée, sa chère Amanda, qu'il avait célébrée en prose et en vers pendant qu'il lui faisait la cour, n'eut jamais la même idée deux jours de suite. Ses caprices, ses fantaisies, ses changemens perpétuels de parure, la variété toujours renaissante de ses amusemens, devinrent une ruine pour son mari, et il avait beau être plus laborieux que jamais, ses travaux n'y pouvaient suffire. Et cependant elle méprisait ces travaux qui lui procuraient des moyens d'existence; elle détestait ces talens qui étaient généralement estimés. Jamais l'hymen ne prit un plus sûr moyen pour mettre en fuite l'amour; jamais mari ne fut plus trompé dans ses espérances. S'il voulait lui lire un passage d'un de ses ouvrages, elle s'écriait : « Oh ! je n'en ai pas le tems, mon cher Ernest; il faut que je m'habille pour aller faire une visite, pour aller au spectacle. » Ou bien : « J'ai à essayer un chapeau que ma marchande de modes vient de m'apporter; cela est plus intéressant que d'écouter de belles phrases. » Voilà tout l'encouragement qu'il obtenait dans des travaux qui avaient pour but de

fournir à une folle le moyen de se livrer à son goût pour la toilette et le plaisir. Au lieu d'être glorieuse des talens de son mari, elle n'était occupée qu'à les déprécier et à se plaindre de lui. Si quelqu'un lui demandait où était M. Ernest : « Oh ! s'écriait-elle, comme à l'ordinaire, enterré dans ses livres ; mettant du noir sur du blanc ; que de papier perdu ! Comment peut-on épouser un auteur ! » Et si on lui demandait ce qu'elle pensait du dernier ouvrage de son mari, et s'il avait réussi autant qu'il le méritait, elle répondait qu'elle ne lisait jamais les ouvrages d'Ernest, que la vue d'un livre lui donnait des vapeurs ; qu'elle voudrait qu'il n'existât dans le monde ni plume, ni encre, ni papier. Et elle donnait quelquefois à son mari l'épithète caressante de vieil hibou, quoiqu'il n'eût pas quarante ans, et qu'elle en eût plus de trente.

Placide se maria à un âge avancé, et il le fit encore trop tôt pour son repos. Il était riche, et il donna sa main à une jeune personne qui non-seulement n'avait aucune fortune, mais qui était souverainement malheureuse dans sa famille. La gaîté du caractère d'Aglaé, et la reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre, lui faisaient espérer un bonheur sans mélange ; mais il fut cruellement trompé dans cet espoir. Prières, remontrances, autorité, tout était inutile. « Non, s'écriait-elle, je n'irai pas à vos

stupides parties de famille; je ne veux pas aller à votre ennuyeuse maison de campagne; bien positivement je ne rentrerai pas avant trois heures du matin. » A cette rébellion contre la triple supériorité de l'âge, de l'expérience et de la raison, elle joignait des sarcasmes perpétuels sur sa vieillesse et ses infirmités. Un jour qu'il arrivait le dernier, à pas lents, dans la salle à manger : « Eh bien, mon vieux mari, lui dit-elle; arriverez-vous d'ici à une heure? Juste ciel! comme vous vous traînez! » Ces allusions libérales étaient le pain quotidien du bon vieillard; et pour combler la mesure de son bonheur, Madame passait les nuits au bal ou dans des assemblées, recevait grand monde chez elle, et interrompait le sommeil de son mari, quand un songe heureux lui retraçait peut-être les douceurs passées du célibat. Il ne faut pas oublier l'habitude qu'elle avait prise de parler sans se gêner, même en sa présence, de ce qu'elle se proposait de faire quand elle serait veuve, et il lui arrivait même quelquefois de dire à un jeune homme : « Je vous retiens pour mon second. » Ce pouvait être une plaisanterie pour elle, mais ce n'en était pas une pour lui. Est-ce là qu'il faut chercher l'Amour sans ailes?

Un de mes amis se plaint de n'avoir pas de famille; un autre prétend qu'on doit le plaindre d'en avoir une trop nombreuse; un troisième me

dit qu'il ne trouve de consolation que dans sa bouteille ; un quatrième qu'il ne connaît pas une femme qui ne lui paraisse préférable à la sienne, etc., etc. Il est vrai que, d'une autre part, je connais une femme qui murmure de ce qu'elle ne voit jamais son mari, et une autre qui se plaint de ce que son époux est sans cesse près d'elle, et qu'elle ne peut faire un pas sans lui. « Gardez mon mari à table le plus long-tems que vous le pourrez, tandis que je vais faire une visite, » me dit un jour, à demi-voix, la femme un peu vive d'un ingénieur, qui fut autrefois si admirée à Edimbourg et à Leith. « Tenez, femme, dit un jour Bénévolus à une pauvresse, en ma présence, prenez cette guinée, et achetez du pain pour vous et pour vos enfans ; mais que ma femme n'en sache rien ! »

C'est ainsi qu'une femme cache ses extravagances à son mari ; un mari, ses actes de bienfaisance à sa femme. L'homme à la mode rougit dès que son épouse campagnarde ouvre la bouche, la femme savante regarde avec mépris son mari qui n'a que du bon sens. Dans un ménage, l'un des deux époux gouverne l'autre avec une verge de fer ; dans un autre, c'est un combat perpétuel à qui portera les culottes ou le cotillon. L'ivrogne a une femme qui ne boit que de l'eau ; l'homme sobre en a une qui n'aime que la bouteille. Quel dommage qu'ils se soient si mal appareillés !

Et sont-ce là les douceurs, les plaisirs, les consolations du mariage ? est-ce ainsi qu'on gravit avec plus d'aisance les sentiers raboteux de la vie ? La femme maîtresse, ou plutôt la femme maître, s'élève-t-elle en proportion qu'elle rabaisse son mari ? la bonne ménagère se fait-elle plus d'honneur par son économie, parce qu'elle réduit son mari à n'être qu'un zéro ? les roses de la jeunesse seront-elles plus fraîches sur les joues de celle qui conduit au tombeau, à force de chagrins, un mari à cheveux blancs? l'avarice, la parcimonie, la digue qu'une femme oppose à la générosité de son époux, sont-elles faites pour entretenir la flamme du désir et de l'affection ? Et si je parlais de la jalousie et des larmes que tant d'autres emploient tour à tour pour cimenter leur empire sur un mari, ou le mettre à contribution; ou des vapeurs et des bouderies qui servent de manteau pour cacher une faute, ou qui assurent le paiement du mémoire d'une couturière !

Domus et placens uxor est la citation mise en tête d'un avertissement distribué avec profusion par un docteur charlatan de Londres ; mais il me semble que s'il peut trouver *placens uxor*, après quelques années de mariage, sans variation et sans alliage, il pourra aussi trouver la pierre philosophale. Mais c'est un sujet sur lequel un hermite célibataire ne peut donner qu'une

opinion fondée sur ce qu'il a observé chez les autres, et je n'ai pas la moindre envie de faire une expérience sur moi-même.

— N° LI. —

LA DILIGENCE DE LEITH.

La devise de la famille Frotter est *Festina lentè*, c'est-à-dire « hâte-toi lentement. » Elle aurait parfaitement convenu à la diligence de Leith, il y a vingt ans, époque où le cocher s'arrêtait cinq fois pour se rafraîchir le gosier entre Leith et l'église de Fron d'Édimbourg. Les choses ont marché d'un pas accéléré depuis ce tems, et plus d'un Frotter, s'étant attelé au char de la fortune, a couru au grand galop. Cependant la voiture de Leith ne va encore que le train de Paris, qui n'est qu'une espèce de petit trot, aussi différent du trot des messageries anglaises que le bouillon d'un tête de mouton l'est d'une soupe à la tortue, ce qui n'est pas peu dire. Au surplus, chacun a son goût : l'un aime le simple, l'autre le sublime ; celui-ci ne peut vivre si sa table n'est chargée de mets tirés de pays situés au delà de la ligne ; celui-là, ne voulant pas dépasser la ligne de la prudence, se contente des produits de sa patrie ; et c'est l'opinion de bien des gens que l'introduction du luxe de l'O·

rient et d'autres contrées a gâté le goût national, et affaibli la constitution qui était si robuste du tems de nos ancêtres. Il faut pourtant convenir qu'il y a autant de différence entre l'état épuré du théâtre de nos jours, et la grossièreté qui y régnait autrefois, qu'on en remarque entre la diligence attelée de quatre excellens coursiers et le lourd chariot qui était traîné par quatre chevaux de charrue. Cependant la voiture, faisant le court trajet de Leith à Auld-Reekie, conserve encore son pas mesuré ; et dans le fait nous ne devons pas nous attendre à trouver dans la main de nos cochers du nord le fouet brillant des phaétons de Piccadilly, qui brûlent le pavé, qui se disputent les voyageurs à coups de poing et de langue, en employant un langage grossier, qui ne serait pas tolérable dans les villes discrètes et presques contiguës de Leith et d'Édimbourg.

Une affaire m'avait retenu fort tard dans la première de ces deux villes, et la nuit était tombée quand j'arrivai à la diligence. Il ne restait qu'une place dans l'intérieur, où les voyageurs semblaient entassés comme des harengs dans une caque ; je parvins pourtant à m'insinuer dans un coin, et avant de fermer la portière, un caddy qui m'avait éclairé pour monter en voiture me demanda pour boire en considération de ce qu'il avait usé sa chandelle. « Nous vivons dans un

siècle éclairé, pensai-je, et l'on ne peut trop payer les lumières. » D'ailleurs je n'avais pas été fâché de profiter de cet instant pour jeter un coup d'œil sur mes compagnons de route, car il est toujours désagréable de se trouver enfermé dans une voiture avec trois ou quatre personnes dont on ne connaît pas même les traits. Je lui donnai donc un penny sans regret, et, quoique je ne voyageasse pas en Grèce, j'eus l'avantage, en le lui présentant, de recevoir sur ma main une goutte de graisse fondue.

J'avais pour vis-à-vis une grosse femme, tenant un jeune enfant sur ses genoux. La femme avait certainement l'haleine mauvaise, et l'enfant (c'était une fille) donna des preuves que son estomac n'était pas bon. Je baissais et levais sans cesse la glace de la portière, tantôt pour respirer un air pur, tantôt pour me garantir du froid. Mes compagnons avaient à chaque instant le nez dans leur mouchoir, peut-être parce que le vent était très-piquant, peut-être pour d'autres raisons faciles à sentir. Quant à moi, j'avais bouché les avenues du mien par une triple charge de tabac, ce qui n'en rendait pas encore le blocus assez complet.

Nous eûmes le bonheur de voir la mère et l'enfant descendre à mi-chemin d'Édimbourg; mais leur place fut remplie aussitôt, et nous ne gagnâmes pas au change, car le nouveau com-

pagnon qu'on nous donna, ou pour mieux dire, qu'on nous apporta, était un conducteur de bestiaux montagnard dans un état d'ivresse complète. Combien je désirais être à Édimbourg! Mais il aurait pu nous arriver pire; car il se trouve quelquefois une compagnie beaucoup plus étrange dans les voitures qui partent d'Écosse pendant la nuit pour aller de l'autre côté du Tweed *, et la chanson dit avec raison :

« Mieux vaut l'ivresse que la mort, »

ce que peuvent dire aussi ceux que le hasard enferme en ce pays dans une voiture nocturne, pour un tems plus ou moins long.

Le montagnard, appuyé dans un coin de la voiture, restait dans une immobilité parfaite : il n'en était pas de même de la langue de ma voisine, miss Annie Mac-Clish. Dans l'espace de quelques minutes, elle avait trouvé le moyen de tirer de moi mon nom, ma qualité, ma demeure, mes occupations; elle alla même jusqu'à me questionner sur mes revenus. Il est vrai qu'en retour elle me nomma une foule de ses parens, tous personnages riches et distingués, un chevalier, un baron de la cour de l'échiquier, un colonel d'infanterie, un capitaine de marine,

* Les chirurgiens anglais, éprouvant la plus grande difficulté à se procurer en Angleterre des cadavres pour étudier l'anatomie, en font souvent venir d'Écosse.

un ex-prévôt de Glascow, un shérif d'Inverness et enfin un procureur d'Edimbourg.

Après m'avoir donné ces détails intéressans sur sa famille, elle s'enfonça dans l'histoire ancienne, et semblait connaître Jules César et toutes les opérations de sa campagne dans la Grande-Bretagne, aussi bien que si elle eût été un de ses lieutenans. Elle entra ensuite dans l'histoire de son pays, et parla de Robert Bruce d'une manière aussi circonstanciée que s'il avait vécu de nos jours, expliquant avec intelligence les causes qui avaient semé la haine entre les Bruces et les Bailleuls. Une transition rapide la conduisit à l'histoire de Douglas ; je désespérais d'en voir la fin avant d'arriver à Edimbourg, et je craignais même qu'en descendant de voiture, elle n'accrochât un bouton de mon habit pour avoir le tems de la terminer ; mais l'impertinence d'un commis marchand de Londres, qui occupait la quatrième place, la piqua au vif, et lui coupa la parole.

L'ayant entendu appeler miss quand elle est montée en voiture, et ayant vu que, en dépit d'une perruque blonde dont les bouches cachaient une partie des rides de son front, le reste de sa figure annonçait plus que la cinquantaine, il lui demanda d'un ton ricaneur si elle n'avait jamais été mariée.

« Mariée! répondit-elle, voilà une belle ques-

tion! est-ce que vous n'avez pas entendu la servante de mon oncle m'appeler miss, en me disant adieu? »

« Il faut *mys*tifier la miss, » murmura-t-il à demi-voix, et lui demanda si elle serait fâchée d'avoir un mari anglais.

« Je ne serais pas le fait d'un Anglais, dit-elle, j'aime mon pays, je n'en parle que la langue; un Anglais se boucherait les oreilles quand j'ouvrirais la bouche. Que ferait-il de moi?

» — Vous pourriez lui être fort utile, répondit-il d'un ton goguenard; nous autres Anglais, nous sommes graves et silencieux; vous pourriez parler pour lui, et il se chargerait de penser pour vous. »

Ici, le courtaud de boutique, satisfait de ce trait d'esprit, partit d'un éclat de rire, et me poussa le genou pour en faire autant; mais j'étais aussi indigné d'une attaque si grossière, si inhumaine, si peu provoquée, que si elle eût été dirigée contre moi. L'indigne triomphe qu'on remporte sur une femme, en faisant connaître son âge, son faible, son ignorance, et ce dernier reproche ne pouvait avoir lieu ici, est toujours souverainement méprisable. Et cependant combien de fats et de prétendus beaux esprits n'ont pas de plus grand plaisir que de montrer aux autres un trou dans un bas, une tache sur une robe; de relever une méprise innocente; de

tourner en dérision un accent étranger, une tournure de phrase provinciale; et cela souvent quand le soi-disant critique commet lui-même, à chaque mot, des fautes moins pardonnables que celles qu'il se mêle de censurer. Mais l'ignorance est fière du peu qu'elle croit savoir; l'effronterie et l'amour-propre se nourrissent aux dépens de la modestie et de la timidité; et l'homme sans pudeur attaque sans remords la femme sans défense. J'en eus une preuve complète dans le cas dont il s'agit. La pauvre miss Annie, qui ne s'attendait pas à un pareil compliment, baissa la tête, toussa, et se borna à lui dire: « Je vous remercie, Monsieur. » Le silence régna pendant le reste de notre court voyage, et je ne fus pas fâché quand il se termina.

Telle est en général toute cette race de commis-voyageurs, portant des échantillons et allant quêter des commandes; êtres moitié fats, moitié sots; voulant se donner les airs du grand monde, et ne sentant que la boutique. Je m'en rappelle un qui se faisait passer pour major au café de Poole, et un autre qui prit le titre de colonel pour séduire une pauvre fille simple et ignorante. Je reconnus une fois un de ces drôles qui se donnait le nom de capitaine Févoclotte; il portait les échantillons d'un marchand de draps qui était en même tems mon tailleur. Quand il

se vit démasqué, il se tira d'affaire en me disant avec assurance : « Je dis seulement que je suis celui qui *fait vos culottes*, Monsieur. »

— N° LII. —

LA CHUTE DE L'ORGUEIL.

Qu'est-ce que l'orgueil ? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Un homme connaissant le genre humain, dirait naturellement que c'est l'oubli de la simplicité, de la modestie et de la vérité. La définition peut être juste; mais l'orgueil prend tant de formes qu'on ne sait comment le reconnaître. L'ambition est l'orgueil en lettres majuscules. L'avarice se déguise de bien des manières, mais elle n'est jamais sans orgueil. L'émulation ouvre une carrière d'orgueil aux fous qui veulent l'emporter les uns sur les autres par l'esprit, la force, l'adresse ou la parure. La bizarrerie est un fol orgueil qui se montre à travers les coudes percés d'un habit, comme sous le manteau d'hermine. L'orgueil d'un jeune lord anglais consiste à avoir les joues couvertes d'un poil aussi touffu que la barbe d'un Juif, le costume d'un cocher, les manières d'un chenapan, et à jurer comme un matelot. Un autre fonde son orgueil sur ses succès dans la carrière du vice ; un troisième, sur

ce qu'il est reconnu pour le roi de la mauvaise compagnie; un quatrième, sur ce qu'il a l'adresse de paraître tout autre qu'il n'est en effet. Mais toute espèce d'orgueil finit en général par une chute.

Ce fut ce qui arriva à Joey, qu'on surnomma Gallon, parce qu'il était dans l'habitude de boire en un seul repas cette quantité de liquide, et qu'il en avait besoin d'une autre dose pour aider ses paupières à se fermer, car Morphée n'approchait de lui que lorsqu'il y était amené par Bacchus. Une des singularités qui le caractérisaient, était de négliger complètement sa personne et son extérieur; une autre était de chercher toutes les occasions de faire des jeux de mots. Il en faisait même étant ivre; mais il n'en fit jamais un bon, même à jeûn.

La rage des jeux de mots n'est pas une maladie endémique en Écosse; elle ne peut s'accorder avec la gravité habituelle de Sandy; un trait spirituel n'est pas son fort. Cependant quelques esprits en sont infectés à Edimbourg, et de ce nombre était le célèbre Henri Erskine, dont les talens dans sa profession vivront long-tems dans le souvenir de ceux qui l'ont estimé et admiré. Quant à Joey, son esprit ne volait que terre à terre, et il cherchait plutôt à faire rire ses compagnons de bouteille qu'à acquérir la réputation d'homme à réparties brillantes. Il

réussit au gré de ses désirs, car ses amis rirent long-tems, d'abord de ses prétendus bons mots, et ensuite de celui qui en était l'auteur. La première époque dura tant qu'il tint table ouverte, à peu de distance de George-Square, et que ses amis pouvaient disposer de sa bourse comme de la leur : il ne manquait pas alors de convives qui nourrissaient sa vanité, comme il nourrissait leur appétit. La seconde commença quand il se trouva forcé de cesser de tirer des bouchons et des mandats à leur profit : ils découvrirent alors que ses plaisanteries étaient sans sel, ses histoires sans originalité, en un mot, que l'honnête Joey n'était qu'un ivrogne, un homme sans ordre, et qui ne méritait que mépris et dérision.

Il est bon d'informer ici nos lecteurs que Joey Gallon était procureur; que sa profession lui rapportait un revenu considérable, et que, s'il avait eu un peu d'économie, il aurait pu se ménager des ressources honorables pour l'hiver de sa vie. Ses talens, comme homme de loi, s'élevaient au dessus de la médiocrité; personne ne connaissait mieux la jurisprudence d'Écosse; mais l'esprit de l'ivrognerie l'emportait en lui sur l'esprit des lois, et l'on pouvait dire de lui que si l'esprit était fort, la chair était faible.

Dans les jours de sa prospérité, il était fier de ses liaisons avec un duc, un marquis, et une

vingtaine de lords et de baronnets. Il était accueilli à leur table, parce que son humeur mettait les autres en train, et comme il avait une fort bonne opinion de lui-même, il ne s'imaginait pas que la médaille pût avoir un revers. Le vent changea pourtant. Dès que son marchand de vin et ses autres fournisseurs ne voulurent plus prendre ses contes joyeux pour argent comptant, les grands lui fermèrent leur porte, et reconnurent que son ivrognerie et son extérieur peu soigné le rendaient indigne d'être admis dans leur société. Il ne lui resta qu'un seul ami, un ancien ami, le whiskey, et il avait recours à lui dès le matin pour en obtenir des consolations. Il s'était malheureusement marié, et il entraîna dans sa ruine une femme estimable qui méritait un autre sort.

Craignant les poursuites de ses créanciers, il alla se loger tout près du sanctuaire d'Holyrood, et cette précaution ne lui fut pas inutile, car, ayant appris un matin, pendant qu'il était encore au lit, que son tailleur était en marche avec une troupe d'alguasils pour venir l'arrêter, il n'eut que le tems de passer ses culottes à la hâte, de prendre ses habits sous son bras, et de sauter le ruisseau qui élève une barrière insurmontable entre le créancier et le débiteur. Quelque sale que soit l'eau qui coule dans ce lit étroit, elle a la même vertu que celle du fleuve du Léthé;

on ne l'a pas plus tôt passée qu'on perd le souvenir de ses dettes. Là il continua de s'abrutir par la boisson, oublié et abandonné par tous ceux qu'il avait nourris, et à qui il avait rendu service, et il aurait continué à y languir dans la misère et le besoin si un dernier rayon d'une intelligence presque éteinte ne l'eût éclairé tout à coup, et ne lui eût suggéré l'idée de se rendre à Londres pour y donner des consultations sur les lois d'Écosse, qui y sont presque inconnues, quoiqu'on ait souvent besoin d'y avoir recours.

Il est difficile de concevoir qu'on puisse se résoudre à consulter un pareil homme sur des affaires épineuses et importantes ; mais on a encore plus de peine à croire qu'au milieu du brouillard dont l'entourent sans cesse les fumées du vin et des liqueurs fortes, il puisse donner une opinion juste, claire et précise. C'est pourtant un fait incontestable, et s'il pouvait se corriger de son funeste penchant, rien ne l'empêcherait encore de se relever de sa chute ; mais il est difficile de l'espérer. La dernière fois qu'on l'a vu à Londres, ses habits étaient encore plus rapés que de coutume ; il avait le nez barbouillé de tabac, les yeux rouges, le teint enflammé, et le peigne et les ciseaux semblaient n'avoir pas touché ses cheveux depuis long-temps. Il s'était logé dans l'enceinte des règles de la prison du Banc du Roi ; je ne puis dire

si c'était par habitude ou par précaution. Si cette espèce d'orgueil, qui l'animait dans l'origine, celui d'être le bouffon d'un homme puissant, l'ami de table d'un lord dissipé, le compagnon de buveurs déterminés, le débitant de mauvais calembourgs, a eu sur lui une influence funeste, le manque total d'un orgueil plus noble sous le rapport du costume, de la délicatesse et de la tempérance, ne lui a pas été moins préjudiciable. Il est incontestable que le caractère national de l'Écossais est la sobriété, la frugalité, la prudence; mais quand il passe une fois les bornes de la discrétion, il va plus loin qu'un autre, et devient victime de l'intempérance. Tel fut le fils d'un colonel d'infanterie, qui avait été élevé pour le barreau, qui hérita, encore jeune, d'une fortune considérable, et qui joignait à un extérieur agréable les avantages d'une éducation soignée. Des excès de table amenèrent sa ruine en quelques années; il subit toutes les vicissitudes d'une vie dégradante, s'enrôla comme simple soldat, fut chassé de son corps à cause de son ivrognerie incurable, et ne vit plus que de charités. C'est être tombé encore au dessous du niveau auquel s'est réduit le pauvre Joey. Le premier ne peut plus être toléré en bonne compagnie, le second s'en est banni lui-même, et il pourrait reprendre sa place parmi les êtres raisonnables, s'il en avait

la force et la volonté. Puisse ce nouveau changement arriver! j'en serai aussi charmé que surpris.

— N° LIII. —

LES DOMESTIQUES.

Il n'y a, je crois, que la nécessité qui puisse déterminer un homme à se faire laquais, quelque humble que soit la classe dans laquelle il a reçu le jour. La seule idée d'être esclave du moindre signe d'un autre, de n'avoir pas une volonté à soi, d'avoir des devoirs humilians à remplir, d'être assujetti aux caprices, à l'humeur, aux bourasques d'un maître, doit être bien dure à supporter. La possibilité d'être réduit à la mendicité dans la vieillesse, de ne savoir que devenir quand l'âge du travail sera passé, doit être aussi une triste perspective pour un domestique qui, souvent, ne l'est devenu que faute de cette éducation qui aurait pu offrir une ressource aux besoins de sa vie. Les domestiques composent donc, sans contredit, une classe d'êtres vivant dans un état de dégradation : et cependant que feraient sans eux la vanité, la grandeur et l'opulence ? La paresse est assez souvent la cause qui les engage à entrer en service,

et la paresse est ce qui leur rend leur condition plus pénible.

L'Écossais est, en général, un serviteur fidèle; mais il n'a rien de brillant. Il est lourd et routinier; le rôle de valet actif, intrigant, menteur, ne lui convient nullement. Ce n'est pas qu'il soit plus désintéressé, moins servile et moins rampant qu'un autre, quand une fois il a endossé la livrée; mais son caractère froid, tranquille et calculateur ne s'accorde pas avec la fatuité impertinente du vestibule et de l'antichambre. Il est rare qu'on trouve un valet écossais insolent, et quand on en voit un, on le remarque. L'impertinence est plutôt le partage des laquais anglais et irlandais. Combien n'en ai-je pas vu tourner leur maîtresse en dérision, quand ils la suivaient dans la rue, armés de leur grande canne, en contrefaisant sa marche et son allure, et prendre, d'un œil curieux, la mesure de sa jambe, quand elle monte dans sa voiture.

J'ai quelquefois pensé que la ruine d'une grande maison est plus souvent occasionée par des abus secrets et cachés qui la minent peu à peu et en silence, que par de grandes causes de destruction qui agissent visiblement et tout à coup, et je crois qu'en bien des cas on peut l'attribuer au grand nombre de domestiques qu'on y voit. Leurs gages et leur entretien sont déjà un objet de dépense assez considérable; mais ce n'est en-

core que la moindre partie de ce qu'ils coûtent à leur maître, qui ne se doute pas qu'il a en outre à sa charge la cousine de son cuisinier, le frère de son sommelier, la femme de son cocher, et l'amoureux de la femme de chambre de mylady, et que son valet de chambre et son intendant donnent des parties et reçoivent compagnie en son absence.

Chez un général, qui est maintenant ruiné, je me souviens d'avoir entendu une querelle entre le cuisinier et le valet de chambre ; celui-ci reprochait au premier de ne pas lui donner sa part du vin de Champagne qu'il prétendait employer pour ses ragoûts, et qu'il se passait par le gosier. La cave d'une bonne maison est attaquée par les domestiques aussi bien que par les maîtres, car il ne faut pas croire qu'ils se contentent des fonds de bouteilles, et il ne faut pas oublier les présens qu'ils reçoivent de tous les marchands qui fournissent leurs maîtres, et qui ont grand soin d'augmenter d'autant le prix de tous les *items* de leur mémoire : les objets placés au grand jour devant payer pour ceux qui restent dans l'ombre ; avec ce système suivi de déprédation, est-il surprenant qu'au bout d'un certain nombre d'années, on voie le maître ruiné se retirer sur le continent, et son cocher devenu marchand de chevaux; son cuisinier aubergiste; son valet de chambre marchand de nouveautés, sans parler

de son intendant, qui achète quelquefois une ferme ou un domaine de celui qu'il a servi.

Le vol, proprement dit, n'est pas ce qu'un maître a le plus à craindre de ses domestiques, et ce n'est pas non plus ce qui peut amener sa ruine, parce que ses effets sont limités, et qu'il finit toujours par être découvert; les causes que je viens d'indiquer y contribuent beaucoup davantage, parce qu'elles agissent constamment et imperceptiblement, et il faut ajouter la négligence et la paresse. Les provisions se gâtent faute de soin; on casse les carafes de cristal et les porcelaines, faute d'attention; les chevaux dépérissent faute d'être nourris et soignés convenablement; le linge devient hors de service faute d'un point fait à propos par la femme qui en est chargée, et le maître dépense chaque année, pour tous ces objets, trois fois plus qu'il ne devrait le faire. La paresse de ses gens l'oblige à en avoir un plus grand nombre, parce qu'aucun d'eux ne veut faire ce qui a rapport aux fonctions dont il est spécialement chargé. Le valet de chambre n'a plus rien à faire dès que son maître a fait sa toilette jusqu'au moment où il se couche, et il en est de même de la femme de chambre de madame. Le cuisinier ne fait que donner ses ordres à ses aides, et il faut à ceux-ci des laveuses de vaisselle. Le gros portier ne bouge de son fauteuil que lorsque les

coups frappés à la porte annoncent une visite d'importance, sans quoi il laisse au dernier laquais le soin de venir l'ouvrir. Le cocher ne s'inquiète pas si le palefrenier a soin de bien étriller les chevaux, et celui-ci se décharge sur le valet d'écurie de celui de les mener à l'abreuvoir. En un mot, au lieu de s'occuper de la besogne générale de la maison, chacun ne songe qu'à faire le moins possible de la sienne.

Je finirai ces observations par quelques avis aux maîtres relativement à leurs domestiques, et ces avis sont d'abord de n'en avoir que le moins possible, d'en changer le plus rarement qu'ils le peuvent et de pourvoir aux besoins des anciens serviteurs que l'âge ou les infirmités ont mis hors d'état de continuer leur service, ce qui est le moyen le plus sûr pour s'assurer du zèle et de la fidélité de ceux qui les remplacent; secondement, de ne pas avoir de domestiques mariés, ou de prendre en même tems le mari et la femme, ensuite de surveiller eux-mêmes leur cave et leur écurie, puis de renvoyer tout domestique ivrogne, joueur ou libertin, parce qu'il ne peut satisfaire ces passions qu'aux dépens de ses maîtres; de ne pas en avoir qui soient trop bien faits, parce qu'ils sont fats et impertinens, et de ne jamais en prendre qui soient de la même taille que leurs maîtres, parce qu'ils useront leurs habits; enfin de leur payer leurs gages avec

régularité, pour leur ôter la tentation de se payer par leurs mains, et de ne jamais souffrir qu'ils ne fassent pas ce qu'on leur commande, sous prétexte que ce n'est pas leur besogne. Toutes ces précautions ont leur utilité.

Tel maître, tel valet, est un vieux proverbe français; il est vrai en thèse générale, mais il n'y a pas de règle sans exception. Un bon maître ne fait pas toujours un bon serviteur; mais un mauvais maître n'a pas droit d'espérer qu'il en trouvera un bon. Le mauvais exemple donné par un maître produit le manque de respect. La familiarité et l'habitude de confier ses secrets à ses domestiques, ne sont pas moins dangereuses. C'est une épreuve à laquelle il ne faut soumettre que d'anciens serviteurs éprouvés, nés et élevés dans la famille, tels qu'étaient ceux d'un certain duc, qui disait qu'il avait chez lui un haras de domestiques comme de chevaux, ou semblables au vieux caporal qui me sert si fidèlement depuis plus de vingt ans.

— N° LIV. —

EUPHRASIE.

L'INCONDUITE d'une femme doit s'attribuer plus souvent à la négligence et à la faiblesse de notre sexe, et aux tentations auxquelles il la laisse exposée, qu'à un penchant à la paresse et au désordre. Personne ne fera ce dernier reproche à Euphrasie, et l'on doit accuser de sa ruine la conduite scandaleuse et dénaturée de très-proches parens, d'un surtout qui aurait dû lui tendre une main protectrice et secourable. La nature semble même avoir voulu lui jouer un mauvais tour, en unissant en elle l'ame et la taille d'un homme, avec toute la faiblesse de son sexe, et des nerfs si susceptibles, qu'ils vibrent aussi facilement que les cordes les plus délicates d'un instrument de musique.

Son père, homme titré et instruit, avait montré pour Euphrasie, pendant son enfance, une partialité presque exclusive; mais il mourut avant d'avoir pu être d'aucune utilité à celle qui aurait eu un si grand besoin de ses soins paternels.

L'intelligence de sa fille crût en proportion de sa taille ; elle aimait la lecture, avait une mémoire excellente et une émulation qui la rendait capable de tout ; elle était bonne amie, charitable, bienveillante, elle aurait fait un jeune homme accompli ; mais elle passait pour une fille masculine et bizarre. Elle avait pourtant acquis les talens qui plaisent daus son sexe ; elle avait une belle voix, pinçait à ravir le luth, la lyre et la harpe, avait l'esprit cultivé, et faisait même des vers. Mais, hélas ! elle aimait la parure, cherchait à se faire remarquer, se plaisait à présider à une table bien servie, à prendre le dé dans une compagnie, à dire et à faire mille choses bizarres.

Elle avait un frère, oui, un frère ; du moins la nature lui avait donné ce nom. Il avait hérité de tous les domaines de son père, qui lui avaient été substitués ; il était riche, avait de l'influence dans son comté, entretenait une meute et des chevaux, songeait à ses plaisirs, bâtissait des châteaux aériens qui devaient s'écrouler, et ne s'occupait aucunement de sa sœur. Pendant ce tems, Euphrasie courait à la célébrité ; mais sa bourse était trop légère pour suffire à cette course. Elle avait eu pour tuteur un banquier, et, après sa majorité, elle ne fut pas long-tems en compte ouvert avec lui. Ses soupers, ses concerts, l'envie d'éclipser toutes les autres femmes par

sa parure, comme elle s'élevait au dessus d'elles par sa taille, la ruinèrent en peu de tems. Je la vis un soir présider à sa table, assise entre deux pairs, et, quelques jours après, elle fut réduite à chercher un asile à Holyrood.

Le sanctuaire d'Holyrood est le tombeau du crédit. *Qui a bu, boira,* disent les Français; mais quiconque s'est une fois retiré dans cette enceinte privilégiée, n'inspire plus de confiance, et il lui devient impossible de se livrer à ses anciens goûts. Ce n'est pas que bien des honnêtes gens n'aient été forcés d'y chercher un refuge, et n'aient ensuite fait honneur à leurs affaires; mais il y a, dans l'air qu'on y respire, quelque chose qui est fatal à la réputation, et qui inspire des ressources honteuses et déshonorantes. Un honnête marchand ferait bien de réfléchir, non pas deux fois, mais dix, ayant d'y réduire ses débiteurs; car, forcez un homme à cette dégradation, et le désespoir lui suggérera des choses auxquelles il n'aurait jamais songé, ou qu'il aurait envisagées avec horreur. Mais où est *l'honnête marchand?* Diogène aurait besoin de sa lanterne pour le découvrir. Peut-être en trouverait-il une demi-douzaine dans la ville; les autres sont des hommes souples, rusés, méfians sous un air de confiance, bas valets des riches, cherchant à acheter à vil prix, et à vendre à gros bénéfice, impatiens de faire leur

fortune pour se retirer du commerce, jouir de leur nouvelle richesse, et laisser à leur fils ou à leur successeur le soin d'en faire autant. Pendant tout ce tems, M. le tailleur, le sellier, le maquignon, est civil jusqu'à la bassesse avec ses pratiques, tant qu'il se croit en sûreté ; mais si la patience se lasse, si la crainte lui trouble le cerveau, il change de langage et de conduite; il devient insolent, menaçant, consulte son procureur, qui l'engage à user de ses droits à la rigueur, parce qu'il y trouve lui-même son compte; enfin il jette son débiteur en prison, ou le force à se réfugier dans l'enceinte où les limiers de la justice ne peuvent appuyer leurs pieds profanes, et, en agissant ainsi, il perd tout espoir d'être jamais payé.

Revenons-en à Euphrasie. Ou juge bien que son séjour dans les environs de Canongate n'améliora ni son crédit, ni sa santé, ni ses manières. Elle y passait le jour à dormir, se levait tard, et, faut-il le dire? La bouteille embellissait ses soirées. Elle en partit enfin secrètement, pour se diriger vers un climat plus méridional; elle donna un concert en route, paya les violons, et les violons en payèrent à peine les frais. Elle s'imaginait briller à Londres comme un astre, mais elle y trouva des astres sans nombre, et fut perdue dans la foule. Elle fit des vers, qui ne lui donnèrent pas de pain; son ima-

gination ardente composa un opéra, qui ne réussit pas. Elle devint l'objet d'un acte de la munificence royale; mais elle regarda cette source comme inépuisable, et elle se trompa. Enfin elle fut abandonnée, délaissée de tout l'univers.

Que fit pour elle son frère, ce grand homme qui avait été trop occupé pour s'inquiéter d'une sœur? Il dit « qu'elle s'était déshonorée; » qu'avait-il fait pour l'empêcher? « que ses amis » avaient fait de grands sacrifices pour elle; » qui étaient ses amis? quels sacrifices avaient ils faits? « qu'ils étaient fatigués; » oui, de ne rien faire, « et qu'ils l'abandonnaient à son sort. » Dans le fait, il était honteux de sa parenté avec une femme dont la situation était vraiment une honte pour lui; et il feignait de croire des traits d'inconduite qu'on lui reprochait, et dont il aurait fallu que j'eusse été témoin oculaire pour y ajouter foi.

Ce qu'elle devint ensuite est un mystère. On fit courir le bruit de sa mort, sans entrer dans aucun détail à ce sujet. D'autres personnes prétendent qu'elle est enfermée pour cause de démence, et je n'en serais pas surpris: quand le cœur a subi des tortures morales de toute espèce, le poids d'une plume peut suffire pour faire succomber la raison. Pauvre humanité! Mais s'il est vrai qu'elle soit morte; qu'elle ait perdu la qualité qui nous distingue des brutes;

que sa vertu ait fait naufrage ; qui faut-il en accuser ? un frère insensible et cruel, que je vais faire connaître plus amplement à mes lecteurs.

— N° LV. —

LE MAUVAIS FRÈRE.

Le pauvre Nègre pour qui l'étoile de la liberté n'a jamais brillé, qui travaille pour un maître exigeant, et qui en est traité comme pourrait l'être à peine une bête de somme, pourrait avec justice dire à son maître : « Ne sommes-nous pas tous deux sortis de la même poussière ? Pourquoi donc me traitez-vous ainsi ? » Dans le fait, il n'a contre lui que la couleur de sa peau, et cependant, quoiqu'il soit condamné à supporter le poids du jour et de la chaleur, ses travaux ne lui attirent aucune considération ; tout ce qu'il fait ne peut l'élever au niveau des autres hommes. Il est le serviteur, l'esclave de son maître ; il fait partie de ses propriétés, comme le bœuf et le cheval.

Mais si cette question peut être faite par le naturel ignorant du sol brûlant de l'Afrique ; si l'individu dont l'intelligence n'est qu'à demi-formée, peut demander pourquoi on le sépare ainsi du reste de l'espèce humaine, que n'a pas

le droit de dire l'individu qui, issu d'une même sang, ayant la même couleur, portant le même nom, se trouve méconnu et repoussé par sa famille; et qui se trouve souvent réduit à l'indigence pour qu'un frère aîné puisse soutenir son titre et sa dignité, maintenir son importance, représenter dignement d'orgueilleux ancêtres, augmenter ses domaines, aux gardes-chasse desquels il paie des gages plus considérables que le revenu de ses frères et sœurs ? Du moins ces gardes-chasse protégent-ils le gibier contre les attaques des braconniers, tandis que la négligence d'un frère ambitieux ou avare laisse la jeunesse, l'inexpérience et la beauté exposées à tous les piéges qui peuvent leur être tendus.

Je sais qu'une couronne perdrait ses joyaux les plus précieux, si elle n'était soutenue par la noblesse; que la noblesse doit être soutenue à son tour, et que certains sacrifices de famille sont indispensables pour cela. Mais faut-il laisser se dessécher les branches d'un tronc robuste ? faut-il que tous les autres enfans d'un même père ne reçoivent qu'une misérable pension, à peine suffisante pour fournir à leurs premiers besoins, pour qu'un fils aîné vive dans la splendeur et l'abondance, dans ce château où ses frères et sœurs ont reçu le jour comme lui ? Est-il juste que les cadets d'une noble famille n'aient d'autre perspective que l'espoir incertain

d'une place ou d'un mariage ; que, sans consulter leurs goûts ni leurs talens, on les jette dans l'église ou dans l'armée, dans le commerce ou dans la marine, dans le barreau ou dans la diplomatie? Mais ce qui est encore plus lamentable, c'est de voir un homme, appelé d'hier aux honneurs de la noblesse, se hâter de substituer tous ses biens, comme si le salut de l'état dépendait de la perpétuation de sa famille, et laisser tous ses autres enfans dans la dépendance d'un frère aîné.

En Écosse, comme en Angleterre, cette manière de disposer de ses biens est presque inévitable, mais elle y fait moins de mal que partout ailleurs. Il existe dans ces deux pays un sentiment d'affection fraternelle qui leur fait honneur comme à la nature humaine; mais on le trouve plus souvent dans les anciennes familles que dans celles dont l'élévation est récente et soudaine. J'ai vu, en Écosse, un frère soutenir ses deux sœurs sur sa paie de capitaine; j'ai connu un laird de nos montagnes qui alla prendre du service et riquer sa vie chez l'étranger afin de réserver les revenus de son patrimoine pour former une dot à chacune de ses sœurs. J'ai vu des hommes dignes de ce nom, renoncer aux droits que leur donnait le testament d'un père, et rétablir une balance plus égale et plus juste. D'autres se sont condamnés au célibat pour pouvoir

conserver leur mère et leurs sœurs sous le toit qui avait abrité toute la famille. Mais il faut avouer que ces sentimens louables commencent à s'user, même dans les classes supérieures, et qu'en général, la noblesse d'hier les a entièrement perdus de vue. Ce fut ce qui arriva dans le cas particulier qui m'a suggéré ces réflexions.

Quand les jours de l'enfance furent passés, on découvrit que miss Euphrasie, non-seulement avait l'esprit plus masculin que son frère, mais avait aussi plus de vivacité, plus de brillant, plus de talens. Cette découverte fit sans doute naître la jalousie dans le cœur du mauvais frère, mais la rivalité ne fut pas longue, car elle fut abandonnée aux soins d'un tuteur à qui l'on ne peut reprocher que trop de bonté. Son frère avait été destiné au barreau, mais son ambition avait de plus hautes vues, l'étude aride des lois ne convenait pas à un homme livré au plaisir. Il se maria, et, comme cela n'arrive que trop fréquemment, les nœuds de l'hymen achevèrent de lui faire oublier les liens du sang.

Cependant la conduite bizarre et extravagante d'Euphrasie lui avait fait des ennemis; on faisait courir sur elle des bruits calomnieux; son frère aurait pu leur imposer silence en lui tendant la main, mais il aima mieux les considérer comme un affront qu'elle occasionait à sa fa-

mille ; et quand elle eut atteint sa majorité, qui n'est pas toujours l'âge de discrétion, elle se trouva entièrement abandonnée à elle-même. Elle fit des imprudences; qui pourrait s'en étonner ? Elle dissipa promptement le peu de fortune que lui avait laissée son père ; la chose n'était pas difficile. Son frère fut le premier à déclamer contre son inconduite, il demanda qu'on ne lui parlât jamais d'elle : méthode sommaire pour se débarrasser à peu de frais des devoirs que lui imposaient la nature et l'humanité.

Hélas ! combien de pères inhumains ont dit d'un fils prodigue, que l'indulgence eût pu rappeler dans le bon chemin : « Qu'on ne prononce jamais son nom devant moi ! » Combien d'autres ont dit d'une Madeleine pécheresse, qui aurait pu devenir une Madeleine pénitente : « Je lui donne ma malédiction ! » Mot terrible, qui retombe souvent sur celui qui l'a prononcé. Combien de fois un père avare a-t-il dit à un fils qui a consulté l'amour plus que l'intérêt pour se marier : « Vous avez fait votre lit comme vous vouliez vous coucher ; que je ne vous revoie plus ! » J'ignore quelle fut la sentence que ce frère dénaturé prononça contre sa sœur, mais sa conduite prouva non-seulement la négligence, l'indifférence et le mépris, mais l'oubli total qu'il existât un être qui lui tenait de si près par le sang.

Nos lecteurs ont déjà vu, par le court précis de l'histoire d'Euphrasie, que l'inconséquence et la dissipation amenèrent près d'elle leur suite ordinaire, l'indigence, les dettes, la misère et l'humiliation. Il ne me reste qu'à leur apprendre ce que devint son frère, et à quoi aboutirent ses projets visionnaires de grandeur. Il fut réveillé tout à coup au milieu de ses rêves dorés. Étant devenu l'instrument d'un parti politique, dont il voulait s'étayer pour s'élever, il prenait quelque part à un ouvrage périodique où l'on déchirait à belles dents quiconque était d'une opinion différente. Un Écossais, furieux de s'y trouver personnellement insulté, ne voulut pas laisser aux lois le soin de sa vengeance. Il accourut chez le grand homme, et lui demanda satisfaction le pistolet à la main. Celui-ci hésita; la nature répugnait à ce trafic de la vie humaine; mais l'honneur, cet *ignis fatuus* de l'orgueil, l'emporta enfin; il accepta le cartel, et la rencontre termina ses jours.

C'est une chose étrange, mais qui n'en est pas moins vraie, que telle a presque toujours été la fin de l'ambition, de l'avarice, de la hauteur et de la cruauté. L'ambition s'élance vers le sommet de la montagne escarpée de ses désirs insatiables avec le vol rapide et audacieux de l'aigle. S'il réussit à y atteindre, il veut y prendre un point d'appui, mais le terrain manque

sous ses pieds, et il en est précipité. L'avare meurt de besoins au milieu de ses richesses, ou voit sa caisse forcée, son trésor pillé, et périt de désespoir. Le père orgueilleux qui déshérite un fils qui a fait un mariage d'inclination, ne trouve pas un ami pour lui fermer les yeux. L'homme cruel est victime d'une vengeance personnelle. Le spéculateur avide fait banqueroute. Le petit tyran vit détesté, et meurt sans coûter un regret ni une larme.

La nature frémit de pareils traits, mais elle est soulagée de tems en tems par de brillans exemples d'amour paternel, de piété filiale et d'affection fraternelle. Il existe encore de ces hommes estimables qui sont comme des anges de merci, comme les aumôniers du ciel. Je puis citer un comte irlandais qui, après avoir payé les dettes énormes d'un fils qui n'existait plus, dit:

« Puisqu'il ne peut plus y faire honneur, c'est à moi à m'en charger ; » un pair d'Angleterre, qui, ayant payé plusieurs fois celles de son frère, disait : « Si mon frère tombe sept fois par jour, je le relèverai sept fois; » une respectable Écossaise qui abandonna toute sa fortune et se réduisit à vivre de ses talens pour faciliter à sa sœur un mariage qui devait la rendre heureuse; le fils d'un laird montagnard qui sacrifia presque toute sa fortune pour que les cendres de son père reposassent avec honneur dans sa tombe.

Des traits semblables embellissent le chemin de la vie, ils sont au dessus des louages des hommes, mais ils sont inscrits en caractères ineffaçables sur le registre qui doit servir un jour à établir le grand compte de toutes nos actions.

— N° LVI. —

VOYAGE DU ROI
A ÉDIMBOURG.

En quelque lieu que Georges IV porte ses pas, qu'il voyage par terre ou par mer, qu'il se rende dans la verte Érin, sous le climat plus froid où fleurit la bruyère, sur l'heureux sol de la France, ou dans ses domaines héréditaires de Hanovre, mes vœux le suivront partout. Je suis Écossais, et je crois que le même sentiment remplissait tous les cœurs, lorsque notre monarque arriva dans sa bonne ville d'Auld-Reekie ; mais Sandy a le cœur entouré des glaces du Nord, et elles ont besoin de quelque tems pour se fondre. Il a d'ailleurs une sorte de roideur dans les muscles et les articulations, qui le rend gauche quand il s'agit de courber la tête ou de plier le genou. Ce n'est pas qu'il soit avare de courbettes ou de génuflexions quand son intérêt l'exige ; mais, en les faisant, il ne déploie ni agilité ni grâces. Il n'aime pas les événemens imprévus, et il fut pris par surprise

dans cette occasion mémorable, qui formera une époque brillante dans les annales de l'Écosse.

L'arrivée de sa majesté à Holyrood * produisit un grand effet. Comme les vieux murs de ce palais se seraient félicités, s'ils avaient pu parler ! car il y avait bien long-tems qu'un roi n'avait paru dans leur enceinte, et ils n'étaient plus accoutumés à voir que le malheureux débiteur qui venait y chercher un asile contre la dureté de ses créanciers. Quels souvenirs touchans cette vue faisait naître dans le cœur des vieillards ! dans quel océan de délices nageait celui des jeunes gens ! Les deux roses ** étaient unies à jamais, entrelacées de chardon, de *shamrock* et de branches de chêne *** ; elles formaient maintenant une colonne de force et de sécurité. L'année du jubilé était arrivée, et il ne pouvait exister dans tous les cœurs qu'un même sentiment. Quel mouvement général dans toute la ville pour réveiller une dignité endormie, brosser les chapeaux, ajuster les cotillons, arranger les *kills* et les *philabegs* ****, prendre la tournure

* Palais des rois d'Écosse.

** La rose blanche et la rose rouge, emblêmes des deux partis qui divisèrent long-tems la Grande-Bretagne.

*** Symboles de l'Écosse, de l'Irlande et de l'Angleterre. Le *shamrock* est une espèce de *trifolium* qui figure dans les armoiries d'Irlande.

**** Jupons courts que portent les montagnards écossais.

de courtisans, et se donner un air d'aisance! Quels efforts pour se défaire de l'accent écossais, et y substituer l'euphonie de nos compatriotes du sud!

L'objet important était de prendre le costume national; et jamais les tailleurs n'eurent tant d'occupation à Édimbourg. Combien le malin Sandy rit dans sa barbe en voyant les montagnards de Saint-James-Square de Londres, et surtout un montagnard de la cité, comme sir Billy Blubberchaps *, le *fidus Achates* de notre Énée! Sa Majesté elle-même encourageait les vieux, car elle trouvait une source inépuisable de gaîté dans l'extérieur grotesque de l'alderman qui marchait à sa suite, et qui, dans les vêtemens qu'il avait pris, semblait aussi à son aise qu'une tortue tournée sur le dos. Au surplus, on le voit encore briller aujourd'hui dans mainte caricature, où on l'a représenté,

* Sir W — C —, alderman de la cité de Londres, qui suivait le roi dans ce voyage. Le roi, ayant pris les vêtemens des montagnards, son *fidus Achates* crut devoir en faire autant. Mais autant ce costume allait bien à la taille noble de Georges IV, autant il convenait peu à l'embonpoint du gros alderman, auquel on pouvait appliquer le vers de Juvénal :

Montani quoque venter adest abdomine tardus.

On aurait peine à se figurer le nombre de plaisanteries, de quolibets et de caricatures dont il fut l'objet.

aussi fidèlement qu'il était possible de le faire sans s'exposer à tomber entre les griffes de ce corps estimable, la société pour la répression du vice; et l'on n'oubliera jamais la visite qu'il rendit en grand costume au lord prévôt, avant la fête civique.

Quiconque connaît l'Écosse ne supposera pas que cette époque de joie et de plaisir ait pu se passer sans querelles; mais elles ne furent pas vidées comme elles l'auraient été dans l'ancien tems; on n'en appela pas au glaive et au poignard; les cours de justice devinrent le champ de bataille, et au lieu de sang, il n'y coula que de l'encre. Il y en eut une entre autres qui fit beaucoup de bruit, et qui est encore *sub judice*. Voici ce dont il s'agit :

Deux chefs montagnards, qui depuis longtems ne vivaient pas en très-bonne intelligence, avaient droit de porter dans leurs armoiries un *lion rampant*. Tous deux arrivèrent à Édimbourg à la tête d'un détachement de leur clan, précédés de leur bannière, sur laquelle étaient peintes lesdites armoiries. L'un d'eux remarqua que les moustaches du lion de l'autre avaient un poil de plus que celles du sien, et demanda la suppression de ce poil insolent. Celui-ci prétendit que son antagoniste n'avait pas le droit de faire la barbe à son lion; et l'affaire fut portée devant le tribunal qu'on nomme la cour de l'or-

dinaire. Là, la grosse perruque qui présidait, déclara le lion du défendeur autorisé à conserver le poil faisant l'objet de la contestation ; mais le demandeur en appela à la cour supérieure, qui infirma le premier jugement. Cependant la partie adverse, ne regardant pas comme infaillible la sagesse des seize perruques qui avaient rendu cette décision, consulta à Édimbourg et à Londres ; et d'après l'avis de Jemmy Giblets, dont j'ai déjà parlé, et qui se flatte d'avoir la part du lion dans cette affaire, en appela de nouveau à la chambre des pairs ;

Rerum dominos, gentemque togatam.

et ce tribunal auguste va avoir à prononcer définitivement sur le triomphe ou la chute du poil récalcitrant.

Il fut un tems, dans les annales de la féodalité, où une affaire si importante n'aurait pas été une querelle de mots, n'aurait pas donné lieu à d'énormes dossiers de procédure ; le sabre serait sorti du fourreau, la lance aurait rencontré le bouclier, des crânes brisés auraient montré l'organe de la destruction, et la force aurait prouvé à qui appartenait le droit. Mais le domaine des procureurs a usurpé sur celui des guerriers, et le montagnard n'est plus ce qu'il était autrefois. Nous ne vivons plus dans le tems où le chef d'un clan avait droit de vie et de

mort sur ses vassaux, et où la fidèle épouse de Donald allait le chercher dans la retraite où il s'était caché, en l'exhortant à se laisser pendre de bonne grâce, et à ne pas exciter par sa désobéissance le courroux du laird, qui pouvait faire tomber sa vengeance sur sa famille. Je le répète, ces jours sont passés, et ils ne reviendront plus.

Il existe pourtant encore un chef de clan, qui est pair en même tems, qui se croit sans doute toujours revêtu d'une sorte d'autorité souveraine; car s'il fait un bail à un fermier, il le finit toujours par ces mots : « Donné en notre palais de.... » On cite aussi un autre vieux chef montagnard, qui parle toujours de son peuple, de son château, de ses ancêtres et de son caveau sépulcral, avec toute l'importance des siècles passés; mais, hélas ! on rit de l'un, et l'on n'écoute pas l'autre. Si les choses continuent à marcher du même pas, nous ne connaîtrons bientôt plus le costume et les mœurs du vrai montagnard d'Écosse que par ce que nous en verrons sur le théâtre, ou ce que nous en lirons dans les romans. Un oubli profond les couvrira, et l'on n'y fera pas plus d'attention qu'aux histoires que les Irlandais racontent encore avec emphase d'un Brian Boru, des chevaliers de la Branche Rouge, du chef aux Boucliers d'or, et de tous les Os et les Macs, qui ont jadis régné, suivant eux,

dans l'île Verte. Mais cette digression est assez longue ; il faut en revenir à mon sujet, et terminer.

Il y a long-tems que les hordes du Nord, qui inondèrent et conquirent autrefois les états du Sud, ne sont plus à craindre isolément. Ceux qui les composent ne servent plus qu'à faire nombre sur le champ de bataille, où ils sont mêlés avec leurs frères de l'Est, de l'Ouest et du Midi. C'est ainsi que le montagnard d'Écosse se trouve aujourd'hui confondu avec ses voisins, les habitans des basses terres. Mais quoiqu'il conserve encore quelque chose de sa rudesse primitive, il aura toujours une place dans mon affection. Si je blâme son orgueil irascible, je vois à côté une générosité hospitalière ; et la vertu fait oublier le défaut : si je remarque son air hautain et soupçonneux, je me rappelle qu'il n'a eu que trop de raisons pour devenir méfiant, et qu'il a été bien des fois victime de la confiance qu'il a accordée à des hommes rusés et artificieux. Mais l'huile de ma lampe touche à sa fin, et m'avertit de finir. Un critique me dira sans doute que j'aurais pu me dispenser d'entamer ce sujet, attendu que j'ai déjà dit quelques mots ailleurs sur le voyage du roi en Écosse. L'observation est juste, et je l'en remercie. Se répéter est un défaut auquel la vieillesse est sujette ; mais je lui dirai qu'il est quelques sujets dont on peut dire :

Decies repetita placebunt.

— Nº LVII. —

LA FOY ET LA DRAJE.

Les réflexions sur le passé procurent un doux plaisir qui fait sur le cœur une impression plus profonde que toutes les jouissances du luxe et de la pompe que nous offre le présent, et qui ont toujours plus d'éclat que de solidité. Le présent peut nous tromper, mais il n'en est pas de même du passé, car il ne laisse aucune incertitude, et il est comme l'amitié qui a été mise à l'épreuve. D'ailleurs, l'homme est destiné à mêler des regrets à ses plus tendres affections, à ses momens de plus grand bonheur; et le doux regret que nous occasionne le temps qui s'est écoulé est au cœur ce que sont à un paysage les derniers rayons du soleil couchant, ou la lumière, encore plus douce et plus modeste, de la lune quand elle succède à l'astre du jour.

Il en est de même des sensations que fait toujours naître en moi le souvenir d'une fête écossaise, nommée la *Foy*. C'est un rêve auquel je me livre avec plaisir tout éveillé, quand, après avoir dîné, je me trouve sans autre compagnie

que mon verre et mon carafon de vin. Mon esprit se reporte alors sur les scènes que m'offre le passé, et sur des amis que le fleuve du tems a emportés, et qu'il a entraînés dans une nouvelle patrie dont ils ne peuvent plus revenir.

J'étais encore bien jeune quand je me séparai d'un ami de collége, que je crois voir encore à l'instant où j'écris ces lignes, et dont le souvenir mouille mes paupières de larmes si douces, que je serais bien fâché de les arrêter. Je le vois dans toute la force de la jeunesse, dans la fraîcheur et la beauté du printems de ses années, grand, bien fait, ayant une vigueur de corps qui ne cédait qu'à la force de son ame; et cependant son cœur, si mâle, était doué d'une bonté si touchante, que la douceur de la plus douce des femmes pouvait à peine se comparer à la sienne. Paix à tes mânes, compagnon de ma jeunesse! Tu as succombé pour la cause de ta patrie comme le jeune chêne de la forêt tombe sous la hache; mais tu n'es pas, tu ne seras jamais déracinéde mon cœur.

Cet estimable ami venait de finir ses études; il avait l'esprit aussi orné que son ame était courageuse, et il se disposait à aller cueillir des lauriers sous les bannières de sa patrie. Avant de partir, il voulut donner un dîner d'adieu à ceux de ses camarades de classe avec lesquels il avait été le plus intimement lié et qui l'aimaient comme

un frère; et il ne manqua pas d'y inviter aussi l'honnête dominie qui avait dirigé ses pas dans la carrière des lettres, qui lui avait inspiré les principes de morale qu'il n'oublia jamais. Ce fut une scène délicieuse, une nuit consacrée au véritable plaisir. Pas une parole ne sortait de la bouche qu'elle ne partît du cœur, et la main qui s'avançait pour en saisir une autre était sûre de serrer celle de l'amitié.

Je ne m'étendrai pas sur ce tableau, quoiqu'il m'offre des souvenirs enchanteurs ; je ne peindrai pas la larme du regret tombant dans la coupe présentée par l'affection ; je passerai sur-le-champ à la description de la fête de la *Foy* du Calédonien, qui y a bien quelque analogie, quoiqu'elle soit inconnue à l'habitant du sud de la Grande-Bretagne.

Quand un jeune homme est sur le point de quitter le collége ; quand un parent, un ami, un voisin, est à la veille de partir de son pays, il est d'usage en Écosse, depuis un temps immémorial, qu'il donne un repas d'adieu qu'on appelle la *Foy*. Ce n'est point un banquet auquel préside l'orgueil, et où l'on étale une riche vaisselle d'argent et des porcelaines magnifiques ; ce n'est point un dîner d'intrigue pour accaparer des voix dans une élection, ou gagner des partisans dans le sénat ; ce n'est point un repas donné par un joueur à celui dont il veut faire sa victime,

et à qui il espère le faire payer bien cher ; c'est un festin d'amitié auquel le cœur préside, où tout est sincérité et affection : Bacchus peut y échauffer un peu la tête ; le cœur peut éprouver quelques regrets quand on songe à la séparation qui va le suivre ; mais le plaisir ne laisse pas après lui une épine empoisonnée. C'est une de ces occasions rares dans la vie qu'on peut nommer la fête de l'affection, où chaque coupe qu'on vide est une oraison muette pour la prospérité de celui que nous aimons, et qui nous paie par une réciprocité de sentimens ; une prière fervente pour son retour. Si la langue est étrangère à l'éloquence, les yeux brillent d'expression, les joues sont empreintes des couleurs de la tendresse et de la vérité, et ces interprètes de la nature se font mieux entendre que les discours les plus fleuris.

Le nom de *Foy*, donné à cette fête, suffit pour en démontrer la valeur et prouver la sincérité qui y préside. C'est « sa foi » que l'ami qui va partir engage aux compagnons de sa jeunesse ; c'est une foi qui n'est ni spéculative ni sceptique ; qui n'est ni chancelante, ni intéressée ; qui n'est ni feinte, ni mercenaire ; elle est véritable, ferme, inébranlable, honnête, constante ; c'est une foi sur laquelle vous pouvez risquer votre vie et avancer votre honneur, car celui qui vous l'a donnée défendra l'une et l'autre au péril de ses jours.

L'amphitryon de cette fête cordiale vous donne sa foi qu'il ne vous oubliera jamais, qu'à quelque distance qu'il puisse se trouver, il aura toujours devant les yeux son pays et ses amis. C'est une promesse solennelle faite par son cœur plutôt que par ses lèvres, que l'absence, le tems, les lieux, les circonstances, le malheur, la prospérité, ne changeront jamais son cœur, n'en banniront jamais ses compagnons, ne rompront jamais les nœuds du devoir, du patriotisme et de l'amitié qui l'unissent à eux.

Qu'on ose dire après cela qu'une telle réunion n'offre pas un caractère de solennité. On ne pourrait le prétendre sans violer la vérité et insulter l'humanité. La *Foy* est sanctifiée par l'amitié, et l'antiquité de cet usage lui donne une nouvelle dignité. Il est cher à tout Écossais, non-seulement par la nature sacrée de l'obligation qu'il impose, mais parce qu'il convient à l'esprit du Calédonien, qu'il a de l'affinité avec son cœur, qu'il est en rapport avec tous ses sentimens. On peut croire que la partialité préside à un tableau tracé si fortement, mais je serais injuste si je lui donnais un autre coloris, si je n'en assurais pas la ressemblance autant que mes faibles moyens me le permettent, si je défigurais un seul trait du cœur de l'Écossais, si je dénaturais une seule de ses habitudes.

La *Foy* n'est donc pas simplement un dîner

d'adieu, tel qu'on en donne en d'autres pays; c'est une fête dont le but spécial est de garantir une constance inaltérable d'affection, une réciprocité invariable de sentimens et de souhaits, une réunion instituée pour former entre des amis et des concitoyens un engagement volontaire et mutuel, en addition à ceux que la nature avait déjà fait contracter à nos cœurs, engagement qui est enregistré sur les tablettes de la mémoire. Pendant la vie, il nous attache l'un à l'autre; après la mort, il nous fait vivre dans le sein de l'amitié, et triomphe ainsi du trépas.

La foi d'un Écossais pour ses amis et pour sa patrie est un principal objet dans sa vie, une marque distinctive de son caractère. Le sentiment naît en lui dès sa première jeunesse, à l'époque où il finit ses études et où il va commencer une nouvelle carrière; il dure autant que sa vie, et il ne cesse d'exister que lorsque le cœur qui l'a conçu a cessé de battre.

Heureux les amis qui ont été unis dans leur jeunesse, qui se sont fidèlement soutenus pendant les épreuves de la vie, qui ont partagé ensemble les sourires de la fortune, qui se sont mutuellement aidés à porter le poids des revers et des malheurs dont la vie est toujours plus ou moins parsemée, enfin qui ont employé la voix de l'affection pour adoucir les angoisses de la mort de ceux à qui ils survivent. De tels hom-

mes peuvent jeter leurs regards sur le passé avec une tendre émotion, et envisager l'avenir avec une humble espérance. Leur mémoire dore le tems qui n'est plus, et leur confiance en l'Être suprême orne l'avenir des plus riches couleurs. Les compagnons de leur enfance que la faux du tems a épargnés seront encore ceux de leur vieillesse, et leur droiture, leur honneur, leur foi, les feront respecter pendant tout le cours de leur vie, comme l'héliotrope honore le soleil à son coucher, avec le même zèle qu'à son lever.

De tous les pays de l'univers, l'Écosse est celui où les parens et les amis observent avec le plus de rigueur et de ponctualité les anciens usages et les règles du décorum. Nul événement remarquable qui se passe dans une famille n'est vu avec indifférence par aucun de ses membres, et toutes les fois qu'ils peuvent rendre un service, donner une preuve d'attachement ou une marque de respect, ils s'identifient avec le nom de leur maison et avec celui non moins sacré de l'amitié.

A la fin du drame compliqué de la vie, ce devoir est accompli par les Écossais de la manière la plus solennelle. Les parens les plus éloignés ne voudraient pas se dispenser de suivre à la tombe les restes du défunt, et non-seulement de les suivre, mais de les contempler, d'y jeter un dernier regard, de payer le tribut généreux

d'une larme ou d'un soupir à l'être qu'ils respectent encore, quoiqu'ils n'aient plus rien à en espérer, rien à en réclamer, aucun intérêt à faire valoir, aucune vue à réaliser : ils sont même présens à ce qu'on appelle le *chesting*, c'est-à-dire l'instant où l'on cloue le dessus du cercueil, et quiconque connaît le caractère écossais, quiconque a assisté à cette cérémonie, conviendra qu'on y apporte la gravité, le sérieux, la dignité et l'air de soumission respectueuse aux volontés de la Providence, qui conviennent en cette occasion.

Quel que soit le rang que le défunt ait occupé dans le monde, quelle que soit la condition des parens et amis réunis pour célébrer ses obsèques, la même attention aux convenances et au décorum préside à cette scène mélancolique. Les parens se saluent d'un air tranquille et en silence ; la vivacité de la jeunesse prend la maturité de la réflexion ; la joue sillonnée du vieillard porte la pâle livrée du chagrin. La plupart des spectateurs ont la tête baissée, soit pour se livrer à la méditation, soit pour exprimer leur conviction de l'incertitude de la vie humaine, et leur résignation à la volonté du ciel. Souvent le mérite et les bonnes qualités du défunt forment le sujet lugubre d'une courte conversation, car le silence n'est interrompu que par quelques phrases de regret ou d'éloge, pour faire honneur à sa mémoire.

Le cercueil est fermé, et l'enveloppe mortelle de l'homme a disparu pour toujours ; mais l'impression reste profondément gravée dans les cœurs des spectateurs. « Nous ne verrons plus son semblable » est une oraison funèbre fréquemment prononcée en termes plus ou moins éloquens, plus ou moins recherchés. Le cercueil marche en avant, et on le suit avec ordre et décence; et quoique en Écosse, d'après les rites de l'église presbytérienne, on ne fasse plus aucune prière dès que le corps est sorti de la maison funéraire, les pleurs et l'affliction l'accompagnent jusqu'au tombeau. Pendant qu'on descend le défunt dans sa dernière demeure, chacun se découvre la tête, et la baisse avec un air respectueux. Alors les amis se joignent aux amis, les parens aux parens, et en général on se sépare dans le plus profond silence.

Je ne nierai pas qu'il n'y ait quelque chose de majestueux et d'imposant dans le chant de l'antienne funèbre, dans le son solennel de l'orgue, dans les notes lugubres du *Requiem*, en un mot dans le cérémonial funéraire d'autres religions, dans les cierges allumés, et dans le signe de notre rédemption qu'on porte en tête du convoi. Je ne fais la guerre à la foi de personne, et mon projet n'est pas de discuter ici laquelle est la meilleure; je désire seulement faire ressortir le décorum respectueux avec lequel l'Écossais rend à son

parent, à son ami les derniers devoirs, décorum qu'il n'oublie dans aucune des circonstances sérieuses de sa vie. Il est naturellement grave, et c'est de cette gravité que découlent, en grande partie, ses bonnes qualités, ses talens et ses succès.

J'en viens maintenant à la cérémonie de la *draje*, ou du *trajet*. Dans des temps plus reculés, c'était l'offrande votive d'une coupe de vin au défunt, qu'on répandait sur son corps avant de fermer le cercueil; et dans les provinces éloignées de la capitale, cette coutume est encore observée même aujourd'hui; mais dans les cercles plus policés, cet usage antique se réduit à offrir des rafraîchissemens aux parens et amis rassemblés, rafraîchissemens qui consistent en vin et en gâteaux, et ce serait manquer aux convenances que de ne pas tremper aux moins ses lèvres dans le verre en cette occasion. Cette coupe se boit dans la chambre où est encore le défunt, où ses restes inanimés semblent vouloir encore imiter l'hospitalité de ses ancêtres. « A sa mémoire! » dira quelqu'un en soupirant; un autre prononcera quelques mots à son éloge; un troisième remuera les lèvres en faisant une prière mentale, tandis qu'un quatrième prendra la coupe avec un silence expressif; mais son œil humide, ses lèvres tremblantes et ses nerfs agités prouvent la violence qu'il se fait pour ne pas

annoncer sa douleur par de plus vives démonstrations.

L'homme du monde, dont l'ame participe à la nature de l'argile qui lui sert d'enveloppe, et qui, à force de raffiner sur les plus doux sentimens et les liens les plus tendres de la nature, finit par les user au point qu'ils ne sont plus qu'une superficie brillante, tournera en ridicule ces cérémonies calédoniennes, n'y verra qu'un reste absurde des tems de féodalité, et les confondra même avec les coutumes puériles des siècles barbares; mais j'avoue que partout où je trouve un sentiment fortement prononcé, et que ce sentiment se rattache à l'humanité, j'en vois toujours briller la flamme avec plaisir. Si l'on se dispense d'en faire un holocauste public, on doit se glorifier de son existence secrète, car c'est cette flamme qui échauffe tant d'ames grossières, et qui leur inspire une ardeur héroïque, un patriotisme à toute épreuve, une généreuse bienveillance et une amitié inébranlable.

Ces cérémonies funèbres sont religieusement observées dans les classes inférieures en Écosse, et surtout en Irlande. Dans ce dernier pays, on y ajoute ce qu'on appelle la *veillée des morts;* la douleur s'exprime par des hurlemens; on chante à haute voix les louanges du défunt, on allume des cierges, on donne un festin funéraire, qui devient souvent une orgie, et qui se

termine quelquefois par l'ivresse, les querelles et les coups. Mais qui pourrait considérer ces excès comme faisant partie de la cérémonie funèbre, comme y ayant le moindre rapport ? Des malheurs, des querelles, des dissensions de famille peuvent naître des meilleures institutions, sans être pour cela la suite d'une cérémonie instituée pour honorer le mérite qu'on regrette, pour célébrer la valeur au tombeau, pour élever un monument d'éloges aux vertus de celui qu'on chérissait pendant sa vie.

En addition à ces cérémonies celtiques et hibernoises, le montagnard écossais déploie, en cette occasion solennelle, la bannière de son clan, ornée de crêpe noir; les cornemuses marchent en avant en jouant des airs lugubres; on tire des coups de pistolet sur la tombe du défunt, et l'on finit par aller boire la *draje*.

Telle est la description fidèle de cette coutume nationale, et je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier l'effet qu'elle doit produire. Je me bornerai à leur faire observer que, quoiqu'elle commence à tomber en désuétude dans la partie méridionale de l'Écosse, où l'on a pris les mœurs anglaises, elle est encore en pleine force dans les comtés du nord, dont les habitans conservent plus fidèlement les impressions qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Quant à moi, j'avoue que je prends intérêt à ces rites vénérables, et

que mon cœur tressaille en songeant au principe qui les a fait adopter. Amour et fidélité pour les vivans, honneur et vénération pour les morts, telle sera toujours ma profession de foi, comme c'est celle de l'honnête Calédonien.

—

— N° LVIII. —

CHASSE SUR LES MONTAGNES.

Le souvenir du plaisir que m'avait procuré une excursion sur les montagnes d'Écosse fut longtems le sujet de mes rêveries solitaires, et enfin je me décidai l'année dernière à faire une seconde visite à un pays dont les beautés naturelles avaient fait une profonde impression sur mon imagination, et dont les habitans vertueux et hospitaliers avaient laissé sur mon cœur des traces que la reconnaissance rend ineffaçables.

J'y trouvai le gibier prodigieusement rare, car j'y arrivai vers la fin de l'automne, et nombre de chasseurs qui m'y avaient précédé avaient déjà déclaré une guerre à mort aux pauvres habitans des bruyères. Les tubes meurtriers des descendans des Mac-Tuffs, les mousquets des chefs en tartane et les fusils à deux coups d'une foule d'étrangers avaient porté le ravage dans les tribus ailées. Mais, si la chasse fut mauvaise, j'en fus dédommagé par l'hospitalité, car toutes les portes et tous les cœurs s'ouvrirent pour

moi, et j'eus lieu de m'applaudir d'avoir fait une plus ample connaissance avec le pays qui a vu naître Burns, Thomson, Graham, Scott, Campbell et Ferguson.

Pour décrire la beauté des environs des lacs, il faudrait une plume plus éloquente que la mienne. Jamais je n'avais contemplé avec plus de délices les œuvres de la nature ; jamais je n'avais vu un plus heureux mélange du beau et du sublime, ayant devant les yeux, d'une part, des lacs de cristal, des ruisseaux roulant une onde pure, des pâturages rians, des bruyères pourpres, des vues pittoresques et un ciel d'azur; et de l'autre, des montagnes sourcilleuses, des bois antiques et des cataractes se précipitant avec impétuosité du haut des rochers. J'avais une lettre de recommandation pour un chef montagnard, qui me présenta à un grand nombre de ses amis, et tous se disputèrent à qui me ferait meilleur accueil. On me retint si longtems que, l'hiver étant déjà fort avancé, je résolus d'attendre le retour du printems pour partir, et je passai le tems intermédiaire à chasser la bécassine.

Le neige est favorable pour suivre les traces du lièvre, et après une nuit où il en avait tombé beaucoup, je partis le matin avec des intentions meurtrières, ayant deux levriers pour poursuivre le lièvre, un cheval de chasse, deux épagneuls

pour les oiseaux aquatiques, deux montagnards armés de longs bâtons pour battre les buissons, un domestique portant mes gibecières et quelques provisions, deux fusils à deux coups et des munitions comme si je me fusse disposé à combattre une armée. Le jour était beau, mais le soleil souriait comme les grands, c'est-à-dire d'une manière douteuse et incertaine, et sa chaleur ressemblait à celle d'une passion subite : elle était violente et passagère. Bientôt l'horizon se chargea de vapeurs, un épais brouillard empêcha de distinguer les objets à cinquante pas, et après quelques heures d'assez bonne chasse, il fallut songer à battre en retraite.

Au milieu des bruyères, des genêts et des pins, dont chaque branche semblait chargée de diamans, s'élevait une fumée en forme de spirale qui montait peu à peu au dessus du brouillard. L'air devenant plus vif et plus froid de moment en moment, et les vapeurs s'épaississant, je m'avançai vers cette demeure rustique, et je ne tardai pas à y arriver. J'hésitai un moment. « Frappez, me dit un de mes montagnards, on vous ouvrira, et vous êtes sûr d'être bien reçu. — C'est beaucoup dire, Mac-Laughlin, lui dis-je; mais ce n'est rien de trop quand on connaît l'hospitalité de ce pays. » En effet, quand l'homme a ouvert sa porte et son

cœur à son semblable, n'a-t-il pas rempli un de ses plus importans devoirs ?

J'entrai dans la cabane, et je vis devant moi le chef d'une nombreuse famille. Je lui demandai la permission d'attendre chez lui jusqu'à ce que mon domestique eût eu le temps d'aller chercher mon cabriolet pour me reconduire chez l'ami où je logeais. « Bien certainement, » me répondit Donald en appuyant sur ces mots, et d'un ton qui indiquait quelque surprise, comme s'il eût voulu dire : « Pouvez-vous croire que je vous refuse une telle demande? doutez-vous de l'hospitalité d'un montagnard? ne savez-vous pas que vous pouvez lui confier votre fortune et votre vie ? » Mac-Laughlin lui dit quelques mots en sa langue. Celui de *sassenach* fut le seul que j'entendis, et j'en conclus qu'il informait son hôte que l'étranger qui se trouvait chez lui était un Anglais. Mon hôtesse alla chercher une bouteille, sans doute pour me prouver qu'il ne régnerait pas de sécheresse dans l'accueil que je recevrais, et m'offrit un verre de whiskey, le meilleur que j'eusse encore bu, après y avoir goûté la première, suivant l'usage. On me servit ensuite des œufs, du mouton froid, du jambon, du saumon salé et de ces gâteaux grillés qu'on appele *bannocks*, et les deux montagnards qui me suivaient ne furent pas oubliés.

Ce qui me surprit davantage, ce fut le sang-

froid avec lequel Donald continua à s'occuper de ses affaires intérieures. « Lisez votre leçon à l'étranger, Jessy, » dit-il à une petite fille de sept à huit ans, qui se leva aussitôt, et me fit une révérence où il entrait certainement plus de respect et de sincérité que dans celles qu'on voit faire à la cour et dans les cercles du grand monde. Elle me lut alors, d'un voix claire et distincte, un chapitre de la Bible, et le peu d'accent du pays qu'elle avait conservé n'avait rien de désagréable. Elle n'avait pourtant eu d'autre institutrice que sa mère, qui était née à Inverness. Ce fut ensuite le tour de son frère aîné Rorie, qui nous chanta, dans la langue du pays, une ballade d'Ossian.

Mon cabriolet arriva, et je me préparai à quitter mes nouveaux amis; mais avant de m'en séparer, je voulus leur donner un lièvre et quelques bécassines. J'ouvris une de mes gibecières, et j'avais fait un grand carnage. « Pauvres oiseaux! s'écrièrent en même tems Donald et sa femme; vous leur avez fait passer une mauvaise journée! » Un sentiment indéfinissable, un reproche que me faisait l'humanité blessée, s'élevèrent alors dans mon sein; et je crois que ma physionomie n'exprimait alors que le chagrin et l'humiliation. Au lieu d'admirer mes prouesses, ces bonnes gens s'appitoyaient sur le sort des victimes de mon plaisir.

Je montai en cabriolet, et je partis; mais j'emportai avec moi une leçon morale. L'occupation de toute ma matinée n'avait été qu'un tems mal employé. Je n'avais rendu aucun service à mes semblables; et j'avais répandu la consternation et la mort parmi les innocens habitans de l'air et des vallons, tandis que le cultivateur que je quittais avait travaillé à ses champs hors de chez lui, et répandu les germes de l'instruction dans l'intérieur de sa famille. Je m'étais occupé d'œuvres de mort, tandis qu'il s'employait à des œuvres de vie. J'avais été le destructeur d'êtres faibles et sans asile, et il avait donné un abri à ceux qui en avaient besoin. Le parallèle n'était pas soutenable; je rougis de moi-même, et à compter de ce moment le fusil de chasse ne reparut plus entre mes mains.

— N° LIX. —

LE PROSCRIT MONTAGNARD.

Il ne peut exister de spectacle plus pénible pour l'humanité que celui d'un pays divisé par des dissensions intestines, où l'on voit le frère armé contre le frère, le voisin combattant contre le voisin. Et cependant nos trois royaumes ont été plus d'une fois le théâtre de cette triste scène.

L'Irlande n'est même pas encore délivrée de ces animosités cruelles, et de ces divisions qui déchirent le sein des familles, et qui déshonorent une île que la nature a traitée avec tant de prodigalité, mais que ses enfans dénaturés souillent tous les jours par des meurtres et des actes de brigandages commis au nom de la religion, et par esprit de parti.

Il fut une époque, celle de la lutte des Stuarts, où l'Écosse donna aussi de lamentables exemples de querelles domestiques qui en dépeuplèrent le sol, et qui l'abreuvèrent du sang de ses enfans les plus braves : et dans quelle contrée en trouver qui le soient davantage? Mais il est conso-

lant de songer que ces divisions n'occasionèrent que peu de crimes; que peu de sang coula sur les échafauds; que peu de fortunes furent ébranlées, et qu'après les convulsions d'une révolution, la paix, l'union et l'amitié se rétablirent dans le pays, et ne furent plus troublées. Quelle différence en Irlande! l'esprit sanguinaire de rébellion et d'animosité, mal étouffé, y éclate sans cesse, comme une blessure mal fermée qui se rouvre, et empêche la marche des sciences, arrête les progrès des lumières et oppose une barrière aux rayons de l'expérience qui voudraient percer le nuage d'erreurs et de préjugés qui couvre toujours la surface des campagnes riantes de l'Irlande, dont le climat est si doux et si tempéré, qu'il est étonnant qu'il n'exerce pas plus d'influence sur ceux qui l'habitent.

Mais revenons-en à la Calédonie. Les rébellions de 1715 et de 1745 éclaircirent les rangs écossais, et l'émigration qui suivit la défaite priva la mère patrie de bien des bras vaillans. Des armées étrangères se recrutèrent de héros expatriés, qui périrent sur le champ de bataille ou qui traînèrent dans l'exil une misérable vie, tandis que les individus de leur famille qui étaient restés dans leur patrie obtinrent leur pardon par une soumission faite à propos, ou ne prirent aucune part à la lutte presque générale, ou se

joignirent au parti du plus fort quand ils la virent sur le point de se terminer. Il n'en fut pas de même dans les montagnes d'Écosse. Mais je n'ai dessein ni de tracer ici une ligne pénible de démarcation, ni de discuter s'il était à propos de céder à cet esprit de paix et de conciliation qui gagna bien des cœurs à la cause d'un gouvernement qui préférait la clémence à la confiscation, le pardon à la vengeance, et qui ne voulait pas faire retomber sur des fils et des parens la peine des fautes de leurs pères et de leurs familles.

Le chef du clan Mac-D*** avait porté les armes pour les Stuarts en 1745; ses frères nombreux avaient combattu, versé leur sang, et succombé sur le champ de bataille pour la même cause. Ils avaient épuisé les dernières ressources de leurs coffres, vendu leur récoltes futures par anticipation, porté la hache dans leurs bois et fait des emprunts sur leurs biens. Leurs fidèles vassaux s'étaient mis en campagne avec eux, avaient comme eux répandu leur sang pour la race exilée, avaient trouvé la mort dans les combats, et il ne restait d'eux que le souvenir de leur courage et de leur fidélité. Ceux que Mars avait épargnés abandonnèrent leur patrie pour fuir la pauvreté, la misère et les persécutions.

Les enfans d'un jeune frère, prudemment élevés par une dame qui habitait les basses ter-

res, devinrent les représentans de la branche aînée, qui se trouvait proscrite, et obtinrent la possession des domaines qui lui appartenaient. Le nouveau laird avait étudié la jurisprudence, et comme les hommes de loi, en Écosse, sont en général prudens et *discrets*, il pensa qu'il serait impolitique de faire passer des secours à l'héritier légitime, proscrit, et étant au service de la France.

Le tems fit oublier en partie le souvenir des dissensions intestines; la clémence royale s'étendit sur quelques familles exilées; les préjugés commencèrent à se dissiper; des proscrits qui n'avaient pas obtenu leur grâce revinrent dans leur pays pour en respirer l'air avant de mourir, et être ensevelis ensuite dans le tombeau de leurs pères, et l'on ferma les yeux sur leur retour.

Voyant la paix et l'espérance luire de nouveau sur ses montagnes, Roderick, l'héritier légitime du chef du clan de Mac-D***, proscrit depuis tant d'années, et que la mort semblait oublier, comme les balles et le sabre l'avaient épargné, retourna dans son pays natal pour y verser des larmes sur la grandeur éclipsée de sa famille, s'y livrer à des souvenirs dont l'amertume n'était pas sans douceur, et offrir des prières sur le tombeau de ses compagnons d'armes qui avaient péri les armes à la main. Il avait une pension de

la cour de France, la croix de Saint-Louis et le grade de colonel.

Son frère cadet, qui avait pareillement émigré, et qui avait obtenu le rang de major au service de France, avait épousé une dame de ce pays, qui lui avait laissé en mourant une petite fortune, grâce à laquelle il lui fut possible de retourner aussi dans ses montagnes, et d'y vivre avec économie, mais honorablement. Son cœur s'ouvrit pour tout ce qu'il y revit, excepté pour l'usurpateur des biens qui avaient appartenu à la branche aînée de sa famille; et comme il n'était d'accord avec le nouveau laird ni en religion, ni en politique, tout s'opposait à ce que les membres divisés d'une même maison se rejoignissent; à ce qu'un nouvel édifice de concorde et d'affection pût s'élever. Le major le regardait comme un apostat et un pillard, et le laird considérait son parent comme un rebelle et un proscrit.

A son retour, le major avait découvert un vieux cousin germain, couvert de blessures, qui végétait dans un état voisin de la mendicité; il lui avait donné un asile chez lui, et il partageait avec lui tout ce qu'il possédait. La cruauté avec laquelle le laird usurpateur avait laissé dans le dénuement un si proche parent, fut une nouvelle source d'animosité, et il y eut guerre à mort entre l'homme de loi et le proscrit de retour.

Enfin le vieux Roderick, frère aîné du major, tomba comme un vieux chêne dont la sève est tarie, et un concours nombreux de parens se réunit pour le conduire au tombeau. Ceux mêmes qui l'avaient renié pendant sa vie, se frappaient alors la poitrine, et s'écriaient en s'essuyant des yeux que le regret remplissait de larmes : « Hélas ! pauvre Roderick ! il était aussi brave que son épée ! Qui aurait pensé qu'il nous quittât si promptement! » Parmi ceux qui l'avaient négligé pendant sa vie, et qui venaient lui rendre les derniers devoirs, il s'en trouvait même qui auraient donné la moitié de leurs biens pour le rappeler à la vie, ou du moins pour lui avoir témoigné plus d'affection depuis son retour. Plusieurs qui s'étaient tenus éloignés de lui, de crainte qu'on ne crût qu'ils partageaient ses principes, ambitionnaient l'honneur d'être placés près de ses restes dans la procession funèbre qui allait avoir lieu. Les cousins arrivaient de toutes parts, sans être retenus par la distance, le mauvais tems et les mauvaises routes. En un mot, au milieu de montagnes arides, une population immense s'était rassemblée pour rendre au défunt un dernier tribut de regrets et d'affection, donner des éloges à son mérite, et oublier ses erreurs pour ne s'occuper que de ses vertus.

Le lord usurpateur ne fut pas insensible à

l'hommage rendu aux mânes de son parent. Son ame en fut émue, et l'affection avait quelque part aux larmes que lui faisait verser un sentiment d'orgueil et d'honneur. Il était fier de son parent, et sentait que la gloire dont il s'était couvert rejaillissait sur toute sa famille. Les faibles restes du clan s'étaient rassemblés; la cornemuse, long-tems muette, faisait entendre des sons funèbres, et la bannière de la famille, après avoir passé tant d'années dans l'obscurité, fut déployée de nouveau pour marcher en tête du cortége.

Au milieu de cette assemblée, électrisée par la douleur, le major était comme étouffé par son chagrin. La parole lui était refusée; mais ses yeux et tous ses traits avaient un langage éloquent. Il jetait de sombres regards sur tous ceux qui l'entouraient, comme s'il eût voulu leur dire avec indignation : « Vous savez ce qu'il a fait, comme il a combattu, combien il a souffert, avec quelle constance il a soutenu ses opinions; et cependant combien en est-il parmi vous qui lui aient rendu pendant sa vie l'hommage que vous n'osez lui refuser après sa mort ? » Il plaça une cocarde blanche sur le cercueil, prit la claymore * du défunt, l'y déposa pareillement, après en avoir baisé la poignée avec un respect religieux, et s'écria : « Qu'elle soit enterrée

* Sabre des montagnards.

avec lui; personne n'est digne de la porter ! » Pas un œil ne resta sec, les femmes poussèrent des gémissemens, la cornemuse joua un air funèbre, et tous les vassaux l'accompagnèrent de leurs voix.

Humble, pensif, honteux et repentant, mais trop fier pour savoir plier, Georges, le laird actuel, et le premier de la famille qui eût jamais porté ce nom, se tenait à l'écart derrière la foule. Il craignait de rencontrer les yeux indignés du major, et n'aurait pu soutenir la vue de ses sourcils froncés. Cependant, se fût-il agi de la vie, il n'aurait osé se dispenser d'assister avec toute sa famille à cette triste cérémonie; ç'eût été se déshonorer à jamais. Il espérait que son ennemi ne ferait pas attention à lui, et qu'il pourrait verser en silence ses larmes de regret; car il avait beau être homme de loi, le sang montagnard ne pouvait mentir, et ses sentimens étaient à l'unisson avec ceux de toute la compagnie.

Les mains tremblantes de quatre proches parens étaient sur le point de soulever le cercueil pour transporter le défunt dans sa dernière demeure, quand le major aperçut, dans les derniers rangs des spectateurs, celui contre lequel il avait depuis si long-tems nourri un ressentiment implacable. Georges rencontra ses regards, et le moment fut terrible pour lui. Il détourna

les yeux, versa des larmes amères, et s'écria enfin d'une voix entrecoupée : « Cousin, je sais que je suis ici un intrus; je ne dois pas y être vu de bon œil, je ne le mérite pas; mais je n'ai pu laisser porter dans sa tombe ce parent estimable sans lui rendre ce dernier tribut.

» —Georges, répondit le major, en prenant une attitude de fierté, mais du ton le plus doux, je ne m'attendais pas à vous voir ici, je n'y étais pas préparé; mais la mort doit enfin nous réunir : le ressentiment ne doit pas aller au delà du tombeau. Voyez ce brave soldat; il était aussi redoutable que le lion et aussi doux que l'agneau. Que toute animosité soit ensevelie avec lui. Quand deux hommes versent des larmes pour le même objet, leurs cœurs ne peuvent être bien éloignés l'un de l'autre. Conservez les domaines de mes pères; je n'en ai nul besoin, puisque je n'ai pas d'héritiers. Sans ces misérables incendiaires, qui..... Mais pourquoi rappeler de tels souvenirs ? les emblèmes de mortalité que nous avons sous les yeux nous ordonnent de tout oublier. Joignons nos mains, cousin Georges; joignons-les sur le cercueil du pauvre Roderick ; je voudrais seulement qu'il eût pu en être témoin. »

— N° LX. —

AMITIÉ DES MONTAGNARDS.

La guerre, qui cause souvent bien des vides dans la population des montagnes d'Écosse, avait appelé Mac-Alpin et Mac-Yver dans les rangs d'un régiment de leur pays. Ils étaient voisins et amis, quoique celui-ci fût plus avancé en âge que le premier.

Mac-Yver s'était enrôlé dès sa première jeunesse, uniquement par amour pour les armes. Le son de la cornemuse ne se faisait jamais entendre à ses oreilles sans faire battre son cœur, et l'harmonie sauvage de cet instrument produisait sur lui les mêmes effets que la lyre savante de Timothée produisait, dit-on, sur Alexandre. S'il entendait un air martial, le chant guerrier de son clan, l'appel aux combats, il ne respirait plus que pour la gloire, achetée par les plus grands dangers. Si les notes étaient douces et plaintives, si elles exprimaient cette mélancolie particulière aux montagnards, il était ému jusqu'au fond de l'ame, et des larmes de sensibilité trempaient ses paupières d'airain. En un mot,

Mac-Yver était aussi enthousiaste que patriote ; et le premier recruteur qui se présenta dans le vallon qu'il habitait, n'eut pas besoin de déployer les ressources de son éloquence, et de faire briller à ses yeux la gloire, le bonheur et les plaisirs de la vie militaire pour le déterminer à s'enrôler.

Ayant bien mérité de sa patrie, chargé de lauriers, et couvert d'honorables cicatrices, il fut envoyé dans son pays natal pour y faire à son tour des recrues; et Mac-Alpin, dans la fleur de la jeunesse, s'engagea sous la bannière nationale. Il y avait une grande différence entre ces deux frères d'armes; car l'un était vieux et laid, l'autre beau, jeune et bien fait; l'un s'était enrôlé par amour pour la gloire, l'autre par suite de malheurs domestiques; et leurs caractères, leurs habitudes différaient autant que leur extérieur. Cependant la plus grande sympathie régnait entre eux ; leurs cœurs étaient d'intelligence; l'honneur, le patriotisme, la bravoure et l'amitié y étaient également gravés. Mac-Yver se faisait gloire et plaisir de servir de père à Mac-Alpin, et celui-ci regardait son ami comme un modèle à imiter. Il existait entre eux une réciprocité de services fraternels. Les dangers et les plaisirs étaient en commun, comme ils n'avaient qu'une ame et qu'une bourse. Ils étaient également braves et intrépides; mais Mac-Yver

était grave et sévère, Mac-Alpin doux et mélancolique. Il portait dans le cœur un chagrin secret, qui le dévorait dans la solitude, et dont la cause était la seule chose qu'il n'eût pas confiée à son ami. Mac-Yver était souvent étonné de l'air triste et accablé de son compagnon, quand les devoirs du service et les dangers de la guerre n'occupaient pas tout son tems et toute son attention; il essaya plusieurs fois de sonder sa blessure; mais voyant que l'opération était aussi douloureuse qu'inutile, il finit par y renoncer.

Mac-Alpin fut dangereusement blessé dans une bataille, vers la fin de l'action, en combattant à côté de son ami. On le transporta à l'arrière-garde, et son camarade alla l'y rejoindre dès que son devoir le lui permit. Il apprit qu'on ne pouvait extraire la balle qui l'avait atteint à la poitrine, et qu'il fallait que son ami se résignât à la mort. Mac-Yver, en apprenant cette nouvelle, devint furieux, vomit des imprécations contre la main qui l'avait privé d'un fils, d'un frère; enfonça dans la terre la pointe de son sabre, et s'en serait volontiers percé lui-même. Il modéra pourtant ses transports, en voyant que le principe de la vie était prêt à s'éteindre chez son ami.

Mac-Alpin lui fit signe d'approcher de lui, et, mettant la main sur son cœur, lui dit d'une voix faible : « Mac-Yver ! tout n'est pas tran-

quille ici ! » Les traits de Mac-Yver exprimaient en ce moment la rage et l'amitié, la tendresse et le désespoir. Il se mit à genoux devant son frère d'armes chéri, se pencha sur son corps, et le conjura de s'expliquer : « Mac-Yver, dit le jeune soldat, dont la respiration devenait plus difficile de moment en moment, il y a une pauvre jeune fille..... » Il reprit haleine, et Mac-Yver s'écria : « Son nom ? — La pauvre Maggie, dit Mac-Alpin ; j'aurais dû l'épouser. Je crains que..... que le monde..... ne la méprise. »

Mac-Yver appuya sa large main sur la poitrine de son ami, comme s'il eût voulu empêcher son ame de trouver un passage par sa blessure, et lui dit d'un ton grave, mais avec la détermination qui le caractérisait : « Eh bien ! je l'épouserai, moi ! »

Mac-Alpin fit un dernier effort, et répéta d'une voix à peine articulée : « On la méprisera ! »

Le vieux guerrier releva la tête avec fierté : « Je voudrais bien voir, s'écria-t-il, celui qui oserait regarder avec mépris la veuve de Mac-Alpin et la femme de Mac-Yver ! »

Son jeune ami leva les yeux sur lui, remua les lèvres ; la nature lui refusa le pouvoir de former des sons ; mais son regard disait, de manière à ce qu'on ne pût s'y méprendre : « Me le promettez-vous ? »

Mac-Yver avait changé de position. Assis près du mourant, il lui soutenait la tête sur sa poitrine, et, se penchant vers son oreille, il lui répéta : « Oui, mon cher Mac-Alpin, oui, je l'épouserai. » Mac-Alpin entr'ouvrit les yeux comme pour le remercier, soupira, et cessa d'exister.

Le lendemain, Mac-Yver ne voulut prendre aucune nourriture. On attaqua l'ennemi le jour suivant, et il combattit en furieux comme Achille voulant venger la mort de Patrocle. Il ne fut pourtant pas du nombre des victimes que moissonna la guerre, et, lorsqu'il rentra victorieux dans ses foyers, il exécuta la promesse qu'il avait faite à son compagnon expirant. Il se conduisit toujours honorablement envers la femme qu'il avait épousée, et la paix, qui n'a pas été troublée depuis ce tems dans ses montagnes, ne le fut jamais davantage dans l'intérieur de sa maison.

Il y a, dans ce tableau fidèle, une ombre d'irrégularité que je ne chercherai ni à excuser, ni à défendre ; mais il offre l'impression exacte de l'amitié, de l'honneur et de la sensibilité du Calédonien.

— N° LXI. —

LE RETOUR

D'UN RÉGIMENT MONTAGNARD.

Parmi le petit nombre de vrais plaisirs de cœur dont j'ai jamais joui, je dois compter celui d'avoir vu un régiment montagnard rentrer dans ses foyers, après la dernière paix.

Dès le lever de l'aurore, presque toute la population des environs s'était réunie pour aller au devant du corps militaire, dont l'arrivée avait été annoncée pour ce jour. Dans cette foule mélangée, un œil observateur distinguait aisément les pères, les frères et les enfans, les mères, les sœurs et les filles. On voyait dans les traits de quelques-uns la joie que leur inspirait la certitude de revoir bientôt l'objet de leur affection, car ils en avaient reçu une lettre, que les savans avaient lue eux-mêmes, et que les ignorans s'étaient fait lire par le ministre ou le maître d'école. On en remarquait d'autres sur la physionomie desquels la crainte et l'espérance se peignaient tour à tour, et il en était dont la pâleur et les yeux baissés annonçaient l'inquié-

tude et les fâcheux pressentimens. Cette tendre mère, cette épouse fidèle n'avaient pas eu de nouvelles de l'objet de toute leur affection, depuis plusieurs années, et elles avaient bien des chances à redouter. La faux du tems, le glaive ensanglanté de la guerre, la mort sortant en traits de flammes de la bouche du canon, aurait-il pu échapper à tant d'ennemis combinés ?

Le tambour se fit entendre dans le lointain ; aussitôt chacun doubla le pas, et le mouvement du pouls fut également accéléré. Le son joyeux des cornemuses y succéda bientôt, et augmenta l'intérêt. Enfin les yeux, toujours fixés en avant, aperçurent les bannières, et tous les cœurs patriotes tressaillirent de joie. Le vétéran chargé d'années, le militaire couvert de cicatrices, oublièrent leur âge et leurs infirmités pour s'élancer au devant des héros qui arrivaient. Ils avaient à chercher dans les rangs des soldats un Donald ou un Alister, et qui savait s'il ne revenait pas sergent ou caporal ? Une tendre épouse jetait sur ses enfans un regard d'orgueil, et jouissait d'avance du plaisir qu'aurait leur père de les retrouver si grandis, si bien portans. Les couleurs qui paraissaient sur le visage ou qui en disparaissaient à mesure qu'on approchait, faisaient l'histoire du cœur, et annonçaient si la crainte ou l'espérance y dominait. Quelle anticipation de plaisir pour les uns !

mais quelle réalité de malheur et de désespoir attendait les autres !

Le mot *halte* m'électrisa moi-même, car je prévoyais que c'était le signal de sourires pleins de charmes, et de larmes pleines d'amertume. Je ne me trompais pas. La courte page de la vie offrit bien des lacunes, et, parmi ceux qui revenaient, il s'en trouvait que les fatigues de la guerre avaient tellement changés, que les blessures qu'ils avaient reçues avaient tellement défigurés, qu'ils étaient à peine reconnaissables. Plus d'un père, après avoir embrassé son fils, plus d'une épouse, après avoir serré son mari entre ses bras, se détournèrent pour cacher les pleurs que leur arrachait la vue des ravages occasionés par le tems et la guerre.

Ne nous appesantissons pas sur ce sujet. Le colonel déclara que le régiment était licencié. Les uns partirent avec leurs parens au comble de la joie ; les autres se retirèrent isolément de divers côtés pour voir s'ils retrouveraient les leurs. Deux circonstances attirèrent particulièrement mon attention. Un lieutenant, dont le front basané attestait les longs services, embrassait tendrement un vieillard courbé sous le poids des années, dont l'extérieur annonçait un paysan ou un berger, et qui, de son côté, lui prodiguait les caresses les plus tendres. On regardait ce groupe avec quelque surprise, et le

lieutenant, voyant que les yeux de l'officier commandant se dirigeaient aussi vers lui, se tourna sur-le-champ de son côté, et lui dit sans hésiter : « Colonel, c'est mon digne père ! » Jamais phrase si courte n'avait fait sur moi une si profonde impression. La chose était claire. La bravoure de cet officier l'avait tiré des rangs des simples soldats, et il avait assez de véritable noblesse, assez d'honneur et de grandeur d'ame pour ne pas rougir de reconnaître publiquement son père, malgré son humble condition.

La seconde circonstance fut une réponse que fit un sergent à figure grave et sérieuse, à un jeune capitaine qui lui reprochait en riant de ne pas avoir un air plus joyeux en rentrant dans ses foyers : « Sur ma foi, mon capitaine, lui dit-il, en employant le dialecte écossais, ce n'est pas toute joie que d'arriver dans son pays après vingt ans d'absence. Qui sait tous les changemens qui ont pu y survenir pendant ce tems ? Les jeunes filles sont devenues de vieilles femmes, et les vieillards ont dû payer le tribut à la nature, sans parler des autres accidens. J'ose à peine aller frapper à la porte de mes anciennes connaissances. Quant à ma famille, » et ici son accent devint plus mélancolique, « il me reste à peine un parent dans le monde. Mon père est mort des suites d'une maladie qu'il avait gagnée

en servant dans les Indes ; mes trois frères ont été tués à l'armée, et ma pauvre mère en est morte de chagrin. » L'expression de la physionomie du jeune capitaine changea sur-le-champ ; il prit la main du sergent, et lui dit : « Allons, allons Charlie, ne cédez pas au chagrin ; venez dîner avec moi, nous boirons une bouteille de vin pour vous consoler. — Cela peut vous réussir, mon capitaine, répondit Charlie ; mais ce n'est pas ce qu'il me faut. Il faut d'abord que je voie s'il me reste encore quelque ami. » Et à ces mots il se retira, *solo e pensoso*.

Je me retirai aussi en réfléchissant sur le mérite de ces hommes, qui, comme ceux que je venais de voir, dévouent leur vie au service de leur roi et de leur patrie, et qui, non-seulement, bravent tous les dangers dans les combats, mais ont encore à sacrifier les plus doux sentimens de la nature, les plus tendres intérêts du cœur; à briser les nœuds de l'amitié; à faire taire la voix de la sensibilité, pour n'écouter que celle de l'inflexible honneur. Rien ne me fait éprouver une sensation plus pénible que de voir l'image de la patience et des longues souffrances dans la personne d'un guerrier à cheveux blancs, et d'entendre dire qu'il n'est que lieutenant dans tel régiment, parce que c'est un cadet de famille qui n'a pas eu le moyen d'acheter un grade plus élevé, grade qu'il a vingt fois payé par

ses services et ses exploits. Mais la vie est une loterie, et, dans l'état militaire comme dans tout autre, bien peu de personnes ont le bonheur d'y gagner un lot.

—

— N° LXII. —

LES PÈRES ET LES ENFANS.

LORSQUE le mauvais tems me renferme dans mon petit hermitage, je m'amuse souvent à épousseter mes livres, et j'en trouve toujours quelqu'un qui me fait oublier ma solitude. On n'est jamais seul quand on a sous la main Homère et Euripide, Virgile et Ovide, Horace et Juvénal. On se trouve non-seulement en bonne compagnie, mais au milieu de génies sublimes.

Un soir qu'il tombait une pluie épouvantable, et que des moineaux, cherchant un abri contre l'orage, becquetaient sur ma fenêtre de la mie de pain que j'ai toujours soin d'y placer à leur intention, car l'homme qui ne donne pas une miette aux oiseaux, ne donnera pas un penny aux pauvres, j'ouvris Ovide au hasard, et je tombai sur l'histoire de Phaéton.

Combien de pères, pensai-je, ont à pleurer les folies de leurs enfans! Combien de jeunes gens inconsidérés et impétueux abusent de la tendresse d'un père pour en arracher des promesses téméraires, et pour s'emparer des rênes d'un

char qu'ils sont hors d'état de conduire ! Combien en est-il qui, négligeant les avis paternels, s'élèvent plus haut que leurs moyens ne le leur permettent, et en sont punis par une chute terrible ! Oui, ces fables sont pleines d'allusions utiles, et l'on peut souvent en tirer une morale salutaire ; je dis souvent, car celle de mon vieil ami Ovide est quelquefois un peu trop relâchée.

Je tournai quelques feuilles en remontant en arrière, et le vers suivant me frappa dans la description de l'âge de fer :

Filius ante diem patrios inquirit in annos.

Cela n'est que trop vrai, pensai-je ; combien de fils attendent en soupirant la jouissance de biens qui ne peuvent leur appartenir qu'après le décès de leur père ! Combien d'héritiers pensent qu'un oncle vit trop long-tems, et ne se font même pas scrupule de le dire ! Quelle affliction pour un père, en reposant la tête le soir sur son oreiller, d'avoir à penser que les créanciers d'un fils libertin, des joueurs, des usuriers, font des vœux pour que chaque nuit soit sa dernière ! Quelle idée plus cruelle encore, s'il a lieu de supposer que le même sentiment est partagé par celui à qui il a donné le jour, qu'il a élevé avec soin et tendresse, qui aurait dû être le soutien de son âge avancé !

D'une autre part, les pères ne sont pas sans reproches. N'est-il pas révoltant de voir le duc et le jeune marquis, son fils, également dissipateurs, ne s'occuper qu'à se contrarier en tout; le père coupant des bois avant qu'ils aient atteint l'âge convenable; le fils empruntant à des usuriers des sommes remboursables après la mort de son père? N'est-il pas dégoûtant de voir un fils intéressé refuser de dégrever de substitution le domaine de son père pour venir à son secours, ou un père à entrailles de bronze, laisser traîner son fils en prison plutôt que d'ouvrir ses coffres en sa faveur? D'où vient cette double disposition si contraire à la nature? Cela vaut la peine d'y réfléchir, me dis-je à moi-même, et en conséquence je fermai mon livre.

Il y a deux espèces de pères qui doivent avoir de mauvais fils, non que l'oubli des devoirs des uns puisse servir de justification aux autres. La première se compose de ces pères sévères et dénaturés, qui ont la tête assez vide, et le cœur assez étroit pour croire qu'ils compromettraient leur dignité s'ils traitaient leurs fils en amis; des avares qui se tiennent avec eux sur la réserve, de peur qu'en avançant en âge, trop de familiarité ne les porte à leur demander plus d'argent qu'ils ne sont disposés à leur en donner; des ambitieux, des égoïstes, de ceux qui se livrent à des plaisirs criminels, et qui craindraient

que les regards d'un fils vertueux ne les forçassent à rougir; de ceux qu'une sotte vanité porte à regarder un fils jeune et bien fait comme un rival qui les fait paraître plus vieux, et qui les avertit que le tems de plaire est passé pour eux, et qu'il faut qu'ils fassent bientôt place à un autre acteur sur le théâtre de la vie. Tous ces pères, en général, tiennent leurs enfans aussi éloignés d'eux qu'ils le peuvent, les laissent à l'école, au collége, à l'université le plus longtems possible, leur font faire ensuite un voyage sur le continent, moins pour achever leur éducation que pour s'en débarrasser, et leur donnent ensuite une profession sans s'inquiéter s'ils ont les moyens d'y réussir. On voit aussi quelques pères qui, sans avoir des vices à cacher à leurs fils, sont si froids, si réservés, qu'il est impossible qu'ils leur inspirent aucune confiance, et où la confiance n'existe pas, il est bien rare de trouver la tendresse.

La seconde classe se compose de ces pères faibles et aveugles, qui ne peuvent jamais se décider à faire une réprimande à leur fils ; de ceux qui, insoucians ou livrés à la dissipation du grand monde, ne peuvent se décider à rien, ou ne veulent pas se donner la peine de diriger les premiers pas de leurs enfans; de ceux dont le toit couvre deux intérêts divisés, c'est-à-dire une femme vaine et extravagante qu'ils gâtent,

ou un tyran en jupons qui les subjugue ; enfin de ceux qui, ayant plus de tendresse que de force d'esprit, préfèrent fermer les yeux sur les erreurs et les fautes d'un fils, plutôt que de risquer de perdre son affection en cherchant à le rappeler sur le bon chemin. Tous ces pères se conduiront envers leurs enfans avec bonté et générosité ; mais ce sera sans jugement et sans discernement ; ils seront les compagnons de leur jeunesse, mais leur société sera sans utilité pour eux. Ils leur apprendront de bonne heure quelles sont leurs espérances pour l'avenir ; ils porteront la confiance jusqu'à leur faire part des erreurs de leur propre vie, et, par cette conduite, ils s'exposeront à la pitié ou au mépris ; ils perdront leur autorité, leur crédit, leur influence, et le père, trop passionné, ne trouvera plus dans son fils qu'un rebelle ou un prodigue. Si le père est économe, son fils sera probablement dissipateur ; si le premier aime le plaisir et la dissipation, il trouvera dans le second un censeur sévère qui cherchera à lui couper les ailes, et qui blâmera ses moindres dépenses. Celui qui est assez faible pour abandonner à son fils le gouvernement de sa maison et de ses biens, et celui dont l'avarice et l'égoïsme lui refusent les moyens de goûter des plaisirs honnêtes et légitimes, arrivent au même but par un chemin différent, et chassent la tendresse pour y substituer le mépris ou la haine.

On voit que des causes bien opposées, et pouvant être attribuées aux pères, concourent à bannir l'affection filiale; mais quoique les conséquences en soient les mêmes, le fils dénaturé d'un bon père me paraît coupable d'un crime plus noir que l'enfant rebelle d'un tyran domestique.

Une autre cause de la désunion des familles, et du relâchement de l'amour filial, est l'état corrompu de la société. Le premier nœud, celui du mariage, est fréquemment formé dans les vues les plus basses et les plus mercenaires; pour dégrever un domaine, pour satisfaire une légion de créanciers, pour faire une pension à une maîtresse, pour acquitter ce qu'on appelle une dette d'honneur, c'est-à-dire une dette de jeu, et, en ces occasions, tout est sacrifié au besoin du moment. L'or sert de contre-poids à la laideur, à la difformité, à l'âge, au défaut de naissance et même de réputation. On regarde comme inutile de chercher à connaître le caractère et les habitudes de celle qu'on va épouser; on ne s'inquiète ni de ses mœurs, ni de sa santé, pourvu qu'elle ait ce qu'on désire uniquement, de l'argent.

Ne doit-on pas s'attendre à voir la discorde suivre une pareille union, et ne doit-il pas en résulter que le fils prendra parti pour son père ou pour sa mère, ou peut-être les méprisera tous

deux ? L'exemple de la mésintelligence entre époux n'est pas une leçon de piété filiale pour les enfans.

Soyez l'ami, le compagnon, le modèle de votre fils; montrez-lui de l'indulgence sans faiblesse, parlez-lui le langage de la raison sans austérité, c'est le moyen le plus sûr pour gagner son affection et pour mériter son respect.

— N° LXIII. —

HOSPITALITÉ MONTAGNARDE.

Il y a quelques années je quittai Londres pour quelque tems, uniquement d'après le principe qu'une courte absence rend le retour plus agréable; et de même que Quin, le fameux épicurien, avait dit qu'il irait à Land's-end pour manger un *john dory* * fraîchement tiré de l'eau, je me déterminai à partir pour les marais d'Écosse, afin de goûter du gibier qu'ils produisent, apprêté dans toute sa perfection.

Je fis attacher mes deux chiens sous mon cabriolet, je pris mon fusil et mon domestique à côté de moi, et je partis. Je ne dirai rien de mon voyage jusqu'à mon arrivée à Perth. Là, je fus enchanté des localités, de l'urbanité des habitans, et de l'hospitalité pleine d'aisance, sans cérémonie et sans embarras, des campagnards des environs. Après y avoir passé quelques jours, je me mis en route pour les marais situés au milieu des montagues d'Écosse.

* Poisson fort délicat, mais qui perd aisément sa fraîcheur.

Je remarquai dans les plus mauvaises auberges des routes de traverse, auberges que le gouvernement a fait construire pour la commodité des voyageurs, un degré de civilité, d'attentions, de prévenances et de désir de plaire qui faisait un contraste frappant avec l'impertinence officieuse de nos aubergistes de Londres et de leurs garçons; les premiers, gonflés d'importance, les autres singeant les manières des fats qu'ils sont habitués de servir. On n'y entendait pas : « On y va, monsieur ! — Oui, milord. —Permettez-moi de vous recommander le vieux vin du Rhin ou de l'Hermitage. » On n'y faisait pas un éloge ennuyeux de la bonté de la cave ; on n'y voyait pas un garçon cabrioler dans la salle comme chez Long *, et, quand il s'agissait de payer, le mémoire n'était pas aussi long. Quelque humble que fût le repas, le vin était toujours excellent, et le prix fort raisonnable.

Dès le premier jour, j'eus une chasse fort agréable dans les marais ; mais je m'égarai en revenant. Une forte pluie survint, je fus mouillé jusqu'aux os ; les coutures de mes souliers cédèrent comme s'ils avaient été de papier brouillard, et, quand j'arrivai à mon auberge, j'étais presque nu-pieds. Je demandai de l'eau-de-vie pour me frotter la plante des pieds, et je me mis

* Maître d'hôtel garni dans Bond-Street, à Londres.

devant le feu de la cuisine pour changer une partie de mes vêtemens et sécher les autres.

Dans un coin, sous le manteau de cette immense cheminée, était assise la vieille Jeannette, aïeule de la famille, occupée à filer, et chantant une vieille ballade dont l'air me parut aussi monotone que le bruit de son rouet. Près d'elle était un enfant en haillons lisant un livre latin ! Dans l'autre coin je vis un vénérable montagnard à cheveux blancs, mais ayant les couleurs de la santé, ayant en main un gros bâton sur lequel il s'appuyait, et une pipe à la bouche. Lorsqu'il me vit entrer, il ôta poliment son bonnet et me demanda si l'odeur du tabac ne m'était pas désagréable. Qu'aurait pu faire de mieux un courtisan ? Je lui répondis négativement, et il continua à fumer. Tandis que je me débarrassais des déplorables restes de mes souliers, il les regardait avec un air de pitié, et il s'écria : » Hélas! monsieur, quelle espèce de souliers à danser vous avez pris pour chasser dans nos marécages ! je ne suis pas surpris que vous ayez mal aux pieds. »

J'avais demandé de l'eau-de-vie pour m'en frotter la plante des pieds, comme je l'ai déjà dit ; au lieu de cela on m'apporta une pinte d'une liqueur que les montagnards nomment *fairntosh*, et qui est, je crois, un mélange de whiskey, de poudre à tirer, de soufre, et de tout ce qui

existe de plus combustible. J'en versai quelques gouttes dans ma main pour en faire l'usage que je m'étais proposé ; mais le vieillard s'écria avec une sorte d'indignation : « Fi donc ! fi donc ! mettez-le dans votre bouche, et il descendra assez vite à vos pieds, sans perdre ainsi un si bon breuvage. » Je voulus essayer de suivre son avis; mais la première gorgée pensa m'étouffer. Cet affreux mélange avait l'odeur de la tourbe brûlée, et m'enflammait la langue comme si c'eût été un feu liquide. Je me hâtai de le rejeter, ce qui fit beaucoup rire le vieux montagnard, et, pour me prouver qu'il n'avait pas voulu m'empoisonner, il en avala deux longs traits sans sourciller, ce qui me parut admirable. Me frappant alors cordialement sur l'épaule, il me dit que cette liqueur était pour lui le lait de sa mère, qu'il en buvait toujours un verre à jeun, et qu'une bouteille par jour ne lui ferait pas peur. Je lui demandai son âge : — Quatre-vingts ans ; — s'il avait toujours vécu ainsi ? — A peu près. J'appris ensuite qu'il était le mari de la vieille fileuse, et qu'il lui arrivait quelquefois de passer toute la nuit à danser avec vingt-quatre enfans et petits-enfans.

Nous eûmes bientôt fait connaissance intime et familière. Tandis que je continuais ma toilette, il tira de sa poche une vieille tabatière de bois, l'ouvrit et me la présenta. J'en pris une

prise; mais l'odeur m'avertit sur-le-champ que ce tabac ne pouvait me convenir; j'aurais pris aussi volontiers de l'amadou pulvérisé et embrasé. Je le laissai tomber sans qu'il s'en aperçût, et, prenant ma tabatière, qui contenait un heureux mélange de tabac d'étrennes et de Macouba, parfumé avec une fève de Tonquin, je lui en offris à mon tour. La boîte parut d'abord l'éblouir; mais quand il eut pris une prise, il s'écria avec dédain : « Cela n'est bon que pour les jeunes filles! » Cependant, revenant à lui aussitôt, il rougit un peu, de crainte de m'avoir offensé en montrant tant de mépris pour un tabac contenu dans une si belle boîte, et il me pria de l'excuser en me disant que dans ses montagnes on ne connaissait pas toutes les recherches de la ville.

On me servit un excellent repas, consistant principalement en gibier, et le vin qui l'accompagnait était de première qualité. J'invitai le vieux montagnard à me tenir compagnie, car il me paraissait avoir l'humeur originale, et, même dans ma jeunesse, j'ai toujours aimé l'originalité. Il me chanta quelques chansons d'une voix de stentor. Je n'en comprenais pas un mot, car elles étaient dans la langue de son pays; mais il me les expliqua, et elles roulaient sur l'amour et la gloire. Il paraît qu'il avait connu ces deux passions, car, tandis qu'il chantait, son œil

brillait, et ses joues s'animaient comme s'il se fût rappelé des souvenirs tantôt agréables, tantôt pénibles. Dans le cours de la conversation, il me dit qu'il avait porté les armes pour les Stuarts en 1745, et en parlant ainsi il soupira, et prit une attitude de réflexion mélancolique que le ciseau des artistes grecs et le pinceau de l'école d'Italie auraient pu se faire honneur d'imiter.

Nous nous quittâmes le soir fort bons amis, et il fut convenu que le brave homme me prêterait le lendemain une paire de souliers du pays, capables de résister aux marécages; qu'il viendrait m'éveiller lui-même au point du jour, et qu'il me donnerait l'aîné de ses enfans, enfant qui avait près de soixante ans, pour me conduire dans les cantons les plus giboyeux; et que, comme je lui avais donné à dîner ce jour-là, ce serait son tour à me régaler le jour suivant.

Le vieux Grégor Mac-Grégor fut fidèle à sa parole; l'aurore paraissait à peine qu'il entra dans ma chambre. Je m'habillai à la hâte, et je partis avec l'enfant de soixante ans, qui, par son agilité infatigable, était certainement un enfant près de moi. Ma bonne hôtesse mit dans ma gibecière du gibier froid et un flacon de vieille eau-de-vie, et chargea un enfant de douze ans, celui que j'avais vu lire la veille, de prendre

mon fusil, et de le porter jusqu'à ce que je fusse arrivé dans un endroit où je pusse trouver à m'en servir.

Tous ces détails sont bien humbles, bien simples ; mais on y trouve tout ce qui constitue l'essence de l'hospitalité.

—

— N° LXIV. —

LES DEUX MAC-GRÉGOR.

L'ENFANT de soixante ans était le maître de l'auberge, car son père, le vieux Grégor Mac-Grégor, quoique conservant encore toute sa tête et une bonne partie de ses forces physiques, était trop âgé pour continuer à conduire la maison, comme il l'avait fait pendant quarante ans. Lorsque nous fûmes sur le seuil de la porte, il me pressa de prendre le coup du départ, disant que, si un étranger sortait de chez lui les lèvres sèches, cela porterait malheur à la maison. Je portai donc à ma bouche le verre d'eau-de-vie qu'il me présenta, et qu'il se chargea de vider.

Il était vêtu en guerrier montagnard, portant une tartane dont le fond était rouge, le *kilt,* ou jupon, et le bonnet orné d'une plume d'aigle. Son fusil, retenu par une bandoulière , etait rejété sur son dos; son *dirk,* ou poignard, était passé dans sa ceinture; sa chaussure était une espèce de sandales romaines, attachées par des rubans de laine rouge qui se croisaient sur ses jambes, et il tenait en main son trident pour

harponner le saumon. Quoiqu'il eût le devant de la tête dégarnie de cheveux, il en avait par derrière une grande profusion, qui étaient noirs comme du jais, et qui tombaient en boucles sur ses épaules; ses yeux étaient enfoncés, mais pleins de feu; son teint basané, mais animé; il avait la taille droite, les membres élastiques, et, au total, une tournure vraiment martiale.

La chasse fut bonne, mais accompagnée de difficultés de toute espèce, qui ne semblaient qu'ajouter à son plaisir. Le fait est qu'il mettait quelque orgueil à surmonter la fatigue pour déployer à mes yeux l'activité d'un montagnard. Deux fois j'aurais couru le risque de me noyer, ou j'aurais été obligé de m'arrêter dans ma marche, s'il ne m'eût pris sur son dos pour me faire traverser des torrens rapides, ce qui ne m'empêcha pas d'être mouillé jusqu'aux genoux. En me portant ainsi, il prenait un air de triomphe, et sifflait un air, comme pour braver l'eau, qu'il avait quelque peine à fendre. Nous eûmes tant de montagnes à gravir, tant de ruisseaux à sauter, que, vers midi, il s'aperçut que je commençais à être fatigué. Il me montra la montagne rouge, nommée *Scar-Mar*, au bas de laquelle demeurait un de ses cousins, Alpin Mac-Grégor, et me proposa de nous y rendre pour nous reposer. Nous en étions encore à deux milles; mais ce n'était qu'un pas pour mon guide intrépide.

En arrivant à la porte, il s'arrêta, essuya ses sandales, et s'écria en ôtant son bonnet : « La paix soit dans cette maison ! » Il y avait quelque chose de si apostolique dans cette exclamation, que je me sentis saisi d'un respect religieux. Je vis arriver sur-le-champ un patriarche montagnard, entouré de nombreux enfans, le sourire sur les lèvres, et une bouteille à la main : « Bienvenu soit l'étranger! » dit-il d'une voix sonore, en étendant la main pour prendre la mienne, qu'il serra cordialement, tandis qu'un de ses enfans était près de lui avec des verres placés sur une assiette. Alpin en remplit un qu'il but lui-même en me souhaitant une longue vie. Un Anglais, un Écossais civilisé, auraient commencé par servir l'étranger; mais l'hospitalité montagnarde lui ordonnait de boire le premier. C'était jadis une preuve que celui à qui l'on offrait le même breuvage, pouvait le prendre en toute sûreté : « Apportez la coupe que le prince a donnée à votre grand-oncle, » dit-il alors à un autre de ses enfans. Et j'eus à boire environ le quart d'une pinte de vin dans un gobelet d'argent, présent du prétendant, que la plupart des montagnards continuent à nommer *le prince*. Ils n'en sont ni moins loyaux, ni moins fidèles à la famille qui occupe le trône.

Il nous fit servir du gibier froid, du fromage de lait de chèvre, des œufs frais, d'excellent

beurre, du whiskey en abondance, et, lorsque nous eûmes pris quelques rafraîchissemens, il voulut nous accompagner jusqu'à une certaine distance, et insista pour se charger de mes gibecières, qui étaient déjà assez bien remplies. Il parut flatté de voir à mon chapeau un brin de bruyère, ce qui lui parut un compliment fait à ses montagnes, et, à l'instant où il allait nous quitter, je fus fort surpris de voir sortir de sa poche une bouteille de vin et *la coupe du prince* que je fus obligé de vider encore une fois avant de nous séparer. Il partit, en priant, dans sa langue, le bon esprit de nous accompagner.

Lorsque nous fûmes à peu de distance de l'auberge du vieux Grégor Mac-Grégor, mon guide tira un coup de fusil. C'était un signal convenu et j'en vis sortir toute la famille, avec quelques villageois qui s'y étaient joints, Grégor marchant à la tête en grand costume, accompagné d'un joueur de cornemuse. Je m'attendais si peu à cette marque de distinction, je sentais que je la méritais si peu, et mon cœur y fut si sensible, que les larmes m'en vinrent aux yeux involontairement.

Comme j'étais mouillé jusqu'au dessus des genoux, et que tous mes vêtemens étaient couverts de boue, on me proposa de prendre le costume montagnard pour le reste de la journée. J'y consentis sur-le-champ, car refuser un ser-

vice que veut vous rendre un montagnard, c'est le plus grand affront que vous puissiez lui faire, et le vieillard me fit compliment sur la manière dont je portais cet habit.

On se mit à table, et elle fut couverte de mets aussi simples que nombreux; le vin et le whiskey ne manquèrent pas, et ils étaient de première qualité. J'eus pour voisine la fille aînée de l'enfant de soixante ans, Marie, brunette qui en comptait vingt-trois, et dont les attraits auraient pu faire envie à cinquante comtesses, et elle y joignait tant de douceur, de modestie et d'amabilité, que je sentis pour elle je ne sais quoi de tendre, que je serais fort embarrassé de définir. Je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, passer une semaine dans cette famille, car j'y aurais laissé mon cœur, ou il aurait fallu que je prisse Marie pour compagne de tout le voyage de ma vie. Cette soirée fut délicieuse. On eut soin de mes chiens et de mon cheval comme de leur maître, et l'on n'oublia même pas d'enivrer mon domestique.

Le lendemain matin, on me servit, pour déjeuner, du thé, du café, du miel qui me fit penser à celui du mont Hybla, des marmelades, du gibier froid, des œufs, du poisson grillé, et des combustibles en liqueur, dont je bus quelques gouttes pour faire plaisir à mon hôte. Je réglai ensuite mon compte avec l'hôtesse, et,

non-seulement son mémoire fut très-modéré, mais il me fut impossible de lui faire rien accepter pour le dîner de la veille.

Le moment du départ fut le plus pénible, car le vieillard, se rappelant son âge me dit les larmes aux yeux : « Je ne vous reverrai peut-être plus! » Et, prenant un ton plus ferme, comme s'il se fût reproché cette faiblesse, il ajouta : « Revenez l'année prochaine, et, si le vieux Grégor vit encore, il vous recevra comme si vous étiez de la famille. — Que Dieu vous bénisse tous! m'écriai-je du fond du cœur; » et je montai à la hâte en voiture, au son de la cornemuse, tandis que tous les villageois poussaient des acclamations, et agitaient leurs bonnets en l'air. Je fis partir mon cheval au grand galop, et mon cœur battait encore plus vite. Je m'arrêtai pourtant à quelque distance, pour jeter un dernier regard sur ces bons montagnards, et je vis Grégor et toute sa famille qui avaient monté sur une colline pour me suivre des yeux plus long-tems. Il avait voulu que je gardasse le costume montagnard qu'il m'avait prêté, et Marie m'avait fait présent d'une pièce de tartane tissée au métier qui était dans sa famille depuis un tems immémorial, et peut-être aussi vieux que les montagnes qui les entouraient. Je leur envoyai de Londres, à mon tour, quelques gages de mon souvenir; mais je conserve avec soin

leurs présens comme un souvenir d'amitié, et je ne les regarde jamais sans que mon cœur s'ouvre à la reconnaissance.

— N° LXV. —

UN DANDY *

DANS LES MONTAGNES D'ÉCOSSE.

Un poète français a dit :

On donne bien souvent des divers noms aux choses ;
Des épines pour moi, vous les nommez des roses.

Je ne puis mieux prouver la vérité de ces deux vers, et démontrer plus positivement que ce qui est pour l'un un lit de roses, est une couche d'épines pour l'autre, qu'en copiant littéralement une lettre que m'écrivit un de mes neveux, fat du premier calibre, pendant un court voyage qu'il fit dans les montagnes où j'avais goûté tant de plaisirs ; où les beautés de la nature avaient enchanté mes yeux ; où l'hospitalité avait acquis des droits sur mon cœur ; où j'avais trouvé une politesse si franche et si éloignée de toute affectation que la terre des bruyères me sera toujours chère, et aura toujours droit à mon affection et à ma reconnaissance. Mais je vais laisser parler le jeune dandy.

* Petit-maître plein de ridicules et d'affectations.

« Mon cher oncle,

» Vous m'avez donné le conseil d'aller voir les lacs d'Écosse et de m'y pendre, si la fantaisie m'en prenait. Je me trouve si mal d'en avoir suivi la première partie que je ne suis pas tenté d'essayer de la seconde. D'ailleurs j'ai fait la sottise, imitant votre noble exemple, de vouloir visiter les Hébrides, où littéralement je meurs de faim, et où j'éprouve tous les maux qui ont jamais assailli la pauvre nature humaine. La pluie a mis un embargo sur la liberté de mes mouvemens; je suis empoisonné par une cuisine détestable, et dégoûté par les coutumes les plus grossières; des routes où pas une voiture décente ne peut passer, et qui ont estropié mes chevaux; et je ne puis même trouver une roulette pour m'amuser, ou une jolie marchande de modes pour passer le temps. Combien je regrette l'hôtel de Long et celui de Clarendon; la belle comtesse qui est en prison pour dettes et la petite figurante! On ne sait ce que c'est qu'une intrigue dans ces régions désolées! On n'y connaît d'autres glaces que celles qui se trouvent sur le sommet de leurs maudites montagnes! Toutes les mines du Pérou n'y procureraient pas un ananas! Point de spectacles, point de bals! Pas une fille ne comprend un com-

pliment galant, et pas une ne saurait préparer de punch à la régent.

» Les noms des villes, des villages, des prétendus châteaux, vous étranglent quand vous voulez les prononcer. Les misérables servantes ne portent ni bas ni souliers, les hommes ne connaissent pas les culottes; les trois-quarts d'entre eux ne savent pas un mot d'anglais, et ce que dit l'autre quart est inintelligible. Enfin la pluie, la boue, les mauvais chemins, les ronces ont gâté, souillé, déchiré mes habits, et l'on me rit au nez partout où je me montre. Les naturels de ces montagnes sont au moins de trois siècles en arrière de nous autres habitués de Saint-James et de Bond-Street. Devineriez-vous le nom de deux endroits où je dois aller demain? Rien de plus harmonieux. *Acha-de-Shenoeh* et *Aoh-na Ceaig!* Autant vaudrait *brise-côtes* et *casse-cou*.

» Mais venons-en au récit de mes infortunes. Il pleuvait tellement pendant que j'étais en route, de Glascow au lac Lomond, que je fus obligé de m'enfermer dans mon tilbury, et je ne pus jeter un coup d'œil sur cette merveille. Mais je m'en suis dédommagé en allant voir les autres; car M. Mac-Intash m'avait fait tant boire que j'y voyais double, et que les arbres me semblaient faire une contredanse. Je n'y remarquai rien de bien merveilleux, mais il est vrai que

j'étais de si mauvaise humeur que tout devait me paraître abominable. A Oban, on me fit descendre dans une mauvaise barque pour traverser le lac. Joli passe-tems! J'ai à remercier le ciel de ne pas m'être noyé; mais en jouant avec ma bague ornée de belles perles, je la laissai tomber dans l'eau. Un de mes chevaux m'attendait au débarquement pour me conduire chez votre ami, et il devint fourbu sur ces sentiers périlleux et presque inaccessibles qu'on appelle des routes. Un drôle sans culottes, qui me rencontra, rit de mon embarras, et m'appela une poupée. J'allais oublier de vous dire que le vent emporta mon chapeau dans le lac, et depuis ce tems je suis réduit à porter ma casquette de voyage. Quelqu'un le pêchera sans doute, et j'ose dire qu'on le conservera comme une curiosité, car, à vingt milles à la ronde, on n'en trouverait pas un qui soit de la boutique de Bicknell.

» J'étais tellement mouillé, qu'en arrivant je demandai un petit verre de marasquin, de rosoglio ou de noyau. On ne connaissait pas même le nom de ces liqueurs; mais mon hôte m'empoisonna presque par un maudit breuvage qu'il appela, je crois, *hottentosh*, et qui semble un composé de feu et de fumée; car il est brûlant comme le feu, et la fumée n'a pas une odeur plus dégoûtante.

» Je sortais à peine de l'agonie dans laquelle

cette drogue m'avait jeté, quand on annonça le dîner. Le dîner à quatre heures ! Quelle barbarie ! presque à l'instant où un homme à la mode songe à déjeuner ! Nous n'avions ni soupe, ni ragoûts ni vins à la glace ; rien que tout ce qu'il y a de plus commun et de plus grossier. J'étais placé à l'ombre d'une montagne de bœuf qui me rendait invisible à ceux qui étaient de l'autre côté de la table, et il y avait un énorme jambon dont on coupait des tranches épaisses comme la tartine d'un écolier, au lieu de les faire minces comme des oublies. Quatre poulets dans un plat ! quelle monstruosité ! J'espérais me dédommager sur ce qu'on appelait de la venaison, mais la première bouchée que j'en pris pensa me coûter deux dents, car elle était aussi dure que si c'eût été de la chair d'un âne mort de vieillesse. On disait pourtant que c'était le filet d'un chevreuil que notre hôte avait lui-même tué à la chasse quelques jours auparavant. Enfin la maîtresse du logis m'offrit un verre de bière pour faire passer mon fromage ; quoi de plus vulgaire ? Quant au vin, nous n'avions que du Madère et du Porto des plus ordinaires, et une bouteille solitaire de mauvais Bordeaux, sortie de la cave pour me mieux fêter ; mais ne me parlez pas des vins de Bordeaux, à moins que ce ne soit du Lafitte.

» Après le dîner, les barbares portèrent des

toasts, et les jeunes gens passèrent dans une chambre voisine, où ils se mirent à danser des reels, comme de vrais fous. Je proposai une partie de trente et quarante, même de vingt et un; mais non, les prudens montagnards ne voulurent pas toucher une carte. Ils chantèrent des chansons dont je n'entendis pas un mot, puisqu'elles étaient en patois, et je fus obligé de rester à boire avec eux jusqu'après minuit.

» Le lendemain, on me servit pour déjeuner un ridicule ambigu de miel et de poisson salé, de confitures et de grillades, de thé, de café et de je ne sais combien d'autres choses; mais l'appétit prodigieux des dames et celui encore plus étonnant des hommes m'avaient privé du mien. Je voyais la plupart des convives avaler de grands verres de feu liquide, pendant que je prenais une seule tasse de thé avec la moitié d'une petite rôtie qui sentait la fumée de tourbes.

» Après le déjeuner, j'essayai de gravir quelques montagnes, dans l'espoir d'y trouver de quoi tirer un coup de fusil; mais le lacet de mon corset se rompit, mes bottes de maroquin se crevèrent, mes pantalons furent complètement mouillés, et je rentrai épuisé et hors d'haleine. Admirez ici la délicatesse de mon hôte! il eut l'impudence de me proposer de boire un verre de son essence de feu et de fumée pour me restaurer, et de me mettre en jupons comme lui,

pendant qu'on ferait sécher mes pantalons. Il m'en apporta même un de tartane, et, par forme de recommandation, il me dit qu'il avait appartenu à son grand-père, qui l'avait porté dans quatre batailles. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne me dégradai pas au point d'accepter cette offre obligeante.

» Le troisième jour, on exposa ma vie dans une barque à demi-pourrie, pour me conduire à Iona et à Staffa : deux misérables îles dont l'une était jadis un cimetière royal, et dont l'autre ne renferme rien qui vaille la peine d'être cité. Jolie idée sur ma foi ! Régaler un homme de la vue de ruines et de tombeaux, comme si l'on ne voyait pas assez de ruines à Londres, et qu'on ne pût passer son tems d'une manière plus agréable qu'au milieu de vieux monumens !

» Un jour, le pain manqua, et je fus réduit à manger de l'avoine comme mes chevaux. Avant-hier, autre accident : je tombai sur un de leurs détestables chemins escarpés ; je déchirai ma redingote, et me voilà obligé à faire ma toilette dès le matin, comme un commis-marchand. Une sotte blanchisseuse m'a gâté une demi-douzaine de cravattes, car elle ne sait ni empeser, ni repasser, et elle a arraché les cordons qui servent à les attacher par derrière. Dès que le tems le permettra, je quitte cette prison, où je sers de risée au *profanum vulgus ;* mais je

regrette bien sincèrement d'avoir tourné le dos à Bond-Street pour venir dans ce pays barbare, et surtout dans ces îles sauvages où l'on peut se promener huit jours sans voir un seul arbre.

» *P. S.* Puis-je vous prier de dire au domestique que j'ai laissé à Londres, de me commander un nouveau corset à la Cumberland ? Je suis devenu maigre comme un levrier ; il faudra que je change toute ma garde-robe. Sans le gibier, le Madère et les biscuits, je serais mort de faim. »

Ainsi finit l'épître de ce jeune fat. Je ne doute pas qu'il ne fût en butte à la risée générale, car il formait un contraste parfait avec ces robustes montagnards. Quant à moi, j'engraissai pendant le tems que je passai avec eux, et si j'eus à me plaindre de quelque chose, ce fut d'un excès d'hospitalité.

— N° LXVI. —

UN MORCEAU DE PAIN
GAGNÉ HONNÊTEMENT.

L'HONNÊTETÉ est dans la bouche de chacun, mais elle n'est pas dans le cœur de tout le monde. *Comme je suis honnête homme*, est une phrase si banale, que celui qui la prononce n'y fait pas plus d'attention et n'y attache pas plus de sens que celui qui l'entend. *Sur mon honneur*, n'a pas plus de crédit dans le monde, et ces mots sont devenus si communs et si familiers qu'ils sortent de toutes les bouches, depuis le général et le courtisan jusqu'au procureur et au savetier; depuis la duchesse jusqu'à la femme de chambre; depuis le négociant jusqu'au garçon de café. Hélas ! ce pauvre honneur est un gage qu'on songe rarement à racheter, et qui se vend souvent au plus offrant.

L'honnêteté est une vertu, me disait quelqu'un, mais elle est couverte de haillons; et il le prouvait de deux manières : d'abord parce qu'elle ne conduit pas à l'opulence, mais qu'au

contraire on la trouve plus souvent chez le pauvre que chez le riche; ensuite parce que les protestations d'honnêteté, et d'honneur aussi, sont usées jusqu'à la corde, et ne cachent plus la nudité. Or, comme l'honneur est un raffinement de l'honnêteté, et qu'il est par conséquent d'un tissu plus fin et plus délicat, il s'ensuit qu'il doit s'user plus vite que l'étoffe forte et solide de l'honnêteté.

Mais si nous avons les oreilles fatiguées du bruit que font tous ceux qui proclament eux-mêmes leur honnêteté, elles ne se lassent pas moins d'entendre parler si souvent de ce que nous voyons si rarement : *un morceau de pain honnêtement gagné*. Il n'est pas hors de propos de chercher quel est celui qui gagne honnêtement ce morceau de pain. Est-ce le ministre qui prêche des sermons bien payés ; qui se marie ; qui a une nombreuse famille qu'il établit avec ce qui ne devait être entre ses mains qu'un dépôt pour les pauvres ; qui néglige ses devoirs spirituels pour se livrer aux plaisirs du monde ; qui chasse le renard ; qui danse ; qui boit du vin de Champagne ; qui, assis sur le fauteuil du magistrat, condamne le père de famille qui a tué un lièvre à la déportation, et le pauvre sans domicile au moulin à pieds ? Est-ce l'homme de loi, qui sème la zizanie parmi ses voisins ; qui vit d'injures, de ressentimens et de querelles ; qui fait rendre

justice à un client en en faisant un mendiant ; qui force celui qui a pour lui le bon droit à renoncer à le faire valoir , faute de pouvoir suffire aux frais ? Est-ce le médecin , qui entretient les craintes puériles d'un malade imaginaire jusqu'à ce qu'il en ait tiré , par ses visites , de quoi se constituer une bonne rente ; qui fait traîner en longueur une maladie , afin de se rendre plus long-tems nécessaire ; qui néglige le pauvre malade pour le riche ; qui embrasse une profession dont dépend la vie de ses semblables, sans s'embarrasser d'acquérir les connaissances nécessaires pour les soulager? Est-ce le vendeur de meubles , qui ne vit que de mensonges et d'exagération, et qui ne cherche à faire monter bien haut le prix des objets qu'il est chargé de vendre que pour augmenter d'autant son tant pour cent? Est-ce l'aubergiste, qui ferme sa porte au pauvre et ne l'ouvre qu'au riche ; chez qui les extorsions tiennent la place de l'hospitalité ? Est-ce le tailleur , qui se fait payer sans scrupule par l'honnête fermier, par le littérateur sans expérience du monde, par l'homme de bonne foi et sans méfiance , ce qui lui est dû par un fat et un freluquet? Est-ce le libraire, qui fait une splendide fortune aux dépens du pauvre auteur que le besoin force à lui vendre ses ouvrages à vil prix, et qui vole les idées des autres pour en faire son profit dans une compila-

tion? Est-ce le critique sans pitié, qui flétrit le bouton promettant de fleurir; qui poursuit avec acharnement une débutante timide, et qui la force à quitter une profession qui lui aurait assuré du pain, et dont elle aurait peut-être un jour été l'honneur; qui vend les censures et les éloges à tant par colonne, et qui, ayant quitté son grenier pour se loger sous des lambris dorés, veut avoir un Tusculum comme le grand satirique romain? Est-ce le consciencieux marchand de vin, qui fait passer du jus de cerises et de groseilles, renforcé d'un peu d'eau-de-vie, pour de vieux vin de Porto? Est-ce le brasseur, qui, sans être droguiste, compose une boisson dans laquelle, au lieu d'orge et de houblon, il fait entrer de la mélasse, de la réglisse, du *cocculus indicus* et vingt autres drogues, et qu'il vend ensuite à l'honnête John Bull pour de la bière? Est-ce le scrupuleux épicier, qui va chanter des psaumes dans sa chapelle, mais qui n'en mêle pas moins du sable dans sa cassonnade, de l'eau dans son rum, de la poussière dans son poivre, et qui vous donne pour déjeuner de la poudre de pois et de haricots grillés au lieu de café? Est-ce le boulanger, qui croit qu'un pain composé par moitié de pommes de terre et de chaux est excellent pour ses pratiques, les unes étant très-nourrissantes, et l'autre étant utile contre la bile; mais qui ne manque pas de le

leur faire payer comme s'il n'y entrait que la plus fine fleur de froment ? Est-ce..... Mais il faut en revenir à l'honnêteté d'Édimbourg.

Je retournais chez moi un matin au point du jour, après avoir passé la nuit près d'un ami malade. Je rencontrai un freluquet tellement ivre, qu'il pouvait à peine se soutenir. Un caddi s'approcha de lui. « Je vais vous donner le bras, votre honneur, lui dit-il ; vous ne pourrez jamais regagner votre logis. Si vous le voulez, je vous conduirai dans une maison honnête où vous ne manquerez de rien. » L'ivrogne y consentit, et tous deux disparurent; mais avant que j'arrivasse chez moi, le caddi, qui avait blanchi dans son métier, se retrouva encore sur mon chemin. Il se plaignait, jurait, et répétait à chaque instant : *Mac na Vich !* Je lui demandai pourquoi il se plaignait et il me dit en mauvais anglais : « N'est-ce pas une honte de tromper ainsi un honnête homme ! Est-ce de cette manière que je puis donner du pain à Janette et à mes quatre enfans? Un schelling pour l'avoir conduit dans une bonne maison dans l'état où il se trouvait ! Cela en valait au moins cinq. Donnez-vous donc bien du mal pour gagner honnêtement un morceau de pain ! »

Je lui demandai s'il n'attendait pas quelque récompense des personnes chez qui il avait conduit ce jeune homme abruti.

« Eh! eh! peut-être bien un schelling ou deux, mais cela ne regarde pas ce chien de sassenach *.

» — Et gagnez-vous toutes les nuits beaucoup de schellings de cette manière ?

» — Tantôt plus, tantôt moins, votre honneur. Que voulez-vous ? c'est mon métier, et je le fais honnêtement. » Et il finit par me demander un schelling pour boire à ma santé.

Le lendemain matin, étant entré dans la chambre du conseil, j'y trouvai ce misérable émigré des montagnes d'Écosse, qui y avait été appelé comme témoin : la montre du jeune homme en question ayant été volée dans la maison honnête où il l'avait conduit.

Tibby Smoothtalk était blanchisseuse d'un vieux garçon, peintre en miniature. Elle s'avisa d'en faire une elle-même, et prétendit que cette miniature était le portrait vivant du vieux peintre. Celui-ci, qui était un des anciens ** de sa paroisse, ne voulut pas que l'affaire fît du bruit, et il établit Tibby dans un petit cabaret où elle débite du whiskey. Là, elle attire toutes les servantes du quartier, en apprend toutes les nouvelles, et achète d'elles, à bon marché, tout ce qu'elles veulent lui apporter, sans s'inquié-

* Saxon, anglais, étranger.

** Administrateurs spirituels et temporels de l'église.

ter à quel titre elles en sont en possession. Elle gagne ainsi son pain honnêtement, et personne ne songe à lui reprocher son petit accident.

Katty Spoke eut une dispute un soir, dans High-Street, avec un juif, qu'elle traita d'infâme usurier. Mardochée, de son côté, ne lui épargna pas les injures ; et Katty lui répondit qu'elle voudrait qu'il gagnât son pain aussi honnêtement qu'elle. Or, il est bon que mes lecteurs sachent que c'était en parcourant les rues pendant la nuit que miss Spoke gagnait honnêtement le sien.

Maggie Langclack est aussi une fort honnête créature. Elle a éprouvé dans sa jeunesse ce qu'elle appelle *un malheur*, et elle tient maintenant une boutique de petite mercerie. Le bailli Blackmuzzle lui a prêté la main pour cet établissement, et il dit qu'il a toujours trouvé en elle une femme travaillant dur, décente et honnête. Certaines gens lui font un reproche de ce que sa maison est un rendez-vous d'intrigues. « Eh bien ! répond-elle, cela vaut mieux que de faire pire ; il est permis de gagner honnêtement un morceau de pain. »

M. Muckle Scheme, procureur de la dernière classe, vit aussi très-honorablement, et ne manque jamais de gagner l'argent du pauvre diable dont il peut gagner la confiance, quoiqu'il ne fasse payer ses écritures qu'à tant la

feuille. Il fait en même tems la cour à une riche veuve, et il lui a juré que, si elle ne consent à l'épouser, il viendra chez elle un beau matin, et se montrera à sa fenêtre en bonnet de nuit et en chemise, pour la perdre de réputation, et s'assurer un morceau de pain honnêtement.

On en peut dire autant d'un certain docteur Davy, médecin, chirurgien, apothicaire et grand-prêtre de Lucine. Un jour qu'il était à dîner chez lui avec un confrère, un de ses malades envoya chercher des pilules qu'il n'avait pas préparées. « Au diable l'imbécille ! dit-il ; il se porte aussi bien que moi (soit dit entre nous) ; ne peut-il nous laisser dîner en paix ? Mais je vais le contenter. » Faisant alors quelques boulettes de mie de pain, il les remit à son domestique, en lui disant de les rouler dans de la farine, de les mettre dans une petite boîte, et de les envoyer au malade en lui faisant recommander de ne pas oublier sa potion. Le tout bien évidemment pour gagner honnêtement son pain.

Ce qui se passe à Édimbourg doit se passer également ailleurs, quoique peut-être sous une forme différente. L'honnêteté a pris dans ce siècle des traits si singuliers qu'il devient très-difficile de les reconnaître. Payer comptant ou à terme convenu, avoir chez son banquier un compte bien balancé, acquitter ponctuellement ses billets, ne jamais manquer d'argent, voilà

à peu près tout ce qu'on exige aujourd'hui d'un homme pour lui accorder le titre d'honnête. Mais comment l'argent arrive-t-il entre ses mains ? c'est ce dont personne ne s'inquiète.

— N° LXVII. —

DÉFENSE
DE LA LANGUE ÉCOSSAISE.

Un auteur spirituel, Butler, a dit :

Tout homme qui se voit convaincu malgré lui,
Pensera dans huit jours comme il pense aujourd'hui.

Avec tout le respect et toute la déférence que je lui dois, je pense que le mot *redressé* aurait été plus convenable que celui de *convaincu*; et sous ce point de vue, ces vers sont applicables à un Écossais de mes amis, que rien n'a jamais pu convaincre que l'accent, la langue et la construction grammaticale écossaise, ne soient pas tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus fort, de plus élégant et de plus facile à comprendre. Il n'existe pas une seule expression dont il ne soit prêt à prendre la défense envers et contre tous. Une orthographe vicieuse ne lui paraît même qu'une faute légère, et je l'ai entendu dire un jour qu'il ne voyait pas pourquoi chacun n'aurait pas le droit d'avoir sa méthode particulière d'orthographier. Je m'amusais quel-

quefois à ses dépens à ce sujet ; mais j'avais beau dire et beau faire, il croyait toujours sortir de la discussion avec les honneurs du triomphe, et il n'en restait que plus obstinément attaché à son opinion.

Les subterfuges et les détours qu'il employait pour défendre sa cause avaient quelque chose de curieux, et comme ils me firent sourire plus d'une fois, ils produiront peut-être le même effet sur mes lecteurs. Dans les mots *knife*, *knee*, *kninght*, l'Écossais prononce le K très-fortement *, et comme je lui disais que cette prononciation était dure, il s'écria : « Et pourquoi diable y mettre un K, s'il ne faut pas le prononcer ? croyez-vous que celui qui y a placé cette lettre ne savait ce qu'il faisait ? »

Il lui était facile de prouver qu'un grand nombre de mots écossais étaient d'origine française, et il ajoutait : « Puisque vous autres Anglais, vous êtes assez fous pour aller chercher vos modes en France, pourquoi, nous autres Écossais, ne conserverions-nous pas les mots qui en sont venus ? » Il soutenait positivement que, si un Anglais et un Écossais voyageaient sur le continent sans connaître les langues des pays qu'ils traverseraient, le premier ne serait entendu de personne, tandis que le second parviendrait à

* L'Anglais ne prononce pas le *k* devant la lettre *n*. Ces trois mots signifient *couteau*, *genou*, *chevalier*.

se faire entendre, parce que sa prononciation est plus claire, plus franche, et qu'il donne à la voyelle A et à presque toutes les autres, à peu près le même son que les Français.

Il est certain qu'en Hollande, par exemple, un Anglais ne trouverait que des sourds, et qu'un Écossais s'y ferait comprendre beaucoup plus facilement. Je connais une dame écossaise qui a voyagé en Belgique et en Hollande, et qui, dans tous les endroits où l'on ne parlait pas français, avait recours à l'écossais, et se faisait entendre. Dites *my shoon* à un Flamand, il saura que vous voulez dire *mes souliers ;* mais dites-lui la même chose en anglais, il ne comprendra pas ce que *my shoes* signifie ; et il n'aura pas plus de peine pour deviner que *hand shoon*, des *souliers de main*, veulent dire des gants, tandis que le mot *gloves* serait pour lui inintelligible ; mais le fait est que mon ami est tellement prévenu en faveur de sa langue, qu'il n'est pas de torture qu'il ne fasse subir à un mot pour lui trouver une étymologie.

Par exemple, il me soutint que le mot *haberdashen* était composé de trois mots allemands, et que tout Écossais qui le prononcerait, serait entendu dans toute l'Allemagne, *haben das, Herr ;* littéralement : *ayez cela, Monsieur ;* c'est-à-dire, « Monsieur, achetez-moi cette marchandise ; » car, disait-il, les premières

boutiques étaient ouvertes comme celles qu'on voit dans les foires ; et le marchand, se promenant en face, invitait tous les passans à acheter, ce que font encore les juifs dans certains quartiers de Londres. Le nom *merchant*, *marchant*, s'applique en Écosse, comme en France, à quiconque fait un commerce de détail, depuis le marchand de bijoux jusqu'au marchand d'allumettes, depuis le marchand de meubles jusqu'au marchand de pain d'épice. En Angleterre, au contraire, le nom *merchant* ne s'accorde qu'à celui qu'on nomme en France négociant.

Il allait chercher bien loin l'origine du mot *raifort*, et lui donnait une étymologie tout-à-fait classique, car il la tirait du verbe latin *refero*, attendu que le retour de chaque année rapporte, *refert*, cette racine. Je crois pourtant que *rave forte* serait plus près du but.

Voici une anecdote qu'il me cita pour me prouver qu'un Écossais peut se faire entendre en Flandre, et comprend facilement la langue du pays, tandis que c'est de l'arabe ou du chinois pour un Anglais. Deux Anglais, voyageant en Brabant, avaient eu besoin des services d'un tailleur pour quelques bagatelles, et son mémoire se montait à vingt francs. Ils lui demandèrent un reçu de cette somme ; mais quoique le tailleur pût s'expliquer en mauvais français, sa science n'allait pas jusqu'à écrire cette lan-

gue, et en conséquence il employa la sienne pour leur donner une quittance, qui ne contenait que ce peu de mots : *bekent unt fanger 20 fr.* Aucun des deux voyageurs n'y put rien comprendre, et l'un d'eux s'étant écrié : « Que diable veut dire ce maraud ? » Son valet, Écossais, jeta les yeux sur le reçu, et le comprit aussitôt quoiqu'il ne sût pas un mot de flamand. « Eh ! votre honneur, s'écria-t-il, c'est du bon écossais ! *He kent, he'd finger'd 20 fr.* » * Certe traduction parut satisfaisante à toutes les parties ; et mon ami triomphait en me racontant cette histoire.

Il faut donc convenir que l'Écossais a autant de droit à son dialecte et à sa prononciation qu'aucune autre nation ancienne et moderne. Le grec d'Athènes était bien différent de celui de la Béotie ; on reprochait à Rome, même à Tite-Live, que son style sentait le territoire de Padoue ; le sicilien ne ressemble guère au toscan ; et quelle différence entre la langue du pays des Basques et le français ! L'Écossais qui s'obstine à conserver son accent et son dialecte n'est pas à moitié aussi ridicule que l'Anglais qui écorche le français ou que le Français qui prononce l'anglais à le rendre inintelligible. Par exemple, un Français, dans la cité de Londres, ayant besoin d'aller dans

* Il reconnaît qu'il a touché 20 fr.

Iron Monger-Lane * arrêta quelqu'un dans la rue pour lui en demander le chemin, et prononça ces mots : *irons manger l'âne.* « Parbleu, Monsieur, lui répondit l'Anglais, qui parlait fort bien français, allez manger votre âne où vous voudrez ; je ne sais ce que vous voulez me dire. »

* La prononciation anglaise de ces deux mots ne peut se peindre en français que de la manière suivante : *aïern monngueur laine.*

— N° LXVIII. —

CONCLUSION.

Avant de terminer ces esquisses courtes et imparfaites, mais tracées fidèlement et d'après nature, je dois assurer mes lecteurs que je les ai écrites dans un esprit de paix et de charité pour tout le genre humain, sans vouloir me faire des amis par la flatterie, sans craindre d'exciter contre moi des ennemis en disant la vérité. Ceux qui connaissent Édimbourg n'hésiteront pas à reconnaître que cette ville renferme une foule de beautés locales, et, si je puis m'exprimer ainsi, nationales; ceux qui ne l'ont jamais vue pourront, après avoir lu cet ouvrage, se former une idée de cette place, de l'Écosse en général, et du caractère écossais; ils peuvent être sûrs que l'impartialité a toujours conduit ma plume. Ils verront aussi les progrès rapides qu'a faits une ville qui n'est certainement pas la plus riche des trois royaumes, mais dans laquelle une industrie et une émulation louables ont produit de grands changemens depuis quelques années. Le

même esprit s'est répandu dans toute l'Écosse, et, avec l'aide de la paix, il ne tardera pas à y être suivi des mêmes résultats.

Quelque froid que soit le climat de l'Écosse, ce pays a contribué, dans une juste proportion, à la masse des talens qu'a produits la Grande-Bretagne, de même qu'un jardinier laborieux sait obtenir, du sol du nord, à force de soin et de travail, des denrées qu'un climat plus chaud peut à peine produire. Les arts, les sciences, la littérature, le commerce et la gloire militaire citent, avec orgueil, un grand nombre de noms écossais qui brillent au premier rang dans chacune de ces branches des talens et des connaissances humaines, et la comparaison du passé avec le présent établit en fait que la balance, à cet égard, penche actuellement en faveur de l'Écosse.

Beaucoup de vieillards se souviennent encore du tems où un habitant d'Édimbourg pensait que le moyen le plus prudent, la voie la plus sûre pour se rendre à Londres, était de prendre son cheval, d'y aller à petites journées, et le tems qu'exigeait ce voyage était effrayant; aussi faisait-il son testament avant d'entreprendre ce supplément aux travaux d'Hercule. En beaucoup moins de tems aujourd'hui on va à Paris et l'on en est revenu. Les mêmes vieillards se rappellent avoir vu construire les deux ponts, et le défaut

de communication entre les deux parties de la ville, était un inconvénient qui devait alors se faire sentir cruellement. A cette époque, les habitans du Nord ne connaissaient guère que le quartier septentrional d'Édimbourg; ceux du sud n'avaient presque de communication qu'avec celui situé au midi, et il en résultait que le plaisir et la curiosité attiraient peu de monde dans la capitale de l'antique Calédonie. Aujourd'hui elle offre un objet d'intérêt non-seulement aux Anglais, mais aux étrangers. Les amis de la littérature, du romantique, du pittoresque, se font un plaisir de visiter Édimbourg, les lacs, et les autres parties du pays, qui doivent leur célébrité à la plume de nos bardes. Mais les lacs, les cataractes, les montagnes, ne sont pas les seuls objets qui fassent les délices du voyageur; les basses terres d'Écosse et même les environs de la métropole en sont remplis. Le château de Roslin, par exemple, l'abbaye de Melrose, Loch Lomond, les chutes de la Clyde, offrent des beautés attrayantes pour un esprit sentimental et réfléchi, et même, sans quitter le voisinage immédiat d'Édimbourg, il en trouvera dans la vue de la mer, le Pentland, Arthur's Seat, et dans les châteaux, maisons de campagne, et autres nobles édifices qui s'y élèvent de toutes parts, comme Dalkeith-Palace, New-Battle-Abbey, Duddingston-House, etc.

Parmi les changemens avantageux qui ont eu lieu dans la ville, il faut compter ceux qui ont été faits et qu'on fait encore au collége ; la nouvelle et superbe avenue conduisant à Édimbourg, dont l'entrée était autrefois aussi affreuse que dégoûtante ; la propreté, qui s'introduit tout doucement dans les anciens quartiers de cette cité, et la suppression de certaines coutumes abominables. Par exemple, on ne rencontre plus de porteurs de cet équipage immonde qu'on appelait : *Qui a besoin de moi ?* et l'étranger qui se hasarde à traverser le matin ou le soir une cour ou une petit rue, ne court plus autant de risque de voir ses épaules couvertes d'une horrible épaulette, et entend moins souvent, au-dessus de sa tête, le cri effrayant : *Gare l'eau !* qui le menace d'une pluie qui n'est pas de l'eau de roses.

Le même esprit d'amélioration s'est étendu jusqu'à notre langue, notre table, nos amusemens. Le goût fait tous les jours de nouvelles importations de l'Angleterre et du continent ; on entend plus souvent parler anglais dans la société et même dans les rues ; les jeunes gens ne parlent même plus d'autre langue, à moins qu'ils ne soient restés trop long-tems à l'école, auquel cas l'accent national devient indélébile. On rencontre tous les jours des Écossais qui ont passé la moitié de leur vie en pays étranger, et qui, à Pétersbourg ou à Constantinople, à la

Jamaïque ou au Bengale, ne peuvent prononcer une phrase sans donner des preuves qu'ils l'ont conservé, et l'on voit même des individus qui s'en font honneur. Cependant les classes les plus élevées de la société envoient leurs enfans dans les universités d'Angleterre, et leur font faire un voyage sur le continent. L'étude du grec est devenue plus générale, et à cet égard, ce n'est que depuis peu de tems que nous ne sommes plus en arrière.

Indépendamment de tous ces changemens heureux, la mode et un tour de roue de la fortune ont fait beaucoup pour l'Écosse en général, et pour Édimbourg en particulier. La tartane se porte en France, en Belgique, et orne toutes les belles de Londres; nos poètes font les délices des amis des Muses, et nos romans tournent la tête des amateurs d'une littérature plus légère; ils sont même devenus une mine féconde où les acteurs dramatiques ne se lassent pas de puiser. Qui se serait imaginé, il y à quelques années, que *la Prison d'Édimbourg* deviendrait célèbre sur tout le continent; qu'on traduirait en italien la *Dame du Lac;* qu'elle fournirait même le sujet d'un opéra, *la Donna del Lago?* Voilà pourtant le résultat du talent national.

Dans un tems qui n'est pas encore très-éloigné, l'Écosse jouait son rôle dans le monde politique; et il n'y a que peu d'années qu'elle figura

avec honneur sur un champ de bataille, célèbre dans la Belgique. Mais ce n'est pas aux Écossais en général, c'est aux habitans de nos montagnes que les Belges en rapportent toute la gloire. Ils se sont épris du costume des montagnards, qu'ils appellent *les soldats en cotillons*; à peine pensent-ils aux Anglais et aux Irlandais qui combattaient avec eux, quoiqu'ils fussent certainement supérieurs en nombre, et, comme on doit le présumer, égaux en mérite; ils ne parlent que du régiment à chevaux blancs, à moins qu'on ne leur nomme les gardes-du-corps. Alors ils daigneront répondre : « Oh, oui! ces beaux hommes! » Là se bornera leur éloge. Il est certain que le costume est susceptible de produire un effet puissant sur l'imagination, et, lorsqu'il est relevé par une bonne conduite, il éclipse tout ce qui l'approche.

Quant à moi, je regrette tous les jours de voir que le montagnard se reconnaît aujourd'hui par son kilt et son bonnet, par sa plume d'aigle et sa claymore, plutôt que par son hospitalité, sa franchise et son intrépidité à la guerre et à la chasse. Il change ses habitudes, emprunte dans tous les sens de ses voisins des basses terres; et les liens si puissans qui l'attachaient à sa famille, à son clan, à ses montagnes, se sont considérablement relâchés.

J'allais oublier de faire remarquer que le champ

de la critique est occupé en grande partie par les Écossais, et qu'il se trouve des gens qui leur reprochent d'être un peu sévères, de sorte qu'ils pourraient dire :

Sunt quibus in satyrâ videar nimis acer.

Mais ceux qu'ils attaquent, leur montrent quelquefois qu'ils ont bec et ongles pour se défendre, témoin lord Byron et d'autres auteurs de moindre renommée. Établir une balance équitable dans la république des lettres, un système de critique impartiale, un principe de *vivez et laissez vivre*, serait, à mon avis, l'objet le plus désirable, et c'est le but que je me suis proposé en donnant au public cet ouvrage imparfait. Il me semble que le laurier est une propriété sur laquelle tous les héros et tous les poètes ont un droit commun, et qu'il ne doit exister sur le Parnasse et sur le champ d'honneur ni monopoleur, ni favori. Si cette opinion fait lever sur moi les verges redoutables de la critique, je m'y soumets avec humilité, et consens à être traité comme l'ont été tant d'autres auteurs.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070913204